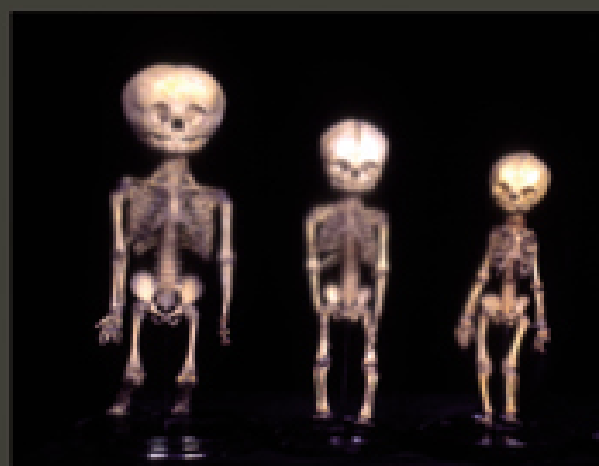


B A L E I N E

N O I R E

NATURAL ENEMIES

Julius Horwitz



JULIUS HORWITZ

L'ENNEMI NATUREL

roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ANNE DE VOGÜÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

OceanofPDF.com

© 1975, *Julius Horwitz*.

© 1977, *Éditions du Seuil, pour la traduction française*.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

OceanofPDF.com

A ma femme,
Lois,
pour l'aide précieuse
qu'elle m'a apportée
tout au long de mes sept livres.

OceanofPDF.com

Je me tournai et, ce faisant surgit
Une funèbre vision ! L'ombre de Sisyphe.
Homère.

Et il y eut un soir, et il y eut un matin, et
ce fut le premier jour.
La Genèse.

OceanofPDF.com

A la fin des années 1950, peut-être au début des années 1960, des millions d'Américains étaient convaincus qu'il était séant de se promener la jambe du pantalon flottant à cinq ou six centimètres au-dessus de la chaussure, et de faire admirer de la sorte un bon bout de sa chaussette. Je n'étais pas de ces gens-là. La mode venait tout droit de l'Université : les étudiants portaient alors des jeans étroits et délavés, des tennis, et, entre les deux, de grosses chaussettes de gymnastique blanches, ce qui leur donnait un air poncé, propre et sain. Les pères avaient en conséquence réussi à persuader les tailleurs de chez Brooks de leur livrer des pantalons qui semblaient avoir été raccourcis dans la nuit à grands coups de ciseaux. Ils n'en avaient pas pour autant l'air poncé, propre et sain des garçons qu'ils essayaient d'imiter. C'était le commencement de la fin de la liberté en Amérique.

Alors que j'habitais encore dans la 88^e Rue Est, persuadé qu'il n'y avait pas de meilleur endroit sur terre où se poser – New York peut vous jouer de tels tours –, je fus le premier, que je sache, à déceler dans le rock le signe triomphant de la décadence. Ça aussi, c'était le commencement de la fin de la liberté en Amérique.

J'ai maintenant passé la quarantaine. La quarantaine, cela signifie généralement qu'on est au milieu de sa vie.

J'édite une revue scientifique. Etre responsable d'une revue n'est pas une profession : on le devient malgré soi. Je suis certain que les gens les plus heureux en Amérique sont les petits commerçants, enfin tous ceux qui s'imaginent avoir un métier. Les autres errent à travers la vie, à la recherche du genre de réconfort qu'un ver de terre peut procurer à un autre ver de terre. Je suis plus heureux avec ma chienne Cléo. Je suis toujours étonné qu'elle vive dans notre maison et partage notre vie aussi naturellement que si nous l'avions mise au monde. Certains psychologues ont l'habitude de dire que les chiens sont dépourvus d'intelligence. Ils leur accordent la mémoire. Pas l'intelligence. Ils ont tort, comme d'habitude. En Amérique, les spécialistes ne se soucient généralement pas d'avoir raison, mais beaucoup plus de protéger leur savoir, en tout cas celui qui les dérange le moins – comme les psychiatres qui ne réalisent toujours pas que Freud était avant tout un grand romancier.

Ce matin, Cléo s'est réveillée, m'a regardé et a gémi. Elle avait toutes les raisons de geindre. J'étais debout, près de la fenêtre, dans la chambre où

je dors seul – Miriam a la grande chambre pour elle toute seule – et j’observais le ciel de West Redding au petit jour, comme si ce ciel allait tomber, là, tout de suite, sur le sol, telle une grosse masse de pâte détremée. Je comprenais pourquoi, au Moyen Age, les gens croyaient que la Terre était plate, sans rien, au-delà, que le silence. Je ne pense pas avoir dormi plus de dix minutes cette nuit-là. Sans savoir jamais si j’étais éveillé, endormi, perdu ou mort.

Dans cet instant qui précède le lever du jour, dans cette lumière plus somptueuse que les couleurs même de Rembrandt, je me suis entendu dire à haute voix : « C’est aujourd’hui que tu vas prendre ton fusil Remington dans l’armoire, le charger de quinze cartouches et te tirer une balle dans la tête après avoir tué Miriam, Tony, Alex et Sheila... Tu feras cela vers 20 h 15, lorsque tu reviendras de New York par le train de 17 h 30, juste au moment où Miriam t’appellera pour dîner. Tu tireras d’abord sur Miriam puis sur les enfants. Et tout sera achevé. Du moins cette part que nous croyons connaître de la vie. Quant à ce qu’il y a après, personne ne nous en a jamais dit plus qu’un écolier ne puisse imaginer. »

OceanofPDF.com

6 heures

Tous les hommes songent un jour ou l'autre à tuer leur famille. Certains le font. Les uns par vengeance. Les autres parce qu'ils n'ont pas le choix. Cléo le sait. Elle s'est frottée contre moi pour que je lui gratte le cou. Elle était même assez astucieuse, ce matin là, pour s'étirer sur le dos, les pattes en l'air – la position la plus « confiante » qu'elle ait inventée. Une position qu'elle ne prend jamais, sauf tard dans la nuit, lorsqu'elle essaie de nous arracher à la télévision. J'ai donc gratté le cou de Cléo. Elle m'en a été reconnaissante. Je ne tirerai pas sur elle ce soir. Parce que, même si elle fait partie de la famille, elle a une vie bien à elle. Une vie que nous ne pouvons comprendre, mais que nous partageons.

Nous vivons dans une vieille maison du Connecticut. A un moment, cette année, j'en ai eu assez de vivre là-dedans. J'en ai eu assez de l'insolence des ouvriers qui venaient pour faire des réparations et qui me regardaient comme si j'étais un imbécile d'entretenir une baraque pareille. Les ouvriers ont extirpé la joie de cette maison.

Elle a été construite en 1723, si l'on en croit la pierre gravée que nous avons trouvée dans le sous-sol. Peut-être en 1723 les propriétaires étaient-ils différents de nous. La plupart des types que je rencontre aujourd'hui semblent mettre toute leur passion à choisir leur cravate.

Cléo s'est approchée de la porte et a gratté la poignée avec sa patte. Mais je n'avais pas envie de la laisser sortir. J'avais besoin de sa présence et de sa chaleur dans la chambre, de cette présence et de cette chaleur que ma femme n'a jamais été capable de me donner pendant ces douze années...

Je me suis assis près de la fenêtre et j'ai regardé le lever du jour sur le Connecticut, au-delà de notre hectare et demi, au-delà de la butte, plus haut, jusqu'au soleil qui se transformait en un ballon rouge. Quel que soit le mystère que cache ce soleil – et personne ne le sait –, il ressemble à notre vie. Si quelqu'un s'approche trop près du cœur, il meurt. Mais assez

rêvassé. J'avais des mesures pratiques à prendre, je devais préparer mon départ pour Manhattan par le train de 7 h 08 et mon retour dans la soirée.

J'ai descendu le Remington de l'armoire. J'ai ouvert la boîte de cartouches que j'avais achetée à Danbury. J'avais pris des 22 mm parce qu'elles ne se bloquent pas dans le canon. J'ai chargé soigneusement le fusil et je l'ai replacé sur l'étagère en le cachant sous un vieux chandail. Les quinze cartouches suffiraient. Mais j'avais une boîte en réserve au cas où ce serait nécessaire.

Miriam dormait de l'autre côté du vestibule. Dans sa chambre, il y a une cheminée en pierre et une grande fenêtre, juste devant le marronnier qui cache le soleil. J'ai allumé le papier dans le foyer. Avec précaution. Pour ne pas réveiller Miriam. Et j'ai mis une bûche de cèdre dans la cheminée. Je me suis glissé dans le lit. Sa chemise de nuit était retroussée jusqu'à la taille. J'ai posé mes mains sur sa poitrine. C'est le test du matin. Si Miriam ne bouge pas, je sais que je peux continuer. Si elle bouge ou grogne dans son sommeil, je dois m'en aller. L'habitude rend expert. Les pointes de ses seins étaient dures. Peut-être était-ce le froid, peut-être mes doigts. J'ai enfoncé mon index en elle. Parfois, elle aime cela. Je suis resté ainsi, mon doigt dans son sexe, pour voir si elle commencerait à bouger. Elle n'a pas remué. J'ai remonté ses genoux et je l'ai pénétrée de côté. Elle s'est pressée contre moi. Et quand j'ai pensé à la remettre sur le dos, tout était terminé. Je savais que cela n'arriverait jamais plus.

Dans un demi-sommeil, elle m'a demandé des Kleenex. Je lui en ai tendu trois. Encore une habitude.

Ma femme est peintre. Ses succès sont modestes, comme tout ce que nous faisons. En 1971, elle a gagné un ruban bleu à Ridgefield pour une aquarelle représentant notre garage. En 1968, elle a participé à une exposition de groupe dans une galerie de la 74^e Rue, du côté de Madison Avenue. Deux de ses tableaux ont été vendus 375 \$ pièce. Je me demande parfois si ma femme a jamais eu un amant. Elle est la plupart du temps seule dans la journée. Elle pourrait avoir un amoureux. Je n'ai jamais pu m'imaginer Miriam faisant l'amour avec un autre. Serait-elle plus ou moins entreprenante ? Sans doute plus. Avec moi, elle a toujours eu besoin de se surveiller, comme si elle avait peur que je lui demande où elle a appris à être une femme. Le monsieur gris de Vienne pensait que toutes les femmes mariées devraient avoir un amant. Il avait probablement raison. Il avait le sentiment que les femmes frustrées s'abandonnent à la folie. Là aussi, il

avait raison. C'est dans cette folie que Miriam s'est laissée glisser. Dans cette mer calme et morte de la dépression. Presque chaque fois, quand je fais l'amour avec elle, j'ai l'impression de secouer une petite fille qui refuse de dire comment elle a déchiré sa robe.

Ce n'est pas parce que ses yeux sont noyés d'anxiété que je tirerai sur Miriam. Une pilule de valium lui suffit pour cacher sa dépression. Pour la grillager au plus profond d'elle-même.

— Tu es silencieux, a dit Miriam. Je ne t'ai même pas entendu allumer le feu.

— Je ne voulais pas te réveiller.

— Mais tu l'as fait.

— Nous faisons souvent l'amour le matin quand tu restes au lit.

— C'est vrai, a dit Miriam. Tu vas en ville aujourd'hui ?

— Comme d'habitude. Mais aujourd'hui ce sera peut-être différent. Le président de la République populaire de Chine fait un discours à l'ONU. Les Chinois croient qu'ils peuvent nous sauver. Les Russes ont abandonné cette idée. Ce sera l'une de ces journées trépidantes que New York est encore capable de supporter. Les dirigeants des grandes puissances seront tous présents à l'ONU. Comme le jour, en 1960, où les rois et les présidents et les Premiers ministres du monde entier sont arrivés pour célébrer le dixième anniversaire de l'ONU, tu te souviens ? Tu étais venue avec moi voir Castro à l'hôtel Theresa à Harlem. Il y avait de la volaille plein les vestibules. Des flics avec des fusils sur les toits. Des hélicoptères. Te rappelles-tu les Rolls-Royce avec leur fanion au vent ? Et les motards ? Et les sirènes qui hurlaient ? Castro a égorgé ses poulets, les Russes ont ôté leurs chaussures. C'était la fin du temps de l'innocence. New York pouvait absorber tous les dirigeants de la planète. Mais, à eux tous, ils étaient incapables de prononcer un seul mot qui change quoi que ce soit sur terre. Que vas-tu faire aujourd'hui ? ai-je demandé à Miriam.

Je ne lui en avais pas autant dit depuis des semaines.

— Tu ne me demandes jamais ce que je vais faire. Pourquoi aujourd'hui ? m'a répondu Miriam.

— Pour rien. Veux-tu recommencer ce que nous venons de faire ?

— Non. Il faut que je me douche. Et je crois que je vais te préparer du café, pour changer. Je suis remontée pour la journée.

Miriam dormait d'habitude jusqu'à 10 heures.

— Bon. Va te doucher.

Je me suis étiré sur ce lit qui jadis avait été notre lit à tous les deux. Il n'y avait plus de creux dans le matelas à mon ancienne place. Miriam a retiré sa chemise de nuit. Elle met de longues chemises en flanelle, comme celles que portait ma mère. Nue, elle a bien l'air d'une femme de quarante et un ans. Ses seins commencent à tomber. Son ventre est détendu. Ses cuisses sont maigres et ses hanches lourdes. Des veines apparaissent sur ses jambes lisses. Nous avons bien fait l'amour de temps à autre, mais autant vouloir que le désert fleurisse. Le sexe n'était pas l'une des réussites les plus spectaculaires des étudiantes de Radcliffe. Quand j'ai épousé Miriam, elle avait la poitrine haute et le ventre plat. Elle conduisait une Volkswagen à 100 kilomètres à l'heure et c'était là son exploit le plus audacieux. Sa dépression nerveuse nous est tombée dessus sans avertissement. Du moins pour moi.

— Pourquoi me fixes-tu comme ça ? m'a demandé Miriam.

— Est-ce que tu fais toujours tes exercices ?

— Ça te semble indispensable ?

— Quelle est la chose que tu rêverais de faire, juste maintenant ? ai-je dit.

— Te couper la queue.

— Crois-tu que tout aurait été mieux pour nous si nous avions été frère et sœur ? ai-je demandé.

— Je pense, a dit Miriam, que si toi et moi nous avions su inventer notre façon à nous de faire l'amour, comme les enfants inventent leurs jeux, nous serions mieux dans notre peau. J'aurais voulu que toutes ces histoires de sexe soient drôles et légères entre nous, au lieu de devenir cet espèce de chantage – ce « tu me montres ou je ne te montrerai pas ». Mais nous n'en avons retenu que le pire. Ce que tu viens de me faire, y as-tu pris du plaisir ?

— Aucun. Parce que toi tu n'as pas aimé.

— Ah non, pas de ça, a dit Miriam. Tu jouis bien mieux quand je ne sens rien. C'est pourquoi tu me rampes dessus le matin.

— Miriam, ai-je demandé doucement, est-ce que tu te masturbes parfois ?

— Voilà une chose que tu ne sauras jamais.

Et elle s'est dirigée vers la douche en souriant. C'était la première fois que je la voyais sourire depuis six mois.

Cléo a été la première à savoir que Miriam avait une dépression nerveuse. Elle l'a trouvée, inerte sur le sol de la cuisine, empoisonnée par une trop forte dose de Ritaline. Elle a essayé de la faire revenir à elle en lui léchant la figure. Pourquoi cela n'a-t-il pas marché ? Les psychiatres ont pris la relève. Le dernier d'entre eux m'a raconté que Miriam était déprimée depuis au moins cinq ans. Il a dit qu'elle avait fait preuve d'une force remarquable en tenant aussi longtemps sans s'effondrer et en supportant la dose de Ritaline qu'elle avait avalée. Je n'ai été impressionné par aucun de ces exploits.

Le chevalet de Miriam est installé dans un coin de la chambre, près de la fenêtre qui s'ouvre sur la lumière de l'après-midi. La chambre est le refuge de Miriam. Pas le nôtre. Pendant des mois et des mois, Miriam a passé ses journées au lit. Elle ne se levait même pas pour préparer le petit déjeuner des enfants. Un exercice que j'ai été obligé de pratiquer jusqu'à ce que les enfants apprennent à se débrouiller tout seuls. Miriam dormait, enterrée sous ses couvertures, comme si elle était déjà morte. Elle gardait les volets fermés. Elle avait arrêté de peindre. Elle faisait de la couture, étendue sur son lit. Elle était très adroite. Mais j'aurais préféré la voir cuire un œuf. Nous étions rarement au lit ensemble. Nous luttions. Mais c'était comme jeter des rochers dans la mer. Quand parfois nous faisions l'amour, ça ressemblait à ce matin : quelques gestes furtifs, puis les Kleenex pour effacer toute trace de l'acte. Elle m'avait proposé de prendre une petite amie en ville. Mais elle en parlait toujours avec un grelot triste dans la voix. Comme si j'allais le faire.

Miriam est sortie de la salle de bains. Elle était nue. Ses cheveux étaient mouillés. J'ai attendu pour voir si elle me rejoindrait au lit. Elle n'est pas venue. Elle a senti mon désappointement. Mais ce n'était pas la première fois. Et maintenant ce sera la dernière.

J'ai acheté cette maison coloniale du début du XVIII^e pour sa cuisine. Je pensais que les briques des murs, les poutres à l'ancienne, la vaste cheminée et sa rangée d'ustensiles accrochés à leur barre d'origine, le grand bac à bois en fer forgé, que tout cela, et aussi le plancher de pin ciré, nous obligerait à redevenir une vraie famille. Mais ça n'a été qu'un décor de théâtre. Nous n'avons jamais allumé de feu dans la cheminée. Nous n'avons jamais goûté au porridge irlandais de mes rêves, mitonné dans l'une de ces marmites en fer. Le petit déjeuner, nous le prenons à la va-vite. Miriam a bien essayé de maintenir certaines règles à l'heure du dîner. Elle se souvenait combien sa mère tenait à ce qu'on ne lise pas à table, une manie dont Alex ne peut se passer. Sheila s'est soudain prise de passion pour les gaufres surgelées. Tony, lui, ne mange apparemment jamais, bien qu'il grandisse à toute allure et qu'il ait toujours l'air de revenir d'une promenade avec le trappeur Daniel Boone.

Ce matin, j'ai fait du feu dans la cheminée de la cuisine. Une vraie flambée. J'ai préparé une pâte à crêpes.

— Bon, a dit Miriam en entrant dans la cuisine. Que veux-tu que je fasse ?

La cuisine sera le lieu de la fusillade. Miriam sera probablement abattue devant l'évier. Les enfants seront assis autour de la table, une authentique table à tréteaux de Shaker découverte dans une ferme de Danbury pour 18 \$, la seule vraie bonne affaire de ma vie. Je n'ai laissé aucun testament. Miriam et moi, nous n'avons plus de parents. Nous sommes les seules personnes au monde que nous connaissions. Et nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Dans la famille nombreuse où j'ai grandi, on ne comptait que sur les parents pour mettre du plomb dans nos cervelles. Personne ne pouvait se donner de grands airs dans notre salon. Chacun de nos rêves se heurtait aux analyses tranchantes de mon oncle Walter. La vie était vécue en famille. C'était là que nous puisions notre courage, comme un salaire hebdomadaire. Nous ne sommes pas faits pour vivre seuls. Aucun concert rock au monde ne peut faire autant de bien qu'un oncle qui vous écoute

quand vous racontez comment, chaussé de tennis, vous avez envoyé le ballon de football à 45 mètres. C'est par un escalier qu'on accède à notre cuisine. L'un de ces escaliers à vis comme on en construisait dans les vieilles maisons. Ni Miriam, ni les enfants ne me verront avant que je ne sois sur eux, ma femme à portée du Remington. A une distance de 4,50 mètres, je ne peux pas rater mon coup. Si le fusil ne s'enraye pas, tout sera terminé en quelques secondes. Le temps qu'il faut pour que de l'orgasme naisse la vie.

— Tu penses beaucoup ce matin, a remarqué Miriam.

— J'ai des rendez-vous jusqu'à 3 h 30, ai-je répondu, et de mon bureau j'entends toutes les sirènes de New York. Elles vont hurler toute la journée avec ce défilé de rois et de Premiers ministres qui brûlera les feux rouges de la Cinquième Avenue.

— Ça doit valoir le coup d'œil, a dit Miriam. Les Rolls-Royce noires avec leurs petits drapeaux accrochés à la calandre et les motards qui dégagent le passage à travers les embouteillages. Ces hommes à Rolls-Royce croient-ils vraiment diriger le monde ?

Les enfants sont entrés dans la cuisine. Tous les trois ensemble. Comme s'ils complotaient une fête.

— Du café frais, a dit Tony. En quel honneur ?

— Et des crêpes, a continué Sheila.

Alex m'a regardé et je me suis détourné. Alex est le seul de mes enfants qui devine ce qui se passe dans ma tête. Il existe comme une complicité entre nous.

— Le président de la République populaire de Chine est aujourd'hui à New York pour prononcer un discours aux Nations unies. J'ai pensé que cela méritait des crêpes qui ne soient pas surgelées, ai-je répondu.

— Est-ce que tu vas rater ton train pour les crêpes ? a demandé Tony.

Tony a seize ans. Sheila en a quatorze. Alex onze. Ils n'en auront jamais plus. Je tuerai d'abord Tony. Ensuite Sheila. Je préférerais ne pas tuer Alex, mais je ne vois pas comment il serait possible de le laisser vivre, et regarder nos corps et poser des questions auxquelles personne de vivant ne pourra répondre.

Miriam m'a conduit à la gare de Redding. Il n'y avait aucune tendresse entre nous. C'était comme si un chauffeur de taxi me déposait. Nous ne nous embrassons jamais en nous quittant. Nous n'aimons pas nous

embrasser dans la gare ou pour nous dire bonjour, et depuis peu, pour faire l'amour.

Miriam s'est arrêtée à la rampe d'accès. Morris Levin était sur le quai. Jeff North aussi. Le train est arrivé de Danbury. Il est apparu lentement de derrière l'épicerie. Miriam a attendu quelques instants. J'ai pu la voir faire marche arrière et reprendre la route de la maison. J'ai pensé : « Désormais et jusqu'à ce soir, tout ce que je vois, je le vois pour la dernière fois. »

OceanofPDF.com

7 h 12

Les yeux de Miriam sont voilés comme la nappe de brouillard, le matin, entre Redding et Branchville. Alex m'a demandé, un jour : « Pourquoi les yeux de Maman ont-ils toujours l'air de regarder ailleurs ? » C'est Alex et Cléo qui ont découvert Miriam évanouie dans la cuisine, lorsqu'elle a avalé ses pilules de Ritaline.

J'ai posé ma serviette sur le siège. J'ai lancé mon imperméable dans le filet avec l'adresse d'un vieux banlieusard. Je me suis installé face à la fenêtre, face aux maisons boîte-à-sel qui bordent la voie, ces vieilles bâtisses de bois, blanches, qui sont devenues aussi rares qu'un défilé du 4 juillet. J'ai fait un signe à Philip Jensen, un voisin de Redding qui bâtit une maison de pierre avec ses deux fils, son grand-père et son oncle. Ils utilisent les pierres qu'ils trouvent sur leurs quatre hectares. Et c'est merveilleux de voir cette construction sortir de terre, sans autre plan que l'amour du matériau et du travail. L'une des choses les plus gentilles que mon père ait faites pour moi a été de m'apprendre à manier une scie, un marteau, un pinceau et le latin.

Le brouillard matinal s'est levé à Wilton. A Branchville, les habitants de Ridgefield – des gens qui ont jadis fui New York sans trop de regret – ont envahi le train.

George Goulding, de Georgetown, s'est penché pour me dire bonjour. Il vit dans une maison typique de Cape Cod qui date de 1750. Sa fille a quitté Georgetown pour parcourir l'Europe en auto-stop. Elle avait dix-neuf ans et gardait Sheila le soir. A présent, elle croupit dans une prison turque : elle a pris quinze ans pour avoir été piquée avec du hachisch. Goulding s'est effondré quand il a appris la nouvelle. Il est venu chez nous, il a pleuré comme un bébé dans le salon. Je lui ai dit que j'écrirais à un journaliste du *Times* que je connaissais et qui était en poste en Turquie pour voir ce qu'il pouvait faire. Le journaliste s'est débrouillé, on a rouvert le dossier par complaisance.

Le train a roulé lentement sur la voie qui mène jusqu'à Norwalk, laissant derrière lui les bourgades du Connecticut, ce fief des agents

immobiliers et des antiquaires qui n'ont plus d'antiquités à vendre. Même le sens de ce mot a changé. Un marchand de Wilton m'a expliqué que n'importe quel objet peut maintenant être baptisé antiquité pourvu qu'il ne soit pas fabriqué en série et qu'il puisse être décoratif. Fred Russo a longé le couloir et s'est arrêté devant moi.

— Je m'assieds juste une minute, a-t-il dit, puis je mets le cap sur le fumoir. C'est le seul moment où je puisse griller une cigarette en cachette d'Hélène.

Russo est dessinateur de mode masculine. Il travaille pour les magazines. Il se fait 150 000 \$ par an. Il a lancé une mode. Et je sursaute parfois lorsque je vois ses mannequins de papier arpenter en chair et en os le couloir du train. Des hommes grands, minces, solides, pourvus d'une mâchoire carrée. Des hommes au regard perdu et triste, comme s'ils avaient la nostalgie du pays de Marlboro⁽¹⁾.

— A présent je vais en ville deux fois par semaine, a continué Russo. Il ne m'en faut pas davantage. Les pépées sont affolantes ces temps-ci à New York. Elles vous abordent et vous demandent si vous avez envie de baiser. (Russo sentait le bourbon.) Juste deux coups pour la route, a-t-il commenté. Et il a ajouté : Je travaille à m'en crever le tempérament. Salut. Viens à la maison et je te montrerai des aquarelles que je viens de faire. Ce sont des splendeurs.

— Sûrement, ai-je répondu.

J'aime les aquarelles de Russo. Elles sont aussi fragiles et délicates que lui. J'admire Russo. Cette vieille porcelaine de Chine craquelée qui parvient à demeurer un artiste tout en dessinant à la chaîne ses hommes à la mâchoire carrée, qui croit en son talent et qui le prouve à chaque nouvelle aquarelle.

L'une d'elles est accrochée dans notre salon. Elle sera encore là, pendue au mur, lorsqu'on nous trouvera, Miriam, Tony, Sheila, Alex et moi, le corps déjà raide. De cette rigidité que les grands artistes savent éviter.

— En avant pour le wagon des cancéreux, a dit Russo.

Et il a transporté son carton à dessin plein d'hommes à la mâchoire carrée jusqu'au fumoir.

A la gare de Wilton, les nouveaux arrivants avaient une tête différente. Les cravates, soldées par lots de deux ou trois chez Brooks, étaient plus étroites, nouées plus serrées. Les gens de Wilton sont obligés de gagner 30 000 \$ par an pour pouvoir s'offrir leurs trois cravates annuelles. Ils sont

montés dans le train et ont cherché des places. Leur visage se ferme ou s'épanouit chaque matin selon ce que dit le *Wall Street Journal*. A une autre époque, ils auraient été des moines en bure grise et auraient arpenté les nefs des cathédrales.

Je crois que j'aurais dû divorcer en 67. Ç'aurait été le meilleur moment. Nous étions alors tous les deux capables de vivre avec un minimum d'indépendance. Nous ne nous étions pas encore enlisés chacun dans la chair de l'autre, tels des épaves ensevelies sous le sable. 67, c'est l'année où j'ai repris le *Scientific Man*. Miriam avait mis dans l'affaire les 35 000 \$ hérités d'une tante de l'Iowa, qu'elle n'avait plus vue depuis vingt-cinq ans. Moi, nos 22 000 \$ d'économies. En plus, j'avais emprunté 50 000 \$ à un avocat qui voulait justifier un dégrèvement d'impôt. La revue avait jadis été créée par un journaliste scientifique du vieux *Herald Tribune*. Je faisais partie de la rédaction du *New York Times* quand j'ai acheté le *Scientific Man*. J'ai abandonné l'un des postes les plus exaltants qui soient sur terre pour lire les manuscrits des autres. C'était enivrant de travailler au *Times*, de se sentir faire partie d'une élite. Dans les cocktails, quand on dit qu'on travaille au *Times*, les gens vous regardent comme si vous étiez un être à part, un peu comme un faisan dans une basse-cour. La vie au journal était feutrée et sublime. Les calories, dans la cafétéria de la direction, étaient calculées avec exactitude. J'avais un grand bureau bourré de journaux du monde entier pour me permettre de savoir ce que les gouvernements ne déclaraient pas officiellement. C'était olympien. C'était confortable. C'était bien payé. Mais j'étais arrivé trop vite. J'avais besoin d'un nouveau boulot. J'ai choisi d'acheter le *Scientific Man*. J'ai pensé que le titre était lourd, mais je n'en ai pas trouvé de meilleur et la revue avait quand même quelques fidèles.

Les bureaux étaient installés aux deux derniers étages d'un hôtel particulier en pierre sombre du XIX^e, sur la 37^e Rue Est. La revue allait à la ruine quand je l'ai reprise. Elle n'avait plus que 3 500 abonnés, pour la plupart des bibliothèques. Les articles avaient dégénéré. Les professeurs qui les écrivaient, aussi. Ils avaient peu à peu adopté un jargon qu'ils ne comprenaient plus eux-mêmes. Ils se citaient les uns les autres comme si le raisonnement personnel n'avait jamais existé. L'ère scientifique semblait les avoir gagnés de vitesse. J'ai joué le tout pour le tout. J'avais été formé par le journal le plus adéquat pour vous donner du poids dans la vie. J'ai mis une pleine page de publicité dans le *Times*, j'y ai annoncé le changement

d'éditeur et de politique rédactionnelle. Désormais, le *Scientific Man* se donnait pour objectif d'analyser, à l'usage des lecteurs du *Times* et des autres journaux, les progrès en matière scientifique que l'homme de bon sens, tel qu'il fut décrit par Thoreau, Emerson, James et Dewey, se doit de connaître et de comprendre s'il ne veut pas être broyé dans le flot arctique du savoir. Ça a marché. Une avalanche de manuscrits a commencé à se déverser dans les bureaux de la 37^e Rue. Des manuscrits écrits par des hommes désespérément avides de partager leurs connaissances avant qu'elles ne soient dépassées. En tant que rédacteur en chef et directeur, je me faisais un devoir de sélectionner les manuscrits et d'entretenir en Amérique l'ultime manifestation d'une curiosité allant au-delà des mille manières de gagner sa vie ou de tuer une soirée. Ça a marché aussi. En l'espace d'une année, le tirage est monté à 10 000 et, en 1972, il avait atteint le record de 72 000. Je voulais 100 000 abonnements, mais je doutais qu'il restât encore 100 000 lecteurs en Amérique. Mon succès le plus retentissant avait été un article sur le cerveau humain. La plupart des gens l'avaient lu comme si c'était une histoire de science-fiction.

Quelle histoire Miriam tramait-elle au fond de ses yeux à ce moment-là ? Dans quels remous se débattait-elle ? Elle était devenue froide comme la mort. Je le voyais bien quand des amis venaient à la maison et commençaient à lui parler. Très vite, ils se sentaient fautifs, comme s'ils la dérangaient dans un profond sommeil. Miriam veillait jusqu'à 2 heures du matin devant les vieux films de la télévision tandis que la lumière bleue de l'écran clignotait dans la nuit du salon. La première fois que j'ai fait l'amour avec elle sur le divan, j'ai dû attendre que le jeu « Le voyageur d'aujourd'hui » soit terminé et que les gagnants aient reçu leurs prix. Nous nous querellions rarement, contrairement à la plupart des couples que je connais. J'aurais aimé une bonne bagarre : elle m'aurait griffé dans le lit et tout aurait été terminé. Miriam errait dans la maison, parlait aux enfants et s'adressait à moi comme si elle venait d'une autre planète. Il n'y avait pas de remède pour un mal aussi obscur. Elle prenait régulièrement son valium. Le soir, elle avalait une pilule supplémentaire quand elle ne s'endormait pas sur-le-champ. La plus belle peinture de Miriam représente deux femmes en robes de coton (un coton aux couleurs plutôt criardes) qui descendent un sentier ombragé et pénètrent dans un bois sombre, accrochées l'une à l'autre comme si, séparées, elles risquaient de disparaître à tout jamais.

Une fournée de voyageurs est montée à Norwalk pour le dernier tronçon jusqu'à la gare de Grand Central. Miriam aime regarder le train entrer de nuit en gare de Redding. Elle aime les signaux lumineux et le train, à l'orée du bois, comme une chenille perdue, avec ses lanternes qui brillent dans le noir. Miriam dit qu'elle aime me voir descendre du train sur le petit quai de Redding, avec cet air hagard des banlieusards qui semblent toujours se demander s'ils arrivent ou s'ils repartent ou s'ils n'ont pas été projetés de la bouche d'un canon, explique-t-elle. Vers 20 h 18, Miriam sera morte. Vers 20 h 22, moi aussi. Vers 20 h 23, il n'y aura que Cléo pour nous pleurer.

Je n'ai pas écrit de testament. Je n'ai pas laissé d'instructions. Nous ne possédons pas grand-chose. Mes vieux vêtements ne se feront pas à un autre corps. Même la responsable des bonnes œuvres de Bethel n'en voudra pas. Miriam n'a strictement rien à elle. Un jour, elle a dit qu'elle aimerait bien avoir un diamant. Quand j'ai dit que je songeais à lui en acheter un, elle a déclaré qu'elle ne porterait jamais une chose pareille. Sheila, Tony et Alex ont chacun un placard rempli de blue jeans. Nos meubles viennent tout droit des ventes aux enchères de Danbury, Rethel, Redding ou Ridgefield, sur la nationale 7, et quelques-uns sont peut-être anciens. Je possède une table qui date de 1790. Et alors ? On en a beaucoup fabriqué en 1790. Les peintures de Miriam seront peut-être accrochées dans d'autres salons. Mais ce n'est pas ça qui nous donnera vraiment l'immortalité. J'aime acheter des peintures anonymes, travaillées avec naïveté et tendresse. Les écrivains ont perdu ces qualités. L'écriture est un art mort en Amérique. Seule une poignée de journalistes dans une poignée de journaux disséminés à travers le pays ont encore du métier. Peu de nos contemporains se soucient de la façon dont ils écrivent. Un de mes amis du *Reader's Digest* m'a dit un jour, à déjeuner, qu'il ne connaissait guère que six écrivains capables de rendre un article parfaitement rédigé. Je récris la plupart des articles du *Scientific Man*. J'aimerais pouvoir récrire aussi facilement certains passages de ma vie.

George Baker passera me voir vers 3 heures. Baker a en tête un article pour le *Scientific Man*. Harry Rosenthal viendra aussi me parler de l'article qu'il veut faire et que je l'encourage à écrire depuis dix ans. J'ai rendez-vous à 10 heures avec un cosmonaute qui s'est perdu sur la Lune. Baker et Rosenthal sont mes meilleurs amis à New York. C'est un drôle d'endroit pour avoir des amis. Les amitiés se nouent pendant ces années de flou où l'on ne sait jamais ce que l'autre deviendra. Je considère toujours David

Green, de Seward, dans le Nebraska, comme mon ami : bien que je ne l'aie plus vu depuis trente-huit ans. George Baker mesure 1,90 mètre. Il fume ses cigarettes jusqu'au filtre. Il est un de ces types capables de conserver, sans la laisser tomber, une cendre longue de 5 centimètres au bout de leur mégot, ce qui a le don de terrifier leurs hôtes qui guettent le trou de cigarette dans leur sofa. Il cherche à prendre l'allure anglaise. En fait, il a celle d'un professeur de collège américain, ce qui veut dire que, malgré sa renommée mondiale, Baker a toujours un air traqué, comme s'il allait être vidé de l'université de Yale au milieu de la nuit. Harry Rosenthal, lui, je l'ai rencontré à Berlin, cinq semaines après que la ville eut été occupée par les Russes et les Américains. Rosenthal était venu en autostop, d'Auschwitz jusqu'à Berlin, pour s'engager dans les services américains chargés de pourchasser les nazis. En ces temps-là, il portait un revolver dans la ceinture de son pantalon. C'est le premier déporté que j'aie jamais vu. George Baker est un psychologue mondialement connu. Il est convaincu qu'il est encore possible d'endiguer le besoin insensé d'oubli qui semble être tout à la fois le désir et la terreur de chacun. Nous nous rencontrons au moins six fois par an pour nous saouler discrètement dans la bibliothèque du premier étage, au Century Club. La seule pièce à New York qui ressemble vraiment à une bibliothèque, m'a dit un jour Alfred Kazin. Quand Baker est ivre, il cite d'habitude des passages de *Contrepoint*, l'unique roman qu'il ait jamais lu de sa vie. Et il répète : « Pourquoi Huxley a-t-il choisi de se montrer aussi brillant ? Nous ne faisons pas grand cas des écrivains "brillants" Car nous pensons que c'est nous, qui en les découvrant, les avons inventés. » Baker tient à garder une classe de première année à Yale – une décision que je l'ai aidé à prendre – et il commence inévitablement son cours inaugural en lisant des extraits du journal de Philip Quarle – comme le faisait Irwin Edman à Columbia avec Tolstoï.

Baker a écrit cinq livres. Deux d'entre eux sont des succès mondiaux. Mais la célébrité ne le satisfait pas. Il doute que quiconque puisse démêler les labyrinthes de l'histoire humaine et les modeler sur un tracé droit et étroit à la façon du joueur de tennis qui, après des années de pratique, parvient à maîtriser son coup de raquette. Il touche 100 000 \$ par an de droits d'auteur. Il lui a fallu tout son mépris de l'argent pour demeurer, malgré tout, modeste. Il porte des costumes démodés et des cravates étroites que d'autres cacheraient au fond d'une armoire avec la vague idée de pouvoir les remettre un jour. De tous les gens que je rencontrerai

aujourd'hui, George Baker, Harry Rosenthal et le cosmonaute qui a été sur la Lune sont les seuls à croire encore qu'ils ont quelque chose à dire.

Que se passerait-il si Miriam me voyait lever le fusil, si elle se baissait juste au moment du coup de feu, si la balle se plantait dans le placard de la cuisine que Tony a réparé, et si je n'avais plus le courage de viser une seconde fois ? Comment pourrais-je expliquer mon geste à Miriam ? Mais elle ne m'a jamais raconté non plus pourquoi elle avait sorti du flacon vingt-huit pilules de Ritaline et les avait avalées un mardi matin à 9 h 35.

Je ne raterai pas. Pas à une distance de 4,50 mètres. Je connais par cœur le visage de Miriam. Et aussi la cible, entre ses deux yeux. J'ai vu ses traits perdre leur éclat bostonien et son regard se voiler. J'ai vu sa démarche d'étudiante de Harvard s'alourdir. Le lit est devenu son refuge. Les deux oreillers grand format, la couverture jaune achetée chez Altman et l'immense chevet de cuivre composé de deux montants soudés ensemble à Danbury et que j'ai poli avec l'aide de Tony et d'Alex. Quand nous avons acheté ce lit, je ne savais pas que Miriam s'y enterrerait comme les rois d'Egypte descendaient dans leurs tombeaux. Il y avait des semaines où elle ne le quittait pour ainsi dire plus. Aucun médecin ne venait. Peut-être aurions-nous dû appeler un exorciseur. Mais Miriam ne se plaignait pas des mauvais esprits. Le seul démon qui l'habitait était ce sentiment qu'elle avait d'être vide et morte comme un ballon dégonflé. Quand je lui faisais l'amour, j'avais l'impression de violer une enfant. J'y ai renoncé. Elle a été soulagée quand je me suis installé dans la chambre de l'autre côté du couloir. Je suis certain qu'elle pensait que je l'épiais. Après tout, ne sommes-nous pas tous les espions de Dieu ? Je lavais encore son dos quand elle prenait son bain et – lorsqu'elle l'acceptait – je savonnais ses jambes. Et je me demandais alors comment et pourquoi, au nom de Dieu, trois enfants étaient sortis de son ventre puisque leur mère leur avait été enlevée par une puissance inconnue qu'Homère lui-même n'a jamais dépistée ni identifiée. Ma femme est possédée par la terreur d'être vivante. Ce démon qui nous hante tous.

Tony, Sheila et Alex ne m'ont jamais interrogé sur la tentative de suicide de leur mère. Et je redoute de leur demander ce qu'ils savent. Je guette leurs réactions, les indices qui m'apprendront leur peur de vivre. Je suis devenu aussi fort à dépister de tels signes qu'Œil-de-Faucon à repérer les brindilles cassées. Le symptôme le plus évident est le silence. Et aussi ces vibrations que je ne peux expliquer mais qui me parcourent quand j'entre dans la

cuisine, que Miriam me tourne le dos et que, du coin de l'œil, je vois Sheila remarquer que sa mère ne se retourne pas pour me dire bonjour. Alors, soudain, la cuisine tout entière se met à osciller. Et l'air devient aussi sombre et lourd que lorsque la tempête se lève, un dimanche d'été, dans la baie de Long Island. Que pourrais-je dire à Sheila, Tony et Alex qu'ils ne sachent déjà ou qui résiste à toute explication ? Sheila voudrait être professeur de dessin. A 20 h 20 elle sera morte. Alex rêve de courir les régates des Bermudes sur un International. A 20 h 20, il sera mort. Tony est l'aîné et, à 20 h 20, il aura glissé, avec son frère et sa sœur, sa mère et moi, dans ce sommeil où tous les hommes trouvent enfin le pardon.

Quand j'étais un petit garçon, dans le Nebraska, j'avais peur de mourir. Je ne pouvais pas imaginer comment le monde continuerait à exister sans moi. Maintenant, la terreur de vivre est devenue ma nouvelle obsession.

Le train de Penn Central a longé les mornes bâtiments du Bronx. Il a traversé le pont à la hauteur de la 138^e Rue. J'ai regardé l'eau sale de l'East River. Cette eau où ne survivent que des anguilles si repoussantes que les pêcheurs qui les attrapent n'osent pas les manger. Nous sommes entrés dans la station de la 125^e Rue à Harlem. Cette rue où dorment les magasins cadencés, avec leurs devantures condamnées par un contre-plaqué d'un centimètre et demi d'épaisseur. Les trottoirs, qui jadis grouillaient de jour comme de nuit, sont absolument déserts. Les gens ont si peur les uns des autres qu'ils se sont enfuis. Harlem n'existe plus. Il ne reste plus que les drogués abandonnés à eux-mêmes, et ceux qui n'ont pas encore pu se sauver. Harlem est mort, comme Greenwich Village, et comme tous les autres quartiers de New York qui autrefois faisaient confiance aux vivants pour les animer. J'ai vu une rangée de policiers casqués sur le quai de la 125^e Rue. Le train s'est arrêté dans la station. Un inspecteur a hurlé dans son mégaphone :

« Que personne ne bouge. Nous allons fouiller le train. Les voyageurs ne doivent pas quitter leur place ni descendre des compartiments. »

Je me suis souvenu que, dans les années soixante, au moment des émeutes à New York, je m'étais assis un jour à côté d'un type de Greenwich qui avait ouvert son attaché-case pour me montrer la pile de munitions qu'il emportait chez lui afin de protéger sa famille. Il m'avait annoncé que des troupes armées escorteraient bientôt les trains de banlieue parce que, tôt ou tard, des gros malins de la guerre du Vietnam feraient sauter la station de la 125^e Rue ou mitrailleraient les wagons du haut des immeubles de Harlem

qui donnent sur la voie. « C'est un jeu d'enfant de faire sauter un train à l'entrée d'un tunnel », expliquait-il. Et, tout en parlant, il se recroquevillait sur sa banquette pour s'abriter des balles qui auraient pu être tirées des fenêtres le long du chemin de fer.

— Que se passe-t-il ? ai-je demandé à un sergent qui regardait avec suspicion ma vieille serviette.

— Un cinglé a annoncé qu'il allait faire sauter un train de banlieue à destination de Grand Central pour célébrer les discours du Chinois.

New York a été en état de siège pendant cent ans. Aujourd'hui, c'est la même chose.

La fouille n'a rien donné. Nous sommes sortis lentement de la station de la 125^e Rue. Personne n'a bougé. Personne n'a protesté. Tous, nous sommes résignés à accepter les catastrophes sur la ligne du Penn Central. Nous sommes entrés à petite allure dans le tunnel. Le chef de train nous a dit que des ambulances et des équipes d'urgence venues de Mont Sinaï et d'autres hôpitaux stationnaient dans Park Avenue, au-dessus du tunnel, pour le cas où le train sauterait vraiment.

— Mais nous n'allons pas sauter, a-t-il affirmé. La ville est à bout de nerfs, les gens courent de tous les côtés. Le seul qui manque à la fête est le pape. A coup sûr, quelqu'un va être assassiné.

Le train s'est arrêté, avec une secousse, aux abords de la 59^e Rue. L'air dans le tunnel était moite. Nous étions sous Park Avenue, à un pâté de maisons de Bloomingdale et de la station de métro de Lexington Avenue – un vrai petit enfer. Une douzaine de bombes bien placées suffiraient à paralyser New York. Mais il est simple de comprendre pourquoi les Noirs n'ont jamais songé à poser ces bombes. Ils sont en train d'hériter de New York et, pas plus que les Blancs, ils ne savent ce qu'ils pourront bien en faire. Tout au cours du XIX^e siècle, New York s'est emballée au rythme d'une machine à pointer et maintenant sa dernière heure approche. New York et sa puissance sont déjà une légende, comme celle de Troie. Je sens que la ville échappe à la poignée d'hommes qui croient la diriger, même si le Plaza est toujours hérissé de drapeaux, même si le gouvernement chinois occupe cinq étages au Waldorf-Astoria. Les anguilles dans la rivière de Harlem vont grossir, monstrueuses comme des épaulards, et ramper sur les trottoirs glissants de Broadway. King Kong va encore un fois enfourcher le sommet de l'Empire State Building. Le monde est un disque cassé. Et c'est là le message du rock. Le train s'est ébranlé. La gare de Grand Central était

devant nous. Il n'y a pas eu d'explosion sous la voûte. Le train s'est arrêté.
Je suis sorti dans l'obscurité sisyphienne, à jamais retombée.

OceanofPDF.com

9 h 50

Je suis passé devant le Biltmore, là où Miriam et moi nous buvions des gins, là où elle m'a livré sa virginité, dans un cérémonial qui plus tard a engendré trois vies humaines. Miriam était sans expérience. Elle a réussi le tour de passe-passe d'accepter mon corps avec passion tout en rejetant l'acte sexuel. J'aurais dû me rendre compte que nous courions au désastre. Miriam m'a laissé imaginer pendant des années comment ce serait de dormir avec une vraie femme. Il n'y a rien de pareil pour transformer une épouse en fantôme ! Miriam demeurerait insaisissable. Elle tournait dans un labyrinthe sans issue. Quand un homme est marié avec un être semblable, il marche dans les rues en se demandant ce qui peut bien les lier l'un à l'autre. La vie de Miriam défilera-t-elle devant ses yeux, en un éclair, lorsqu'elle me verra pointer le Remington sur elle ? Mon Dieu, je donnerais n'importe quoi pour savoir ce qu'elle perçoit de sa vie.

Miriam ne m'a presque jamais parlé d'elle. Je ne sais pas où elle achète ses vêtements ni où elle fait réparer ses chaussures. Je ne connais pas le nom de son dentiste. Je ne sais pas quel jour du mois commencent ses règles. Je ne sais pas quand elle a mal à la tête ou à l'estomac. J'ignore si elle a besoin de fixer un support plantaire à l'intérieur de ses mocassins. Elle a réduit toute cuisine à la préparation de hamburgers et d'un occasionnel rôti de porc. Aucun de nous n'a goûté un légume frais depuis huit ans. Que je devienne, selon *Newsweek*, le directeur d'une des plus importantes revues américaines, n'a rien changé.

Miriam m'a toujours considéré comme un intrus qui brouillait une certaine image d'elle-même, image qu'elle est d'ailleurs absolument incapable de saisir ou d'exprimer. Les enfants ont suivi le mouvement, comme des chiens qui copient leur maître. Miriam fait parfois allusion à une époque fabuleuse, à la prétendue « réussite » de nos premières années de mariage, quand je suivais les affaires municipales pour le *Times* et qu'elle fréquentait les cours de dessin de la New School. Nous mangions alors dans les restaurants italiens du Village, les patrons nous appelaient par nos prénoms et nous apportaient un bol de sauce supplémentaire si nous le

demandions. Nous logions dans un appartement sans eau chaude de Thompson Street pour 24 \$ par mois. Miriam admirait avec le plus grand respect des peintres qui semblaient sortir tout droit des années 1920 mais qui étaient en réalité d'anciens GI vivant sur la subvention de la GI Bill(2). Un été, pendant l'exposition en plein air, Miriam avait étalé ses toiles, de midi à 7 heures du soir, contre la grille en fer forgé d'une maison bourgeoise de Washington Square. Ce n'était pas la vie de Bohême, ce n'était pas la pauvreté. Dans cette chambre de Thompson Street, où régnait une chaleur suffocante, où nous habitions par goût et non par nécessité comme nos voisins italiens, nous aurions pu accéder à la liberté. En fait, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre, comme des banlieusards qui s'ignorent. Je ne crois pas que Miriam regrette cette vie. Je pense qu'elle accueillera la balle avec soulagement. Si je vise bien, elle n'aura pas plus d'une fraction de seconde pour m'indiquer ce qu'elle ressent.

Dans cette fraction de seconde, elle peut m'en dire plus qu'elle ne m'en a jamais dit au cours de notre vie commune. Je ne pense pas que le mariage doive être une confession de chaque instant entre mari et femme. Mais je pense que, de tous les liens, il devrait être celui où l'on fait le plus profondément confiance à un être. Les gens mariés qui ne parviennent pas à se reposer l'un sur l'autre vivent sous la menace du revolver. J'ai consacré un numéro entier du *Scientific Man* au mariage. Le sommaire était fourni. Un psychologue inepte insistait pour que les femmes cessent de faire des enfants. Des prêtres craignaient de se montrer « irresponsables » en célébrant des mariages d'homosexuels. Les nouveaux activistes du sexe affolaient les Américains en leur insufflant le désir de connaître cette sorte d'orgasme que Zelda Fitzgerald a peut-être atteint une fois dans sa vie. Bref, le numéro m'a prouvé que le mariage nous est aussi obscur que le cancer du sein. Je pense que mon plus grand choc, au cours de ma carrière de directeur, a été de réaliser combien nous sommes tout à la fois ignorants et disposés à croire.

J'ai publié un autre numéro spécial sur la femme en m'inspirant du fameux ouvrage en trois tomes de Ploss et Bartels que j'avais acheté 45 \$ chez Dauber & Pine, dans le Village. Ce livre extraordinaire étudie chacun des recoins de la vie féminine en se référant abondamment aux pratiques de tribus qui n'existent plus mais qui semblaient en connaître autant que nous. J'ai passé des mois à contacter à travers le monde les penseurs qui, à mes yeux, faisaient autorité en matière de problèmes féminins. La seule

conclusion que j'aie tirée de mon travail, c'est qu'il n'y a pas d'entité féminine et que, s'il existe une différence entre les sexes, elle se limite au fait que l'homme a le droit d'être pompier. J'avais ma propre vision de la femme, inspirée du Cantique des Cantiques, le premier livre que j'aie lu en me masturbant. Plus tard, quand j'ai cessé de me masturber en lisant le Cantique des Cantiques, j'ai compris que les femmes possèdent le don incomparable de la tendresse. Pourquoi ont-elles choisi la folie ? Je n'arrive pas à le savoir.

Dans Madison Avenue, près de mon bureau, j'ai remarqué que les agents qui réglaient la circulation étaient armés de fusils. Les hélicoptères de la police tournaient dans le ciel. Des inspecteurs en civil, un micro à leur revers et des écouteurs aux oreilles, arpentaient le trottoir : ils étaient aussi reconnaissables dans leurs complets de ville que s'ils avaient arboré des chapeaux de mousquetaire et des épées. Les sirènes n'arrêtaient pas de mugir. Un cortège de Rolls-Royce a lentement monté Madison Avenue. Une Daimler noire – la seule voiture que j'aie jamais eu envie de posséder, mise à part la Morgan décapotable à quatre places que j'avais louée pour une semaine en Cornouailles – a majestueusement parcouru l'avenue. Je m'attendais à entendre des bombes exploser. Dans la 40^e Rue, j'ai vu un camion de la brigade antiterrorisme arrêté contre la devanture d'un Chock Full O'Nuts(3). Les New-Yorkais traversaient ce déploiement d'hommes et d'artillerie avec la curiosité détachée qu'ils accordent aux manchettes à sensation du *Daily News*. Les Nations unies sont demeurées un consulat étranger dans la ville de New York, rien d'autre qu'un édifice supplémentaire orné de drapeaux. Elles sont confinées à l'extrémité est de New York. Elles n'ont jamais pénétré le cœur de la ville, comme l'Empire State Building. Elles auraient dû s'installer sur la Cinquième Avenue, aux abords de Saks. J'ai une carte de presse pour entrer à l'ONU. Si j'ai le temps cet après-midi, j'aimerais y faire un saut avant d'attraper mon train pour Redding. J'ai envie de contempler, pour la dernière fois, l'immense Bar des délégués avec tous ces hommes entassés qui parlent à mi-voix, glissent d'un groupe à l'autre, se gorgent de boulettes de viande à la suédoise et de whisky et sont béatement persuadés d'être efficaces et persuasifs alors qu'ils sont tout aussi impuissants qu'un chauffeur de taxi coincé dans un embouteillage.

Ce matin j'aurais aimé descendre la Cinquième Avenue dans un défilé sans fin. Avec les millions d'habitants que compte New York. Ils auraient

déboulé de leurs maisons jusqu'à la Cinquième Avenue. Tous au complet. Cette grande armée de loqueteux qui a fait de New York ce qu'elle est. Les 400 000 toxicomanes. La foule des assistés sociaux. Le million de vieux qui vivent avec 1,15 \$ par jour. Les 100 000 malades mentaux qui croupissent dans des meublés insalubres. Les maîtresses de maison terrées derrière de ruineux systèmes de verrous de sécurité. Les 50 000 prostituées. Les 300 000 ouvriers qui travaillent tous les jours, gagnent moins de 100 \$ par semaine, et subsistent on se demande comment. Les riches chassés de leur ville par une population de jeunes chômeurs qui tuent et mutilent à l'aveuglette. Les Noirs et les Portoricains qui, terrorisés, vivent dans des rues que les chiens eux-mêmes ont abandonnées. Les millions de femmes et d'hommes qui acceptent encore de s'entasser dans le métro au lieu de le défoncer de leurs poings nus. Tous ceux-là, oui. Tous les habitants de New York qui auraient déferlé de leurs maisons, là où les cauchemars surviennent en plein jour, où les locataires sont avisés de ne jamais entrer dans un ascenseur avec un inconnu, où les filles sont violées dans les toilettes des immeubles d'affaire de la Sixième Avenue pendant leur quart d'heure de pause. Et aussi ceux des rues de Greenwich Village où les voyous tirent sur les passants s'ils leur refusent une pièce de 10 cents ou s'ils ne leur donnent pas l'heure exacte, où les femmes de quatre-vingts ans sont violentées par des gamins de treize. Tous ces grands loqueteux de New-Yorkais qui stagnent dans l'enfer le plus fragile que l'homme ait jamais créé. J'aurais aimé voir toute la population de New York descendre sans fin la Cinquième Avenue et hurler son besoin de vivre, d'être au coude à coude, de défiler sans cordon de police, sans un seul policier armé. Juste des millions de gens qui auraient marché pour se sentir vivants, pour se montrer, pour ne plus avoir peur. Juste une manifestation pour avoir le droit de vivre. Même le *Times* aurait soutenu cette manifestation.

Dans la 40^e Rue, l'ONU, les foules qui s'y précipitaient, la police et ses mitrailleuses, les hélicoptères qui tournoyaient dans le ciel, tout cela m'a semblé dérisoire quand je suis passé devant les *delicatessen* de Lexington Avenue qui me sont si familiers, qui respirent si fort la vie pendant la journée et sont si déserts le soir. Ces *delicatessen* que je ne verrai plus jamais et qui me plaisent tellement parce qu'ils sont le dernier refuge d'intimité dans la ville. Si je devais faire la liste de ce que je regretterai, je crois, à New York, j'y inscrirais les *delicatessen* sur Lexington Avenue, le restaurant arménien de la 28^e Rue où les garçons me laissent lire mon

journal, le marchand de journaux aveugle, et peut-être l'immeuble Chrysler lorsqu'il émerge du défilé de Park Avenue et s'élève dans le ciel comme un invraisemblable monument à la gloire de l'Automobile américaine. New York est plein de telles arrogances.

Je suis arrivé devant mon immeuble brun de la 37^e Rue, avec sa plaque de cuivre dessinée par Miriam. J'ai fait un petit signe de tête à une call-girl que je connaissais, enfouie dans un long manteau de fourrure à poil long qui lui donnait un air de princesse russe promenant ses chiens. Un jour, j'avais fait mine de vouloir lui rendre visite. Comme en définitive je m'en étais abstenu, elle avait murmuré à mon adresse : « Lâche. »

OceanofPDF.com

10 h 05

Mon bureau est installé dans la bibliothèque d'un hôtel particulier de Murray Hill. La maison a jadis appartenu à un importateur de caviar iranien. La cheminée est en marbre. Le lustre, en bronze et cristal. Le plafond, orné de pâtiseries 1910. Mes fenêtres donnent sur la 37^e Rue Est, une rue remarquable par la concentration de gaz toxiques dégagés par les véhicules empruntant le tunnel qui conduit vers les aéroports de New York. Plusieurs énormes immeubles d'habitation sont dispersés le long de cette artère, un peu comme des dés à jouer. Un sinistre bâtiment noir abrite la Compagnie des télécommunications de New York. Le tout a ce côté hétéroclite que j'aime tant dans notre ville : des appartements à 1 000 \$ par mois collés contre un entrepôt où des réalisateurs de télévision tournent des séquences publicitaires pour le bonheur et l'édification des masses. Dans cette pièce, j'ai mis un canapé de cuir que j'ai acheté à Londres, un bureau que j'ai trouvé au siège d'une compagnie maritime en faillite et des lampes découvertes par Miriam dans le Connecticut – celles-ci valent aujourd'hui une fortune, parce qu'elles sont signées Louis Comfort Tiffany. J'ai accroché l'une des toiles de Miriam, une de ces maisons boîte-à-sel de Redding, peinte dans un rouge éteint et qui ressemble à un tableau naïf. Mes visiteurs ont le choix entre deux fauteuils de cuir dont l'un appartenait au gouverneur Lehman. Je l'ai acquis chez un antiquaire de Larchmont. Une glace est encastrée au-dessus de la cheminée. L'un des murs est couvert de vieux bouquins scientifiques que j'ai plaisir à lire. Quand j'ai pris possession de cette bibliothèque, elle était vert sombre. Après trois couches de peinture, elle est devenue blanc ivoire. Chaque détail de cette pièce a été pensé avec le soin que j'apporte habituellement aux objets. Je n'en regretterai aucun. Même pas l'immense bureau qui a jadis servi à un magnat du commerce maritime, avec son bois poli par cent ans de bons et loyaux services. J'ai ouvert l'un des tiroirs et j'ai sorti un papier. Une simple déclaration écrite de ma main pour léguer la revue aux employés. Je l'ai signée et datée.

Mes jambes frissonnaient légèrement. J'étais assis à mon bureau comme un étranger. Ma main a tremblé tandis que je faisais l'enveloppe. Puis mes jambes se sont entrechoquées comme si j'avais la fièvre et, pour maîtriser ce spasme nerveux, j'ai appuyé sur le bouton de l'interphone et demandé à ma secrétaire, Anne, de venir. Ça n'allait pas être aussi simple que je l'imaginais de tirer sur Miriam, sur les enfants et sur moi.

Anne a vingt-huit ans. Elle vit seule dans la 87^e Rue Est. Elle loue sa chambre 285 \$ par mois. Elle corrige mes fautes de syntaxe. Elle est le meilleur lecteur d'articles que je connaisse. Elle a passé son enfance dans l'Iowa. Elle m'a dit qu'elle s'était fait avorter deux fois. Son père possède un drugstore. Elle part skier tous les week-ends en hiver. Elle a de longues jambes et des seins très hauts. Miriam m'a souvent conseillé de coucher avec Anne. Je ne l'ai jamais fait. Je pensais que, si je dormais avec elle, nous nous sentirions tous les deux vaguement mal à l'aise. Il valait mieux préserver cette zone de mystère entre nous. Elle demeurerait ainsi ma merveilleuse secrétaire.

J'ai bu mon café à petites gorgées et commencé à composer dans ma tête des réponses aux auteurs des manuscrits impubliables qui s'entassaient sur mon bureau. Les gens ont longtemps mis leur point d'honneur à écrire pour le *Scientific Mail*. Et cela n'a en rien renforcé le prestige de la revue. La plupart des articles sont composés sur ma demande. Seule une poignée de manuscrits non commandés est publiée. Les prix Nobel sont furieux quand je leur refuse un manuscrit. Beaucoup d'entre eux font état de travaux anciens, qui ont fait quelque bruit il y a plus de vingt ans. La revue est à court de textes. Comme toutes les entreprises à succès, elle perd le contact avec la réalité. Les savants écrivent maintenant dans la revue comme si le fait d'être publié avait plus d'importance que ce qu'ils ont à dire. Ils se retranchent derrière des parapets de références. Il est facile de refuser ce genre de manuscrits. Il est plus compliqué de renvoyer un homme sans l'écraser, en le persuadant qu'on croit en ce qu'il écrit, même s'il n'a pas réussi à prouver qu'il y croit lui-même. Nous avons toujours une foi désespérée dans le progrès, bien que nous ne sachions pas le moins du monde ce que ce terme signifie pour nous. Je reçois des fournées d'articles utopiques, des fournées d'articles apocalyptiques. Exceptionnellement, je tombe sur un article qui a l'air d'avoir été pensé par un adulte.

— Le courrier ? m'a demandé Anne.

— Commençons par Allan Logsdon. Cher Professeur. Merci beaucoup de m'avoir envoyé votre article. Je vous le renvoie sans commentaire. Je ne pense pas devoir critiquer un texte, sauf si j'ai l'intention de le publier. Croyez en mes sentiments, etc. A Donald Pierce, maintenant. Cher Professeur. Nous avons déjà publié deux articles sur la nocivité des déchets atomiques. Manifestement, un grand nombre de vies humaines vont être sacrifiées tant que nous ne saurons pas comment nous débarrasser de cette nuisance. Puisque vous ne proposez aucune solution raisonnable pour supprimer cette infection, je ne vois pas l'intérêt de vous publier. Quand les déchets atomiques commenceront à suinter dans les verres de Dry Martini, peut-être les savants de votre espèce commenceront-ils à s'agiter.

— Vous êtes dur avec lui, a commenté Anne.

— Il le mérite. Il a obtenu deux années sabbatiques de Harvard. Et il les a passées à se saouler la gueule en Allemagne alors que les déchets atomiques s'amoncelaient ici et qu'il le savait très bien. Celle-là est pour Alfred Katz. Votre article sur le contrôle du comportement nous convient tout à fait et nous le publierons prochainement. Merci de nous l'avoir envoyé. Avec mes sentiments, etc. (J'ai poussé trois piles de manuscrits vers Anne.) Ici, une lettre de remerciement polie. Là, un refus formel. La troisième pile, je ne l'ai pas encore lue. (Et je ne le ferai jamais, ai-je failli ajouter.)

— Jamais vous n'avez eu l'air aussi cafardeux en dictant vos lettres de refus, a remarqué Anne. D'habitude, cela vous procure une sorte de joie, comme si vous aviez gagné une bataille dans les fourrés de l'Académie. Puis-je vous apporter du café ?

— Je suis fatigué, ai-je dit à Anne.

— C'était déjà votre excuse la semaine dernière. Pourquoi ne pas laisser tomber ces fous qui essayent de sauver le monde ? Quand vous reviendrez, il y aura peut-être un tas de nouveaux manuscrits tout frais, tout propres – comme ceux que nous recevions. Bien écrits. Simples et élégants. Avec des phrases complètes, des vrais paragraphes, une bonne syntaxe et des idées aussi limpides qu'une séquence publicitaire à la télévision. Comment nous sommes-nous fourrés dans ce pétrin ?

— Mon ami George Baker citerait William James et dirait que toutes les institutions vont à l'encontre des intérêts qu'elles se sont proposé de servir, au départ...

— Votre ami George Baker ne va pas exactement au fond des choses non plus.

— Au moins George ne croit pas qu'il y ait de fond aux choses. Mais vous avez raison, il devient cinglé, à force de messianisme. Ça arrive aux types comme Baker. Ou plutôt ça leur tombe dessus. Même s'ils en sont contents, parce que ça leur permet de préserver leur lucidité tout en cultivant leur folie.

Anne a souri :

— Je veux être là quand vous raconterez ça à Baker.

— Il sait qu'il devient fou. Il vient cet après-midi pour un projet d'article. Il ne m'a pas dit ce qu'il voulait écrire ce coup-ci. J'ai l'impression que Baker désire avoir des disciples par millions. Pas seulement des lecteurs – il les a déjà – mais de vrais disciples. Il peut y arriver. Les gens se précipiteront quand il révélera qu'il a besoin de fidèles qui suivent sa voie. Il se réglera pendant deux ou trois ans à prouver ses théories, jusqu'à ce que ses disciples le mettent en pièces pour ne pas avoir transmis son Message.

— Que veut-il transmettre ?

— Je ne sais pas. Et lui non plus. Mais c'est justement lorsque les gens ne savent pas ce qu'ils cherchent qu'ils accomplissent les plus grandes choses.

— Comme un homme quand il tombe amoureux.

— Sans doute. Faisons encore une lettre. Celle-ci est adressée à Lester Beal, de l'université de Cornell. Cher Lester. Ton projet de numéro sur les rêves est excellent. Mais puisque personne ne sait rien sur les rêves, je vois mal comment nous pourrions sortir un tel numéro. Je pense que tu as probablement raison. Freud s'est servi des rêves pour étayer ses propres théories, mais il ne parvient pas à me faire croire qu'il a découvert quoi que ce soit à ce sujet, et pourquoi veut-il à tout prix qu'ils aient une signification ? Il me semble que les rêves tombent dans cette catégorie de phénomènes que nous ne déchiffrerons jamais et qu'il n'est sans doute pas nécessaire de comprendre. Bonne chance pour ton nouveau livre. Je t'admire de mettre ainsi un autre ouvrage entre les griffes de la presse. Un jour, tu trouveras ton critique ou ton critique te trouvera, et ce sera un beau jour pour vous deux. Je crois toujours que Henry James avait raison quand il disait qu'un chroniqueur littéraire devrait aborder un livre la tête libre, sans autre principe ni règle que d'y rechercher cette authenticité qui lui

donne vie. Aujourd'hui, il faut plus que du courage pour écrire un livre comme ceux dont tu es capable. Selon l'expression de James, tu séduis tout ce qui est souple dans un esprit critique. Et je souhaite que tu me comptes parmi tes admirateurs.

— Voilà une jolie lettre, a dit Anne.

— Les livres de Beal trouveront peut-être leur public en 1985, quand nous aurons depuis longtemps oublié ce et pourquoi il a écrit.

— Plus de courrier ? a demandé Anne.

— Non, ai-je répondu.

Je me suis enfoncé dans mon fauteuil et j'ai attendu l'arrivée du cosmonaute Arthur Eaton. J'imagine que les navigateurs qui cinglèrent vers l'Afrique, il y a deux mille ans, étaient traités avec plus de considération que nos cosmonautes d'aujourd'hui. Marco Polo était à Pékin une curiosité sûrement plus alléchante que John Glenn à Colombus, dans l'Ohio. Nous ne savons pas quel langage tenir devant les hommes qui ont marché sur la Lune. Nous avons passé cinquante mille ans à assembler une poignée de mots, pas davantage, pour justifier nos actes sur cette terre. Nous n'avons pas inventé de langage ni de mots pour la Lune. Et c'est là le vrai problème que les cosmonautes doivent affronter. Je n'ai jamais rencontré Arthur Eaton. Je ne me souviens pas d'avoir vu de photo de lui. Je sais seulement que tous les cosmonautes qui ont été sur la Lune ont cet air triste et perdu des premiers explorateurs qui entrevirent les déserts sauvages de l'Amérique. Comment pourrions-nous comprendre la Lune alors que nous n'avons encore jamais frôlé un début de vérité sur nous-mêmes ? Arthur Eaton me trouverait beaucoup plus étrange que la Lune si je commençais tranquillement à lui raconter ma vie.

Anne m'a appelé par l'interphone et m'a annoncé qu'Eaton entrait dans mon bureau.

C'est extraordinaire de pouvoir regarder un homme qui a marché sur la Lune.

Mais Eaton n'avait rien d'extraordinaire. Au premier abord il ressemblait au représentant qui nous fournit le papier pour la revue.

Sa poignée de main était ferme. Plus ferme que la mienne. Il avait le corps d'un athlète qui ne s'entraîne plus. Eaton avait été sur la Lune, il y avait de cela dix-huit mois, et, pendant une journée entière, il avait perdu ses coéquipiers. On racontait qu'il avait subi un choc, comme lorsque le flux d'oxygène n'irrigue plus le cerveau au cours d'une opération. Eaton

me semblait avoir récupéré. Son traumatisme était compréhensible. La majorité des gens sont autrement plus secoués quand leur ascenseur se bloque dix secondes entre deux étages.

— C'est gentil à vous de me recevoir, a dit Eaton. J'admire votre revue et ce que vous avez fait. La plupart n'essayent même plus d'être intelligibles.

— Merci, ai-je répondu.

Eaton avait un accent du Texas. Ses mots s'étiraient comme des plaines. J'ai toujours aimé cette façon de parler. Le président Johnson a souillé la langue texane en s'imaginant que ses lentes sonorités lui tiendraient lieu de sincérité.

— J'ai parlé dans ma lettre d'un article que j'aimerais écrire pour votre revue. J'ai pensé que j'en discuterais d'abord avec vous pour ne pas faire de bourdes. Je suis content que vous m'ayez dit de venir, a continué Eaton. D'ordinaire, je n'aime pas être à New York. Mais est-ce un jour ordinaire ? Je n'en ai pas l'impression.

— C'est l'un de ces habituels jours extraordinaires que New York s'offre de temps à autre. Le dernier, à mon souvenir, se situait dans les années soixante, quand les Nations unies ont célébré un anniversaire. Je me méfie des institutions qui n'ont rien d'autre à fêter que des anniversaires. Ce sera plus calme demain, quand les chefs d'État seront partis. Ils n'auront guère apaisé le monde, mais les sirènes de New York s'exciteront un peu moins. Parlez-moi de votre article.

Eaton s'est penché en avant.

— Vous savez que j'ai été sur la Lune, a-t-il commencé. (On eût presque dit un petit garçon qui raconte qu'il a été au drugstore du coin.) J'ai l'impression que nous n'avons pas compris les premiers vols sur la Lune. Les Américains les considèrent comme une publicité pour le programme spatial. Ils contemplent à la télévision des choses qui dépassent même les cosmonautes. Et eux, calfeutrés dans leurs maisons, ils n'éprouvent aucun effroi. C'est la Peur, je crois, qui nous donne le courage de vivre. Personne ne pourrait s'asseoir dans cette capsule spatiale, au sommet de la fusée, au milieu de ce jet de combustibles, sans avoir peur. Aucun homme n'a trouvé les mots pour dire le premier jaillissement dans l'espace. La solitude incroyable dans le vaisseau spatial. La stupeur devant ces étoiles, pour la première fois vierges de la pollution terrestre. Le programme spatial a enfoncé dans la tête des Américains que les cosmonautes sont entraînés à

réagir tout juste un petit mieux que des robots. Peut-être avons-nous peur de cette ivresse qu'ils risquent d'éprouver. De cette nouvelle terreur. Le programme spatial permet en effet d'approcher la vie sur les autres planètes et dans l'espace. Bon. Voilà ce dont j'ai envie de parler. Ce que cela veut dire d'être sur la Lune.

Eaton s'est arrêté pour me donner le temps de poser une question. Il avait l'habitude d'être interrogé. Je n'ai pas posé de questions et il a poursuivi.

— C'est facile d'imaginer n'importe quoi, a-t-il dit. Nos rêves nous l'ont appris. Personnellement, je pense que nous sommes stupides d'autoriser les psychiatres à monopoliser les rêves. Ils ont tendance à les déchiffrer au pied de la lettre, à les interpréter à partir des symboles qu'on leur a appris à détecter. Mais, pour nous, ils pourraient être une sorte de voyage dans l'espace. Lorsque nous rêvons, nous faisons des choses dont nous serions incapables à l'état de veille. Je doute qu'un homme ait jamais eu un orgasme conscient aussi intense que ceux qu'il éprouve dans son sommeil. Les rêves nous donnent une liberté intercellulaire. C'est comme voyager dans un vaisseau spatial. On ne perçoit aucun mouvement dans un vaisseau spatial. Même quand je suis sorti de la capsule et que je me suis promené dans le vide, accroché à cet incroyable fil de vie, cela ressemblait à n'importe lequel de mes rêves d'enfant. On se déplace, mais on ne sent pas qu'on se déplace. Dans un rêve, on peut traverser une douzaine de mondes différents en une seconde, on peut vivre toute l'histoire de l'univers dans la minute qui précède le réveil. Dans l'espace, c'est pareil. C'est un horizon sans frontière qu'on croit pouvoir parcourir en quelques secondes. Je pense que nous sommes soudés à l'immensité de l'univers par des liens que nous sommes incapables de comprendre mais qui nous permettent de ne pas être tout à fait étrangers à notre propre vie et à celle des autres planètes.

« Dans la capsule, on avait l'impression d'être coincés dans l'un de ces tubes pneumatiques que l'on voit encore dans certains grands magasins démodés et qui servent à faire de la monnaie ou à envoyer des messages. Une fois sur la Lune, tout a changé. Nous étions seuls. Vous ne pouvez pas imaginer combien je me suis senti seul quand nous avons aluni. Comme lorsqu'on descend d'un train à la mauvaise station. Vous savez, je crois, que j'ai été séparé du reste de l'équipe, le second jour. Je suis tombé de la jeep et personne n'a remarqué ma disparition. Je n'avais pas fait de bruit. J'ai été sonné pendant quelques secondes, peut-être quelques minutes, je ne me

souviens pas. Puis j'ai essayé de suivre les traces de la jeep. Mais j'ai perdu la piste et je me suis retrouvé dans une vallée cernée de collines, avec juste une étroite échappée sur l'espace. Le sol était recouvert d'une épaisse poussière de sable et parsemé d'éclats de roche. Le silence ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu jusque-là. Pendant près d'une heure, j'ai été saisi de la même terreur qui me paralysait enfant, quand je pénétrais dans une grange déserte et que j'entendais un bruit qui me figeait le sang. Je n'avais pas peur de la mort mais de la solitude dans ce vide. J'ai voulu rebrousser chemin et suivre les traces de mes pas jusqu'à l'endroit où j'étais tombé de la jeep, mais je n'ai pas pu repérer les empreintes. Ce n'était pas comme lorsqu'on est perdu dans un bois, près de la maison, quand on garde un certain sens de la direction et qu'on sait que, si on continue à marcher, on tombera forcément sur une ferme ou une station d'essence. J'étais là où personne n'avait jamais posé le pied et où, probablement, aucune vie n'avait jamais existé. Et chaque pas que je faisais était celui d'un nouveau-né – mais, cette fois, il n'y avait pas de bras tendus pour me recevoir. Et j'ai pensé : "C'est ça la solitude, notre solitude à tous dans l'univers – du moins dans cette fraction de l'univers que j'ai connue sur la terre." Puis je me suis dit : "Où cette solitude me mènera-t-elle ?" Et j'ai commencé à marcher en direction d'une gorge creusée entre les collines, en partie parce que j'espérais que la jeep m'apercevrait ou que je la verrais. Et c'était comme si je m'avançais vers les confins de l'univers. Je n'ai jamais raconté ça à personne. Même pas aux instructeurs. Ni aux équipes de psychologues et de psychiatres qui, avec leur connaissance nébuleuse de ce que devrait être un sentiment profond, voulaient décortiquer mes réactions secrètes après cette expérience.

Eaton s'est tu. Cette fois, j'ai compris que je devais lui poser une question. Il comptait que je l'interroge.

— Vous saviez que vous n'étiez pas seul ? Est-ce cela ?

— Laissez-moi vous expliquer et vous en déciderez, a repris Eaton. J'étais seul dans ce col sur la Lune et j'apercevais la Terre, comme une balle dans le ciel. Je reconnaissais, à ses contours, l'Amérique du Nord. Je savais qu'il y avait trois milliards d'hommes, en bas, sur cette boule qui se balançait dans le ciel et que chacun d'entre eux était en vie. Je savais qu'il y avait là, en bas, des villes et des océans et des jungles et des diamants et de l'or et des bibliothèques et des gens qui mouraient et des bébés qui naissaient et des hommes et des femmes qui faisaient l'amour et des fous

qui attendaient dans des asiles et des gouvernements et des rois et des défilés et des drapeaux et des bombardiers qui décollaient et des animaux et un milliard de races d'insectes et des ordinateurs à la tête des usines et des automobiles sur l'autoroute de Los Angeles. Mais si quelqu'un avait surgi de derrière le rocher et m'avait demandé ce que je regardais, j'aurais été incapable de lui prouver l'existence de toutes ces choses.

« J'essayais de me rappeler tout ce que je savais et je me demandais comment je pourrais expliquer ce qui arrivait à ces trois milliards d'êtres humains. Et j'ai compris que tout mon savoir se réduisait à une poignée de mots inintelligibles. Et j'ai compris autre chose. Pas un d'entre ces trois milliards d'hommes et de femmes, là-bas, sur la Terre, ne réalisait qu'il était suspendu dans l'espace, sans rien d'autre que l'espace en-dessous de lui, au-dessus de lui et de tous côtés. Pas plus qu'il ne sentait la Terre tourner. Parce que le monde édifié par l'homme nie les faits les plus élémentaires qui sont évidents de la Lune. J'ai alors dû me demander quelle était cette vie, là-bas, sur Terre – et pourquoi nous la vivions. Et, perdu sur la Lune, j'ai cru que, si j'arrivais à survivre et à retourner sur la Terre, je serais capable de trouver la réponse. Quand je suis revenu, j'ai réalisé ce qui était arrivé quand, debout sur la Lune, je me penchais vers la Terre. Il n'y avait personne sur notre planète pour me dire ce que j'avais ressenti. De même qu'il n'y avait personne sur la Lune à qui expliquer la Terre. J'aimerais prévoir le milliard d'années à venir. Je pense que nous aurons peut-être alors un début de réponse — si toutefois nous devons savoir un jour pourquoi nous vivons.

Si nous le savions, peut-être mourrions-nous. Je crois que c'est ce qui nous effraye le plus. Imaginer que peut-être notre raison de vivre nous échappe.

« Pensez-vous qu'il y ait là matière à un article ? m'a demandé M. Eaton.

J'ai répondu à M. Eaton :

— Quand j'étais un petit garçon, dans le Nebraska, il y avait un homme qui possédait un télescope. Il l'installait dans la grand-rue de Lincoln et faisait payer 5 cents. Et mon père ne manquait jamais de me les donner. Avant d'avoir dix ans, j'avais vu les anneaux de Saturne et les lunes de Jupiter. J'avais vu les canaux de Mars et les calottes polaires sur la Lune. Lorsque la nuit était claire, le sorcier au télescope pointait sa lunette sur la Voie lactée et je plongeais dans les millions et les milliards d'étoiles. Son télescope était vingt fois plus puissant que celui de Galilée. J'ai bien dû verser deux cents pièces de 5 cents à ce merveilleux sorcier avant qu'il ne déménage vers d'autres grandes rues. Et, sur ces autres grandes rues, d'autres petits garçons regardaient Jupiter et Saturne et les calottes polaires sur la Lune. Je ne sais pas ce que vous avez vu sur la Lune, M. Eaton. J'ai entendu dire que quelques-uns des astronautes y ont découvert la foi. Je ne savais pas qu'ils ne l'avaient pas. Vous n'aurez sans doute plus jamais l'occasion de vous poser sur la Lune, M. Eaton. J'ignore ce que cela signifie pour vous. Moi, je serais triste. Pour répondre à votre question, M. Eaton, votre expérience ne fait pas l'objet d'un article. Aucun homme ne peut apprendre à un autre ce que c'est que d'être en vie. Il faut que deux personnes le ressentent ensemble, au même moment, et ça n'est pas arrivé depuis le commencement du monde.

11 h 10

Quand Miriam était à l'hôpital psychiatrique, dans le Connecticut, je n'allais pas à Manhattan. Je venais la voir tous les jours. Une fois, elle m'a dit qu'on lui avait fait un électro-choc. Elle était blanche comme la mort. Elle était recroquevillée sur son lit comme si elle avait été fouettée à coups de nerf de bœuf.

Je lui ai demandé : « Comment était-ce ? »

Elle a gémi : « Horrible, horrible. »

Elle a pris ma main et m'a supplié de parler au docteur et de lui dire de ne plus jamais lui faire d'électro-choc.

J'ai téléphoné au médecin et je lui ai demandé pourquoi il avait entrepris ce traitement sans mon autorisation. Il m'a dit qu'il était de son ressort, en tant que spécialiste, de décider si Miriam avait besoin d'électro-chocs pour sortir de la dépression dans laquelle elle avait sombré et que, si elle n'en sortait pas, elle risquait de passer le restant de ses jours dans un hôpital psychiatrique.

Je lui ai répondu : « Vous êtes un foutre de médecin avec vos pronostics. Ma femme n'est pas le genre de personne à passer le restant de ses jours dans un hôpital psychiatrique. »

Il a rétorqué : « Vous n'avez aucune compétence pour émettre un jugement, quel qu'il soit, sur l'état de votre femme. »

J'ai répété : « Plus d'électro-chocs. »

Il m'a averti : « Vous condamnez peut-être votre femme à l'hôpital psychiatrique à vie. »

J'ai dit qu'elle n'aurait en tout cas plus de « restant de vie » à gâcher si elle devait encore subir des électro-chocs et en sortir, à chacune des séances, hébétée : comme si elle avait vu des rats ronger le crâne de ses enfants.

Je suis allé à l'hôpital et j'ai ramené Miriam à la maison. Je l'ai bercée comme un petit enfant. Je l'ai prise dans mes bras et je l'ai montée dans sa chambre. Je lui ai préparé son petit déjeuner. Je l'ai menée aux toilettes. Et je ne suis plus retourné à Manhattan. Un jour, le nuage s'est dissipé sur sa

figure. J'ai cru qu'elle allait bien. Elle a été dans la cuisine et j'ai pensé qu'elle préparait le petit déjeuner. Mais elle était en train d'essayer d'ouvrir un flacon d'aspirine qui avait une fermeture à ressort pour empêcher les enfants de dévisser le bouchon. Elle n'y arrivait pas. Et elle s'est couchée sur le sol de la cuisine, elle a dit qu'elle voulait mourir.

Je lui ai crié : « Alors, crève » et je l'ai giflée. Puis je l'ai à moitié portée jusque dans la chambre et je me suis assis sur une chaise. Et je la regardais pendant qu'elle dormait et je la regardais aussi lorsqu'elle se réveillait et, chaque fois, je lui demandais si elle voulait toujours mourir. Le troisième jour, elle a dit que non, qu'elle ne voulait pas mourir, et elle s'est mise à pleurer. Je me suis étendu à côté d'elle pour la première fois depuis des semaines. Elle a essayé de me repousser. Elle ne voulait pas encore de moi en elle. Mais j'ai insisté et son corps s'est ouvert comme un sac et je n'ai jamais autant regretté un orgasme de ma vie. Ça a duré pendant un an. Alors M. Eaton peut bien aller se faire branler sur la Lune.

11 h 15

Je suis déçu par mes enfants. Je présume que tous les pères le sont.

Tony a des cheveux de lin. Il les porte long, mais pas assez pour devenir membre d'une autre tribu. Alex ne se sert pas du dixième de son intelligence. Il fait des fautes d'orthographe. Il est incapable de rédiger la phrase la plus simple. Il n'a pas ouvert un livre depuis huit mois. J'aurais dû casser la télévision en mille morceaux à la naissance de Tony, mais Miriam ne voulait pas rater les films du soir. Si j'étais un donneur de bons conseils, je suggérerais à tous les couples de démolir leur télévision le jour de la naissance de leur premier enfant. Sheila est une fille et je plains toutes les filles. Je ne sais pourquoi les femmes désirent être les égales des hommes alors que les hommes veulent qu'elles soient incomparables. Quand je pense à tous les hommes semblables à moi qui dormiront peut-être avec Sheila, je trouve triste que toutes les petites filles ne soient pas, d'une façon ou d'une autre, préparées aux déceptions qu'elles rencontreront selon une fatalité à laquelle peu de femmes échappent. Tony, Sheila et Alex seront morts ce soir. Je me demande ce que nous voulons dire lorsque nous déclarons que nos enfants sont vivants. Nous avons sous les yeux, aujourd'hui, la première génération de jeunes dans l'histoire du monde qui tue sans émotion, sans tristesse, sans passion. Elle aurait pu être dressée par des gardes SS. Elle forme la population ennemie de New York. Du temps du *Times*, j'ai vu ces enfants grandir et j'ai essayé d'attirer l'attention sur eux parce que, déjà dans les années soixante, ils achevaient leurs victimes sans plus de regret que s'ils avaient écrasé un cafard. Quand je tenais la rubrique des tribunaux pour enfants, un des juges les plus réputés d'Amérique m'a demandé : « Pourquoi a-t-il tué ? Pourquoi ? N'a-t-il pas honte ? Ne respecte-t-il pas ce tribunal ? » J'ai murmuré à ce juge assis sur son banc : « Il n'a pas vraiment tué puisqu'il ne sait pas ce qu'est la vie. Ce marchand de journaux de cinquante-sept ans qu'il a abattu et la dame de soixante-deux ans qui était en train d'acheter un journal, ils étaient seulement en travers de son chemin. C'est pourquoi le gamin de quinze ans qui est devant vous les a tués. » Un million d'enfants qui ne savaient pas ce

qu'est la vie, à qui personne ne l'avait jamais appris, qui grandissaient sans famille, sans père, sans jouet, sans livre, sans ami, sans école, vivaient alors à New York, comme les hommes des cavernes un million d'années avant eux. Ils tuaient par réflexe, laissant leurs victimes se demander au nom de quoi elles avaient été massacrées. Maintenant, la population ennemie est lucide.

Je n'écirai plus d'éditoriaux. L'homme tue son enfant à l'instant où il l'engendre. Je regarderai mes enfants mourir. Ils mourront avec leur mère et leur père et leurs frères et leur sœur. Nous mourrons à l'intérieur de notre maison, dans notre cuisine, tous ensemble. Et c'est plus qu'il n'en arrive à la majorité des familles. Ai-je envie de voir Tony entrer à Harvard ? Non, cela ne m'intéresse pas. Ai-je envie d'avoir un petit-fils de Sheila ? Personne ne paie jamais assez cher pour faire partie de la race humaine. Même pas Harry Rosenthal, qui se dirigeait alors vers mon bureau.

OceanofPDF.com

11 h 17

Rosenthal portait un costume croisé bleu, une chemise blanche et une cravate à raies. Il essaye d'avoir l'air d'un Américain, mais il a conservé son accent hongrois. Certains Allemands parviennent à perdre leur accent – les Munichois surtout. Mais pas les Hongrois. Je voyais souvent Rosenthal quand j'étais correspondant du *Times* à Paris. Il sillonnait le monde, de Tel Aviv à Londres, Paris, Moscou et Budapest. Il assistait à des conférences, préparait des réunions, obtenait des armes pour Israël et – j'imagine – organisait parfois des tueries. Rosenthal restait toujours dans l'ombre. Il n'était jamais cité dans la presse et se laissait rarement photographier. Il ne m'a jamais fait de confidences détaillées à propos du numéro tatoué sur son avant-bras. Il ne parle pour ainsi dire jamais des années qu'il a passées à Auschwitz. Par extraordinaire, il lui arrive de les mentionner à l'improviste, un peu comme il parlerait de Cleveland dans l'Ohio ou de Détroit. A Paris, quand je le lui demandais, Rosenthal me dévoilait les dessous les plus secrets des affaires. Il avait des sources d'information qui n'étaient pas à la portée du *Times*. Il ne mentait jamais, n'exagérait jamais. Il disait que la vérité était déjà assez fantastique. Lorsqu'il s'est installé à New York, nous avons souvent bu des verres ensemble au King Cole Bar du Saint-Regis. Rosenthal m'a toujours fait l'effet d'un homme résigné à son malheur et qui pourtant crève d'envie d'éprouver ce sentiment de plénitude que connaît l'acteur lorsque le rideau se baisse et que les applaudissements éclatent.

Il m'a avoué qu'il n'a jamais vécu dans une vraie maison. Il a toujours habité des chambres d'hôtel, des villas, des kibboutz ou une baraque louée sur Long Island. Il m'a affirmé qu'il n'irait jamais s'installer dans le Connecticut parce qu'il s'y sentirait complètement perdu. « A Great Neck, dit-il, je garde un peu de ma mémoire. » Rosenthal a une femme qu'il supporte et une amie qu'il emmène parfois au Saint-Regis, ce qui, m'a-t-il confié, lui donne plus de remords que de plaisir.

— L'empereur de Chine et le prince d'Angleterre sont à New York aujourd'hui, a ricané Rosenthal. Ça va nous faire une belle jambe.

Churchill, Staline et Roosevelt ne sont plus que des vieux jetons en ce grand jour.

— Pourquoi veux-tu écrire un article pour la revue ? lui ai-je demandé. Ce n'est pas ton genre de perdre ton temps sur un art moribond.

— Je fais bien l'amour, a répondu Rosenthal. Je perds bien mon temps avec ces histoires de sexe qui n'ont jamais été un art. Ovide était aussi stupide que moi. Malgré tout, je persiste à croire que le sexe devrait être un art. Et, chaque fois que je fais l'amour, je me demande à quoi ça rime. Je pense que les gens qui écrivent ne peuvent pas faire autrement. Ce qui ne veut pas dire qu'ils produisent toujours des chefs-d'œuvre. Les gens font l'amour parce qu'ils ne peuvent pas s'en empêcher non plus. Et ils le font d'habitude mal. La plupart des écrivains qui ont plus de vingt ans sont mauvais parce qu'ils ne savent plus que croire. Les mythes conventionnels de leur enfance n'existent plus que dans le monde du best-seller. Les meilleurs écrivains américains – comme Updike, Malamud, Mailer ou Styron – ont réussi à préserver leur sensibilité d'adolescent. C'est pourquoi ils sont lisibles et c'est aussi pourquoi ils seront oubliés. L'Histoire ne pardonne jamais les émotions. Bon. J'ai envie d'écrire un article potable sur les camps de concentration nazis.

— Vas-y, lui ai-je dit.

— Je ne crois pas que les camps de concentration aient jamais été réels pour les gens.

— Continue, ai-je répété.

— Laisse-moi t'expliquer comment cette idée a pris forme alors qu'elle trotte dans ma tête depuis vingt-cinq ans. Il y a quelques semaines, j'ai pris le train de Long Island pour New York avec un voisin. C'est un Anglais qui s'est installé à New York parce qu'il déteste encore plus Londres que Liverpool. Liverpool – si ma mémoire est exacte – a été bombardé par les nazis. Il faisait chaud dans le train et j'ai ôté ma veste. Il a remarqué ces chiffres sur mon bras. Aujourd'hui, la plupart des gens n'osent même plus demander ce qu'ils signifient et ceux qui s'y risquent sont remis à leur place.

« L'Anglais a dit : “Vous étiez dans un camp de concentration ?” J'ai répondu : “Oui.” Il a demandé : “C'était vraiment comme on le raconte ? Des gens qu'on tuait comme les chiens dans les fourrières ?” – “Pire que la fourrière, ai-je dit. Dans les fourrières, il y a des règlements et des lois sur la façon de tuer les animaux.” Il a réfléchi : “J'ai du mal à y croire.

Comment des millions de gens auraient-ils pu être massacrés sans que le monde le sache jusqu'à ce que tout soit terminé ? Et d'abord, pourquoi les nazis auraient-ils voulu commettre un crime pareil ?" L'Anglais était sérieux – comme ils le sont toujours – et il attendait que j'abonde dans son sens, que je convienne que les histoires de camps de concentration et d'atrocités nazies ont été considérablement enflées afin de mieux apitoyer l'opinion sur la mort des victimes juives.

« Pendant les trente minutes que dure le trajet de Great Neck à Penn Central, j'ai essayé d'expliquer à mon voisin le système d'extermination nazi, la suspension des droits légaux, l'annulation du statut légal pour la population juive d'Europe, le réseau ferroviaire mis au point pour transporter des millions de victimes dans les camps de la mort, et comment le tout était administré et archivé bureaucratiquement.

« Mon voisin anglais a répliqué : "Je ne vois pas où se trouve le profit dans tout ça." Je lui ai demandé : "Et Liverpool ou Londres bombardés par les nazis ? Et Dresde anéanti par les Anglais et les Américains ? A qui cela a-t-il rapporté ?"

« Et c'est là le plus important. Rien de ce que j'ai dit pendant ces trente minutes de trajet n'a pénétré dans le crâne de mon voisin anglais. Quand je l'ai quitté à Penn Station, j'ai eu l'étrange impression qu'il pensait que j'étais fou et que j'avais inventé tout ce que je lui avais raconté sur Treblinka, Auschwitz, les nazis et la Solution finale. Et, moi aussi, j'ai pensé que j'étais fou. D'abord pour avoir voulu lui expliquer le système d'extermination nazi dans les camps de concentration alors qu'il ne croyait même pas à leur existence – qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui – bien qu'il eût vécu la Seconde Guerre mondiale. J'ai senti aussi que j'étais devenu fou parce que j'étais tombé sur un vrai fou – mon voisin anglais qui pouvait rayer de sa mémoire les leçons d'écolier assénées sur le monde par Hitler. Ces leçons qui disaient qu'on peut faire n'importe quoi au nom de l'honneur, qu'un mensonge se mue en vérité pourvu qu'on ait envie d'y croire, que le peuple éprouve un extraordinaire sentiment de satisfaction lorsqu'il apprend le massacre de toute une population qui risque de menacer son bien-être. Et, plus généralement, que des millions de gens peuvent agir comme un seul homme quand la folie balaye tout.

« Maintenant, pense à ça. Puisque ces leçons ont pu être mises en pratique par Hitler – un homme d'une intelligence moyenne –, imagine leur impact si elles entraient dans la tête de quelqu'un de supérieur, quelqu'un

qui ne serait pas tiraillé, comme lui, par une soif adolescente de sexe et de sensiblerie. Si tu y réfléchis un moment, tu commenceras à voir que le monde se prépare à l'avènement d'une telle créature. La seule façon de contrer cet homme, qui peut surgir soudain comme une comète inobservable, est de le reconnaître avant qu'il ne capte l'attention du monde et de lui brûler la cervelle. Je me porte volontaire pour faire le coup, à moi tout seul.

Rosenthal a allumé une cigarette. Il fume toujours comme un condamné à mort.

— Cet homme existe-t-il ? ai-je interrogé.

— Il serait déjà mort s'il existait, a répondu Rosenthal.

— Tu veux du bourbon ? ai-je demandé à Rosenthal.

J'ai sorti une bouteille de Jack Daniels et j'ai versé deux doses serrées.

— Suis-je un écrivain ou un visionnaire ? a repris Rosenthal.

— Si le destin du monde repose sur le fait de démasquer un homme capable de surenchérir sur Hitler et s'il n'y a qu'un ou deux hommes en vie qui puissent le reconnaître avant qu'il ne s'incrute dans l'imagination populaire, dans ce cas-là, je te réponds que tu es peut-être le plus grand devin de tous les temps.

J'ai avalé mon bourbon. Rosenthal buvait le sien à petits coups. Il examinait mon visage. Je suppose qu'il se demandait pour quelle raison j'évitais tout le temps son regard. Je ne l'avais jamais fait auparavant.

— Comment va Miriam ? m'a-t-il demandé avec son flair de chasseur.

— Ce matin, nous avons pris le petit déjeuner ensemble. C'est un événement. Miriam est ce qu'elle est. Nous avons même fait l'amour. Ou plutôt j'ai fait l'amour et elle la planche à pain. Tous les hommes estiment qu'ils devraient être mariés à notre Mère la Terre. J'ai pensé à Miriam pendant le trajet. Je me souviens du temps où son corps était souple, où elle ressemblait à un pur-sang. Je crois que Miriam est le genre de femme qui mourra avec un sourire sur son visage. Peut-on mourir avec le sourire ?

— Quelques-uns des vieux Juifs souriaient en allant mourir dans les chambres à gaz. Comment, autrement, auraient-ils pu venir à bout de l'énorme absurdité que les nazis essayaient de leur imposer ?

Rosenthal a fini son bourbon. J'ai rempli nos verres.

— Dis-moi, ai-je questionné. (Je savais qu'il y avait un tremblement dans ma voix et que Rosenthal allait le remarquer.) Que penses-tu de ces histoires qui paraissent régulièrement dans la presse avec un gros titre du

genre : UN CHEF DE FAMILLE SE DONNE LA MORT APRÈS AVOIR ABATTU SA FEMME ET SES DEUX ENFANTS. LA POLICE RECHERCHE LES MOTIFS. Les histoires sont toujours rédigées dans le même style sec. “Robert Bird, à New Haven, Connecticut, s’est aujourd’hui suicidé après avoir tué sa femme et ses cinq enfants dans leur maison familiale. Les autorités se demandent quels peuvent être les motifs de cette tuerie. Les corps ont été trouvés à l’aube par un voisin qui, entendant les coups de feu, a téléphoné à la police, laquelle a fait la sinistre découverte.” Les journaux cherchent rarement à expliquer ce genre de massacre. Peut-être une explication effraierait-elle trop le lecteur moyen. As-tu remarqué ces histoires, Harry ?

— Bien sûr. Je lis les journaux avec le même sens de la fatalité que toi. Tu as raison. Elles sont toujours pareilles. Aucune passion. Aucune douleur. Elles semblent être bâties sur le même modèle. Les coups de feu ne ratent jamais. La famille est liquidée. Pas un survivant pour raconter l’histoire. Pas de lettres. Pas d’avertissement. J’ai lu qu’à Chicago un officier d’aviation avait tué sa femme, ses quatre enfants et le grand-père qui habitait chez eux. Là, l’homme a téléphoné à son frère et lui a dit que le monde était en train de lui tomber dessus. Et le frère a entendu la femme hurler “Ne tire pas”. Puis les coups de feu. Et il s’est précipité dans la maison et y a trouvé les corps. Je crois que nous sommes tous capables de ce genre d’acte. La mort est une sorte de pardon. Parfois, je pense que cela peut arriver à n’importe quel père de famille. Mais surtout dans les familles américaines, pour des raisons que je ne comprends pas. Pourquoi me demandes-tu ça ? a fait Rosenthal. Tu songes à vous supprimer tous les cinq ? Tu attends mon approbation ?

Rosenthal a souri. J’entendais le téléphone sonner dans l’antichambre. Anne prenait les communications. J’ai retenu mon souffle.

— As-tu une explication ? ai-je demandé. Tu as vu mourir plus d’hommes que je n’en ai vu ou n’en verrai jamais.

— Je t’ai raconté que certains des vieux Juifs dans les camps portaient joyeusement vers la mort. Ils croyaient que là était la volonté de Dieu. Qui d’autre aurait pu ordonner une telle énormité ? La plupart des déportés n’imaginaient même pas qu’ils allaient mourir. Cela aurait bouleversé leur sens de l’histoire. Quand ils en prenaient conscience, comme en cet instant où les techniciens libéraient les gaz, ils se battaient pour s’échapper. Nous le savons. Il suffisait d’observer la façon dont les corps étaient empilés. J’ai

assez souvent contemplé ce spectacle pour en être convaincu moi aussi. Dans notre monde occidental, nous avons fait croire aux hommes qu'ils doivent tout seuls assumer la responsabilité de leur famille. Dans certaines circonstances, un homme qui sent qu'il n'est plus capable de la protéger, peut exterminer sa famille pour la préserver d'un plus grand mal.

J'ai bu mon bourbon. Rosenthal me regardait avec attention. Il a essayé de me donner le change en se dirigeant vers la cheminée et en examinant une photo de Miriam. C'était une photo que j'avais prise, après l'hôpital, quand je croyais qu'elle était rétablie. Elle était en train de sarcler l'allée, devant notre maison de Redding.

— Les femmes américaines ont toujours l'air d'être réchappées d'un cataclysme, a observé Rosenthal. Sans vouloir te choquer, je trouve que Miriam a cet air-là. Comment se fait-il que vous n'ayez jamais divorcé ?

— Il aurait mieux valu, ai-je répondu, ne sachant pas si je le croyais ou non. Miriam n'était pas préparée au mariage.

Il lui est tombé dessus comme un coup de massue. Ses propres parents se sont débrouillés pour lui cacher le leur. Le mariage peut être un désastre pour des femmes comme Miriam qui grandissent avec peu ou pas du tout d'expérience ou avec des idées toutes faites qu'elles ont dénichées dans les livres. Elles sont jetées dans l'aventure la plus complexe de la vie comme des bébés ballottés par l'océan et censés apprendre à nager. C'est pourquoi la plupart des mariages ratent : ils n'ont même pas commencé. Les femmes sont obligées de se réfugier dans l'hystérie, la folie, la dépression, la solitude, les antiquités, les soldes, les grands magasins et les pilules. Les pilules dissimulent un peu de la folie. Je n'ai pas divorcé parce que je n'avais personne d'autre à mettre à la place de Miriam.

Rosenthal a hoché la tête en direction de la bouteille de bourbon.

— C'est logique, a-t-il approuvé. Je n'y avais jamais réfléchi de cette façon-là. J'ai toujours pensé que j'étais le seul à rester marié par habitude. Et aussi par respect de mes engagements à l'égard de mes enfants, puisque personne d'autre ne peut les remplir tout à fait comme moi.

Rosenthal parlait maintenant pour tromper ma vigilance.

Il me scrutait comme les procureurs au tribunal lorsqu'ils guettent patiemment les témoins dont ils suspectent la bonne foi, et s'apprêtent à pulvériser leurs mensonges.

— Te sens-tu isolé dans le Connecticut ? m'a demandé Rosenthal.

— Je crois que Miriam se sent seule.

— Pourquoi avez-vous emménagé dans cet endroit pour amateurs de cartes postales ? Vous n'étiez pas faits pour le Connecticut. Ces deux heures de train sont mauvaises pour toi. Ça te laisse trop de temps pour ruminer tes sottises. Je ne mets que trente minutes à traverser Long Island de Great Neck jusqu'aux mâchoires de l'enfer. Tes deux heures de trajet dans chaque sens – quatre heures par jour – doivent te faire le même effet que si tu étais catapulté dans l'espace.

— Je l'ai fait pour les enfants, ai-je expliqué en souriant.

— C'est une excuse qu'ils n'acceptent jamais de leurs parents.

Je te verrais mieux à New York, dans un appartement-terrasse du quarantième étage, ou à Chicago, dans l'un de ces gratte-ciel où on habite quatre-vingt-dix étages au-dessus du niveau de la rue. Quand as-tu pris des vacances pour la dernière fois ?

J'étais fier de ne pas prendre de vacances. Miriam aime s'étendre sur le sable chaud et écouter le bruit de l'océan. Peut-être est-ce ce qu'elle verra quand je pointerai le Remington sur elle, le ressac de l'océan l'emportant au loin en grondant.

— La maison me tient lieu de vacances, ai-je répondu.

Rosenthal continuera à vivre. Il sera vivant demain matin. Il se réveillera à côté de la femme qu'il hait. Il verra ses enfants dont, m'a-t-il dit, l'intense vitalité l'obsède chaque fois qu'il se rappelle les tas d'enfants juifs jetés aux chiens qui rôdaient dans Auschwitz. Il prendra le train de Long Island pour New York et il lira dans le *Times* l'entrefilet de dix lignes et la notice nécrologique qui me seront consacrés. Si je le connais bien, il essaiera de se souvenir de cette conversation comme d'un autre chaînon pour tenter de comprendre un monde qui, pense-t-il, a commencé à sombrer du jour où il a laissé les camps d'extermination devenir les succursales officielles du gouvernement allemand. « Nous pouvons prétendre que c'est de l'histoire ancienne, me disait-il à Berlin ou à Paris, mais la leçon est gravée dans trop de mémoires. Depuis la fin de la guerre, le monde s'efforce d'agir comme les nazis, en éliminant seulement les uniformes SS, les mises en scène et les parades aux flambeaux à la gloire de la mort. » 11 avait raison. C'est ce code qui a guidé les hommes du Watergate. Et ils n'étaient que des amateurs.

— Bon, a conclu Rosenthal. J'ai éclusé ton bourbon. Si je comprends bien, tu ne penses pas que je devrais écrire mon article. Et tu refuses de m'expliquer pourquoi tu t'entêtes à te trimballer depuis le Connecticut alors

que tu y as perdu ton foyer. Tu n'invites jamais personne à West Redding. Je vais à pied jusqu'à l'ONU. Tu m'accompagnes ? Je te paie à déjeuner.

— Non, j'ai un rendez-vous.

J'avais retenu, comme un condamné à mort qui peut commander les plats de son choix pour son dernier repas, cinq filles dans un bordel de l'East Side, à deux rues de mon bureau, pour qu'elles me fassent pendant deux heures ce que je n'avais pas connu pendant les quarante-six années de ma vie.

J'ai dit au revoir à Rosenthal de telle façon qu'il ne puisse nullement deviner que nous ne nous verrions plus jamais. S'il avait des doutes, ils lui seraient confirmés par l'édition matinale du *Times*. Il s'est attardé une minute.

— Si Karl Marx a pu changer le monde avec un seul Manifeste, je suis peut-être capable de remuer quelques esprits grâce à un papier dans ta revue, a-t-il dit. Prononce un mot d'encouragement et je me lance dans cet article sur les camps d'extermination comme si je rédigeais une nouvelle constitution universelle.

— Je n'ai pas dit que tu ne devrais pas l'écrire, ai-je répondu. Fais-le.

— Non, tu ne l'as pas dit, a marmonné Rosenthal. Effectivement, tu ne l'as pas dit. A quoi pouvais-je bien penser ?

Et il est parti pour les Nations unies.

Je me suis assis à mon bureau et j'ai dicté une note à l'intention d'Anne : « Harry Rosenthal est venu me voir aujourd'hui au sujet d'un article sur les camps de concentration allemands. L'article est commandé définitivement et doit être publié tel quel, sans aucune modification de la rédaction. »

J'étais bouleversé quand j'ai coupé le magnétophone. J'ai commencé à effacer la bande. Puis je me suis arrêté. Je ne voulais pas que ma vie se prolonge au-delà de ce jour. Je me suis dit : « J'ai encore le reste de la journée pour effacer la bande. » Et je suis sorti pour ne pas manquer mon rendez-vous à l'angle de la 39^e Rue et de Park Avenue.

12 h 15

Je n'ai pas été dans un bordel depuis 1956, quand j'habitais Rome. Je m'y étais senti mal à l'aise. Huit filles étaient entrées dans la pièce et s'étaient alignées devant moi, comme pour une inspection. L'une d'elles était déguisée en écolière. Une autre en bonne sœur. Chacune portait un costume différent et j'avais opté pour celle qui était nu-pieds, en robe de coton, pensant que j'avais affaire à une jeune paysanne italienne. J'avais entendu parler des bordels chics où les hommes d'affaires italiens emmènent les Américains après les réceptions mondaines, mais je ne savais pas où ils se trouvaient et ils sont demeurés aussi mystérieux pour moi que la Rome de César. Dans le Nebraska, nous avions des bordels. Ils étaient sympathiques et les filles y assuraient un service, comme dans les stations d'essence. Pendant la guerre, j'en ai fréquenté un dans l'Ohio. Les gens de cet État les appelaient des maisons de prostitution. La passe coûtait 2 \$ les quinze minutes. Dans la maison de Park Avenue, le prix convenu pour cinq filles pendant deux heures est de 600 \$. J'ai expliqué à la patronne que je rédigeais une enquête sur les fantasmes sexuels du mâle américain. Nous avons admis l'un et l'autre qu'il serait mieux que les filles ne sachent pas que je suis écrivain. La patronne a ajouté qu'elle se joindrait peut-être même à notre groupe puisque aussi bien elle était amateur de littérature. Tel est l'arrangement, le contrat que j'ai confirmé ce matin par téléphone, de la gare de Grand Central, en descendant du train.

J'avais dans mon portefeuille les six coupures de 100 \$ que m'avait remises le caissier de la First National City Bank du Pan Am Building. Je n'avais jamais de ma vie cédé à une seule tentation. Je n'ai jamais acheté de cravate à 15 \$ chez Sulka. Je n'ai jamais acheté de chandail de marin irlandais chez Abercrombie & Fitch. J'ai toujours voulu me payer une douzaine de chemises en Oxford bleu de chez Brooks, mais je ne l'ai jamais fait. Je me suis rarement offert mes steaks sur mes notes de frais. A Paris, chez Hermès, j'ai eu envie d'un porte-document en cuir. Je ne l'ai pas acheté. Certes, je possède bien une paire de chaussures sur mesure qui vient de Dover Street à Londres. Mais j'ai aussi rêvé d'acquérir un couteau fait

main à manche de corne de cerf qui coûtait 16 \$, et une fois que je l'ai eu, il est resté dans mon tiroir.

Quand je suis revenu de la guerre, j'ai découvert le journal qu'avait tenu ma grand-mère. Elle racontait sa vie lorsqu'elle était cuisinière dans des camps de mineurs, dans un ranch au Nouveau Mexique et dans les villes de l'Ouest. Elle décrivait, avec une sensibilité remarquable pour l'époque, les filles qui travaillaient dans les maisons de prostitution, toujours parquées à l'extrémité de la ville ou sous une tente, avec une lanterne rouge suspendue à l'auvent. Les filles lui apportaient leur repassage, elles lui racontaient leurs ennuis et ma grand-mère faisait parfois un gâteau pour l'anniversaire d'une d'entre elles. « Comme elles sont loin de chez elles », écrivait un jour ma grand-mère. Et elle notait qu'elle avait préparé un gâteau pour une des filles qui venait du Tennessee. Celle-ci avait dit qu'elle ne le mangerait jamais mais qu'elle le placerait sous une cloche de verre, pour le conserver toujours, si c'était possible.

J'ai appuyé sur la sonnette de la porte d'entrée. La patronne a ouvert.

— Entrez, a-t-elle dit. Les filles vous attendent.

12 h 30

Quel est le fantasme qui nous maintient en vie. Quelle est cette chimère que les hommes poursuivent toute leur vie mais ne semblent jamais atteindre. Quand j'étais un adolescent, je faisais bien trois choses. Nager. Monter à bicyclette. Tirer à la carabine. Je n'ai jamais très bien réussi avec les filles comme certains de mes amis, que ce soit à Lincoln, dans le Nebraska, à Harvard, à Paris, Rome ou New York, et même à Albany, à l'agence du *Times*. Je traitais les filles avec respect. Elles étaient le mystère absolu. Pourtant, je les aimais. Je n'étais ni timide ni maladroit. Je pouvais facilement enfiler un préservatif. Mais curieusement – et je crois que je parle pour toute une génération –, j'ai grandi dans la crainte respectueuse des filles et du sexe, je considérais l'acte sexuel comme une expérience mythique alors que chaque tentative me prouvait le contraire. Je n'ai jamais su ce que les filles disaient ou attendaient de l'expérience sexuelle. Je sais qu'elles aimaient croire qu'elles étaient amoureuses. Le tout demeure un mystère pour moi. Et c'est pourquoi je me trouve dans un lit monstrueusement grand, sous le feu d'un énorme miroir, entre des murs et un plafond tapissés de peluche rose, avec cinq filles penchées sur mon corps, leurs douces bouches scellées contre mon corps.

Miriam. Où étais-tu quand j'avais besoin de toi.

Ce cri inaudible noué à l'intérieur de ma gorge, j'ai plongé au milieu du lit.

Sharon a lié un ruban de caoutchouc à la racine de mon pénis, pour m'empêcher d'éjaculer, a-t-elle dit.

Gloria m'a pris dans sa bouche, une bouche brûlante que j'avais déjà goûtée une fois dans ma vie, chez une fille à Alliance. La seule fille que j'aie connue qui me prenait dans sa bouche avec plaisir. Miriam jamais.

Jan a promené sa langue jusqu'au bas de ma colonne vertébrale, elle ne s'est arrêtée qu'après m'avoir dompté une première fois. Pour ça, elle est douée. Miriam, elle, ne sait même pas que ça existe.

Leslie et Patricia et moi et Sharon, nous étions soudés comme Miriam et moi aurions dû l'être.

Que vous dirais-je de plus que vous ne puissiez imaginer ?

Des tas de choses.

Je n'avais jamais su qu'un orgasme peut trouver sa source dans les lames de l'océan au large des côtes de Cornouailles et venir mourir au creux de mon aine.

Ce que m'a fait Jan était une merveille. Je ne peux pas imaginer que Miriam fasse ça en l'espace de mille ans, même si elle sait qu'elle en aura du plaisir.

A la fin de mon premier orgasme, les filles se sont regroupées autour de moi, sur le lit, et m'ont demandé de leur expliquer pourquoi j'avais réclamé cinq filles, plutôt que deux ou trois ou quatre ou une. Elles ont dit que j'allais leur raconter qui j'étais et qu'elles me caresseraient pendant que je parlerais et c'était comme si, toute notre vie, nous avions combiné de passer cet après-midi ensemble.

— Je suis marié avec une femme qui s'appelle Miriam, ai-je commencé. J'ai trois enfants, Anthony, Alexander et Sheila. Ma femme était vierge quand je l'ai épousée. Mes enfants sont tous nés au Columbia Presbyterian Hospital. Je vis dans une maison de 55 000 \$ à West Redding dans le Connecticut. Mon voisin le plus proche habite à 300 mètres et il dessine pour des revues. Il a fait trois ans dans une prison du Massachusetts pour avoir brutalisé quatre garçons de onze à quinze ans alors qu'il était professeur de dessin dans une école d'enseignement secondaire de la région. Je n'ai jamais eu d'expérience homosexuelle. Une fois, en luttant avec un camarade de cours à Harvard, j'ai eu une énorme érection, mais le type a décampé aussi élégamment que possible. Ma femme et moi, en matière sexuelle, nous sommes des aborigènes. Depuis mon mariage, qui remonte à de nombreuses années, je n'ai couché qu'avec trois femmes, en dehors de la mienne. Celle dont je me souviens le mieux était écrivain. Elle logeait dans une grande chambre vide de la 114^e Rue Ouest, du côté de Broadway, et n'avait publié en dix ans qu'un seul livre que les critiques couvraient d'éloges. Elle m'avait téléphoné à mon bureau et m'avait invité à passer boire un verre pour jeter un coup d'œil à son nouveau manuscrit. Elle avait versé du bourbon dans un verre sale, encore plein de tramées de vin. Elle possédait deux chaises et un divan recouvert d'un dessus de lit molletonné qu'elle avait rapporté du Kentucky. Nous nous étions embrassés après le second verre de bourbon. Elle avait écarté mes lèvres avec sa langue et j'avais déboutonné son corsage. Elle ne portait pas de soutien-

gorge. Elle n'en portait probablement jamais. Ses seins étaient blancs et doux et je les tenais dans mes mains comme des petits pains tout chauds. Elle s'était assise sur la chaise en rotin, elle avait ouvert ma braguette et m'avait sucé et, quand je m'étais retiré pour éjaculer, elle avait seulement dit : « Pourquoi fais-tu cela ? » Elle avait ajouté que nous ne devrions pas nous étendre sur le dessus de lit parce que nous allions le mettre en morceaux. Son vagin était minuscule, presque comme un museau de chiot. Quand tout a été terminé, elle a dit que c'était le premier orgasme qu'elle éprouvait avec un homme depuis des années. Nous avons encore bu du bourbon. Je n'ai jamais regardé son manuscrit. Nous ne nous sommes plus jamais revus. Je suis retourné à la maison. Ma femme était en train d'avaler une pilule de Valium au moment où je suis entré dans la cuisine et j'ai pensé combien ce serait agréable si ç'avait été elle que j'avais rencontrée, là-bas, dans cette chambre. Que puis-je vous raconter d'autre ? Je n'arrive pas à me souvenir de la première fille à qui j'ai fait l'amour. J'essaie de me rappeler, mais je ne peux pas. Je ne comprends pas pourquoi je ne parviens pas à revoir son visage ni à retrouver l'endroit où ça s'est passé. C'est un mystère que je ne peux pas résoudre. Ma plus grande ambition dans la vie serait d'écrire un poème que des générations d'écoliers réciteraient et de faire l'amour avec ma femme dans le foyer de notre maison. J'ai quarante-cinq ou quarante-six ans – ce qui revient au même à présent. J'ai connu le prince de Galles, mais cela n'a pas changé grand-chose non plus. J'ai rencontré presque tous les hommes les plus célèbres de ces vingt-cinq dernières années, mais c'est une erreur de penser qu'on atteint la gloire en fréquentant des gens illustres. Pendant deux ans, j'ai gardé pour moi le nom de la fille que Jack Kennedy baisait au Mayflower Hôtel et, quand j'ai violé le secret, la chose n'intéressait plus personne.

« Je ne parviens pas à croire que mes enfants soient à moi et je souhaite parfois que Miriam ait plutôt eu des chiots. J'adore ma chienne Cléo. Elle est sage, forte, belle, fidèle, secourable, loyale. Je sais qu'elle comprend tous les mots que je dis et tous ceux que je voudrais dire. Elle est bonne, douce, bienveillante, affectueuse avec moi. Je me promène avec elle dans les chemins écartés du Connecticut. Elle ne pourchasse jamais les chats. Il lui arrive de se colleter avec un raton laveur quand c'est indispensable. Une fois, elle a battu à plate couture un retriever qui mesurait deux fois sa taille. Elle nage avec la grâce de Tarzan. Miriam est jalouse de Cléo, mais Cléo a déjoué les manœuvres de ma femme en gagnant mon affection. Elle a été

châtrée par un vétérinaire de Danbury. Elle n'aura jamais de chiots, et c'est tragique qu'elle ne puisse mettre bas des douzaines de petits. Les chiens mâles la reniflent et puis s'en vont, désappointés. Elle a un ami qui vient la voir et, quand ils courent ensemble, c'est un spectacle comme il n'y en a plus au monde. Cléo est responsable et loyale. De temps en temps, il lui arrive de s'oublier sur le tapis, mais ce n'est pas payer cher la protection dont elle entoure notre maison. Nous habitons au fond des bois, loin de la route. Sur d'autres routes de campagne du Connecticut des femmes ont été violées, des enfants aussi, et des chiens égorgés.

« Je crois que ma femme hait la solitude, mais elle ne veut pas l'admettre. Quand je songe à elle aujourd'hui, j'imagine le Japon avant que le vaisseau du commodore Perry n'ait pénétré dans la baie de Tokyo. Ma femme est une île mystérieuse. Je suppose que, si j'en prenais le temps, je découvrirais qu'elle est humaine comme tout le monde. Je ne sais pas ce qui lui fait plaisir. Elle aime entendre chanter les oiseaux. Elle guette toujours la première grive du printemps comme si l'année n'avait duré qu'une journée. Et parfois, dans la cuisine, nous nous dévisageons comme si nous attendions que quelqu'un nous présente.

« Un jour, en Espagne, elle s'est mise à courir le long de la côte, sans regarder en arrière, pendant 8 kilomètres. Je l'ai retrouvée, à bout de souffle, dans un petit village, avec deux Espagnols qui la toisaient comme si elle était un taureau à vendre. Elle aurait dû se les envoyer. Son visage était en feu. Son corps était souple. Ses yeux étaient brillants. Ses cheveux étaient fous. Ses seins étaient pleins. Les deux Espagnols savaient qu'ils étaient tombés sur un beau morceau. Mais elle m'a vu. Elle a quitté la table du bistrot et elle est entrée dans l'eau tout habillée. Les deux Espagnols ont applaudi. Ils se sont arrêtés quand ils ont vu ma femme commencer à disparaître sous l'eau. Nous nous sommes tous précipités dans la mer et nous avons tiré ma femme sur le rivage. Quand elle est revenue à elle, elle a seulement dit : "Ça me semblait un si bon moment pour mourir." Les deux Espagnols se sont éclipsés sans attendre de remerciements, parce que ce qu'ils avaient vu sur la plage c'était un corps dégoulinant d'eau qui était celui de ma femme et non pas le glorieux corps américain qu'ils pouvaient baiser.

« Toutes ces envolées sur le sable, c'est fini à présent. Ma femme n'a plus jamais couru sur la plage en Espagne ou dans le Connecticut. Le jour suivant, nous avons pris l'avion pour Paris. Je suis sorti de l'hôtel pour

acheter un journal. Quand je suis rentré, ma femme était partie. J'ai couru vers la Seine en pensant que c'était là qu'elle se dirigeait. Puis j'ai eu l'idée insensée qu'elle avait été à la tour Eiffel. J'y ai couru. Elle était au dernier étage et contemplait Paris. "Comment as-tu su que j'étais là ?" a-t-elle demandé. J'ai répondu : "Parce que ça semble un tellement bon endroit pour mourir." – "Tu as raison, a dit ma femme. Tu as toujours tellement raison et tellement tort." Je l'ai interrogée : "Tu aurais sauté, si je n'avais pas pensé à te rechercher ici ?" – "Oui", a-t-elle dit.

« Mon corps était glacé de sueur et l'ascenseur a mis dix mille ans à atteindre le sol. Nous sommes retournés à l'hôtel et j'ai essayé de la baiser, mais cela ne servait à rien ; elle s'est roulée en boule comme un bébé et s'est endormie.

« Elle m'a demandé de prendre un bateau de la Cunard Line plutôt que l'avion pour retourner aux États-Unis. Je me suis rebellé : "Ah, non, tu ne vas pas sauter et disparaître dans l'Atlantique." – "C'est ce que tu penses ?" m'a-t-elle demandé. "Alors, pour quelle autre raison veux-tu rentrer en bateau ?" ai-je questionné. "Je veux être sur la mer, a-t-elle dit. Je veux voir les vagues. Je veux entendre les moteurs du bateau. Je veux être entourée d'eau. Je pense que, si nous nous asseyions sur le pont, enveloppés de couvertures, et si nous buvions du thé brûlant, nous arriverions à nous parler comme un vieux couple au lieu de ne pouvoir échanger deux mots sans nous bagarrer ou claquer les portes."

« Nous avons donc pris la Cunard Line. Le premier jour de traversée, ma femme n'a pas quitté notre cabine. Le second, elle s'est accoudée au bastingage, sur le pont des premières classes, et elle a regardé l'eau, fixement, pendant des heures. Je suis resté auprès d'elle, comme une mère qui surveille son bébé lorsqu'il se hisse dans son berceau. Dois-je vous raconter ce que ma femme m'a dit, là, appuyée sur cette rambarde ?

« Elle a dit : "Quand j'étais une petite fille, je voulais devenir une artiste. Je dessinais des croquis de ma mère et de mon père et ils les punaisaient sur le mur de leur chambre. J'avais alors onze ans. Je rêvais d'habiter à Paris et en Espagne et en Italie pour voir toutes les grandes peintures et les grands monuments et tout ce qui reste de l'Europe. Quand, toi et moi, nous y sommes allés, je ne voulais plus regarder de peinture, je ne voulais pas visiter les cathédrales. L'Europe avait l'air d'une morte. Moi aussi, j'étais morte. J'ai mis au monde trois enfants et j'éprouve pour eux le même sentiment que si je les avais achetés dans un supermarché Grand

Union. Je n'ai pas peint un tableau correct depuis cinq ans. Tu es la seule personne qui s'intéresse à mon travail, qui le juge, qui puisse faire que je me sente heureuse ou chaude, vivante, bonne de partout, ou triste, déprimée, malade à l'intérieur, ou tremblante. Il semble que je me sois livrée à toi, et toi, en retour, tu ne sais que faire de moi. Tu ne sais pas comment faire de moi une femme. Tu ne sais pas comment me donner de la joie. Tu ne sais pas comment libérer cet émerveillement qui est en moi. Tu ne sais pas comment me toucher dans ces rares moments, qui arrivent parfois, où on a vaguement conscience du mouvement continu de toute l'histoire du monde. Je ne sais pas pourquoi je me suis livrée à toi. J'aurais été mieux sans mari, sans enfants. Juste à peindre et écouter ces vibrations que tous les gens sentent de temps à autre. Maintenant, il y a un cœur mort à l'intérieur de moi, comme dans un arbre rongé par la pourriture. Ta splendide jeune femme est putréfiée à l'intérieur. Je ne sais pas ce qui a provoqué la pourriture. Peut-être West Redding. Peut-être ces années de New York à boire avec des inconnus dans les appartements de West Side. Peut-être est-ce la fatigue de toujours voir des étrangers, de toujours rencontrer des étrangers et de sentir que mes enfants et mon mari sont des étrangers. A présent nous sommes tous des étrangers les uns pour les autres et nous le savons et c'est ce qui guide notre existence et tu me forces à me sentir encore plus à part que les films que je regarde et que je n'arrive plus à comprendre. Je ne veux vraiment pas mourir. Quand je me suis enfoncée dans la mer en Espagne, je voulais voir de près le soleil miroiter à la crête des vagues. Quand j'ai grimpé au sommet de la tour Eiffel je voulais regarder Paris comme le font les oiseaux du ciel. Quand j'ai demandé à voyager sur le *Queen Elizabeth*, je ne voulais pas sauter de la rambarde du bateau, je voulais contempler l'eau. Je ne comprends pas comment quelqu'un peut se sentir aussi mort que moi. Nos vies devraient être emplies d'émerveillement et de respect. Chaque jour est un nouveau commencement. Mon Dieu, comme j'y croyais quand j'étais petite. Quel avantage la nature trouve-t-elle à me faire mourir de l'intérieur ? Je ne peux pas comprendre. Je ne veux pas me sentir comme ça. Tu pensais que nous nous débarrasserions de cette odeur de mort dans le Connecticut. Tu penses toujours tellement de travers. Tu as peur de te laisser aller à te rapprocher de moi. Exactement comme moi je crains de m'abandonner vers toi. Nous sommes comme deux sauvages qui tombent nez à nez pour la première fois dans une caverne que chacun croyait inhabitée. Nous n'avons pas

d'attaches. Tu n'as jamais osé me demander quel genre de pensées m'habitaient quand j'étais allongée dans cet hôpital du Connecticut. Tu n'osais pas et je le savais. Malgré toute ton astuce et ces articles de haute volée que tu publiais sur les voyages dans l'espace et la psychologie du comportement et la technologie et je ne sais pas quoi, tu n'as pas osé demander à ta femme ce qui se passait dans son crâne quand elle était là, devant toi, couchée de tout son long, enfermée dans sa démence. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on enfermait jadis les fous comme des criminels. Personne ne voulait entendre ce qu'ils avaient à dire. Maintenant on les bourre de tranquillisants. Cela revient au même que d'être verrouillé dans un cachot. Ne penses-tu pas que je suis prisonnière quand je regarde le flacon de Valium sur le buffet de la cuisine et que je sais que je dois prendre une pilule au réveil, avant le déjeuner, à 4 heures et avant de tomber dans ce qui, je l'espère, sera un jour un vrai, profond et merveilleux sommeil sans Valium. Un jour, je te raconterai peut-être ce qui tournait dans ma tête quand j'étais dans cet hôpital. Mais pas maintenant. Dieu non, pas maintenant. Tu n'es pas prêt à ça. Tu n'en sais pas assez pour supporter ce que je te dirais. Tu es encore un homme terrorisé. Attends. Un jour, tu oseras me questionner et, moi, j'oserai peut-être te parler. Je me suis souvent demandée pourquoi tu es tellement effrayé. La plupart des hommes que tu amènes à la maison sont pareils. La majorité considèrent leur vie avec horreur. Je me rappelle les histoires d'épouvante que certains des amis que tu ramenaient du *Times* ou de la revue racontaient dans notre salon. Et l'air affolé des professeurs s'ils devaient se lever d'un canapé. Et Hanson, qui donne sa femme en pâture aux lesbiennes. Et Fried, qui est en analyse depuis vingt ans et qui ne peut faire 80 kilomètres à l'extérieur de New York sans téléphoner à son psychanalyste. Et ce grand auteur scientifique qui a été pincé dans des toilettes à Baltimore avec un gosse de dix ans. Sais-tu que je déteste notre façon de vivre ? Je ne veux pas être entourée de gens terrorisés. Maintenant, je vais retourner dans notre cabine. Je ne prendrai pas mon comprimé de Valium. Je ne vais pas laisser le Valium me gâcher l'océan Atlantique. Ce matin, je me suis réveillée avant toi. Je suis montée sur le pont et j'ai vu le soleil se lever. Dieu, quel spectacle. J'aimerais que nous adorions le soleil plutôt que Jésus. Quelle erreur d'adorer un homme."

« J'ai regardé ma femme s'éloigner. Sa main tramait sur la rampe du bastingage, sa robe claquait au vent. Il n'y avait pas d'autres passagers sur

le pont. J'étais seulement capable de penser combien j'étais en elle et combien elle était en moi. Si elle avait sauté dans l'océan, je l'aurais suivie.

« Le troisième jour de la croisière, elle a commencé à parler, dans le bar, avec un homme qui me traitait comme si j'avais été un intrus. J'ai toujours été curieux de savoir ce que ma femme peut bien raconter aux autres hommes, dans les cocktails, quand ils la coincent dans un coin. Elle m'a demandé si elle pouvait dîner avec lui cette nuit-là, la troisième nuit en mer. J'ai répondu : "Baise-le donc" et je suis sorti. Elle a en effet dîné avec lui, dans sa cabine. J'ai découvert qui il était et je suis passé devant sa porte une douzaine de fois. J'étais prêt à la défoncer à coups de pied. J'ai songé à envoyer un steward frapper chez lui pour lui remettre un message. J'ai songé à lancer un appel téléphonique transatlantique et à entamer les procédures du divorce. Je pensais que ce serait une bonne façon de m'en sortir. J'ai ingurgité cinq bourbons dans le bar et ignoré à ce même bar une blonde de cinquante ans qui semblait prête à abandonner la moitié de la succession de son mari contre une crampette nocturne en haute mer. A 2 heures 30 du matin, ma femme est entrée dans la cabine, s'est assise sur une chaise, m'a regardé et a dit : "Je m'attendais à te trouver endormi." J'ai répondu : "Je m'attendais à ce que tu te fasses enfiler toute la nuit." Elle a seulement remarqué : "Tu es un homme terrorisé." Là, j'ai paniqué. Je commençais à croire que ma femme était plus saine d'esprit quand elle était folle. Pourquoi ai-je paniqué ?

« Je pensais que j'avais quelque chose à moi sur cette terre et ma femme m'a démontré qu'elle n'était pas ma propriété. Si elle ne m'appartenait pas, alors je ne possédais rien du tout. Elle savait cela mieux que moi. Dites, les filles, est-ce que l'une d'entre vous a déjà subi un électro-choc ? Ma femme, oui. Le corps est de l'électricité. Le cerveau marche à l'électricité. Les électrodes envoient de l'électricité dans le cerveau. L'électricité détruit les circuits qui provoquent la dépression profonde. Personne ne l'a jamais prouvé. Mais les médecins y croient.

« Le quatrième jour en mer, nous nous sommes assis dans des transats, enveloppés dans les plaids que nous avons achetés chez Simpson. Le ciel était gris sale. L'Atlantique ressemblait à une montagne russe. Les embruns fouettaient nos visages. Ma femme regardait fixement la mer comme si les vagues lui parlaient comme si une place avait été retenue pour elle au fond de la mer, une place où elle pourrait trouver la paix et recommencer une autre vie.

« Elle s'est tournée vers moi et m'a dit : "Quand nous serons de retour à Redding, je veux avoir une chambre à moi. Tu peux prendre la grande pièce pour dormir et travailler. Les enfants n'en ont pas besoin pour jouer. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi certains maris et certaines femmes désiraient une chambre à part. Maintenant, je le sais. Je ne veux pas m'endormir en pensant que tu me hais. Je ne veux pas me réveiller le matin et voir ton visage déçu de me trouver près de toi dans le lit. Je ne veux pas faire l'amour dans ce lit, juste parce que je suis à côté de toi et disponible. Je ne veux pas partager tes insomnies. Je ne pense pas que tu aies dormi d'une traite une seule nuit dans l'année. Tu te tournes et te retournes et tu essaies de faire semblant de dormir, mais je sais que tu ne dors pas et cela me tient éveillée même avec le Valium. Tu refuses de me dire ce qui te tourmente comme si je n'avais pas le droit d'être au courant. Il n'y a plus aucune intimité entre nous. Tu as l'air inquiet, mais je ne comprends pas pourquoi. Tu ne te plains pas du manque d'argent. Tu ne geins plus sur ta feuille d'impôts ni sur les notes de téléphone. Rien ne semble te faire plaisir, et c'est mauvais signe. Tu ne vas plus aux ventes aux enchères de Wilton. Tu n'as pas acheté un complet neuf depuis deux ans. Tu ne bois même pas le bourbon que tu rapportes. Tu es sans doute dans cette période de ménopause que traversent les hommes. Tu dois être effrayé d'être aussi âgé. Tu es peut-être désespéré d'être plus proche de la mort que de la vie, à l'inverse de tes enfants. Les autres femmes n'ont pas l'air de t'intéresser et tu pourrais en avoir des douzaines, rien qu'à West Redding, si tu en avais envie. Personne ne parle jamais de la ménopause des hommes. J'ai cherché des livres à la bibliothèque, mais il n'y a pratiquement rien, parce que les hommes n'écrivent que sur les femmes, à ce sujet, pas sur eux. Les médecins eux-mêmes croient à la légende de l'homme fort, puissant, alerte, maître de ses facultés dans les sales moments, même s'il est évident que les hommes sont plus peureux que les femmes. Mon Dieu, sur quel tissu de mensonges et de niaiseries tient notre vie. Si tu es désespéré, dis-le-moi. Si tu es affolé, dis-le-moi. Si tu sens que ta vie est derrière toi, dis-le-moi. A nous deux, peut-être pourrions-nous saisir au nom de quoi il faut que nous vivions. Mais tu ne me dis rien. Tu te fâches quand je sors dîner avec un peintre avec qui je travaillais avant, à New York. J'ai exprès fait semblant de flirter pour voir comment tu réagirais. Peut-être y a-t-il un psychiatre à New York qui comprend vraiment ce qui arrive aux hommes après quarante-cinq ans et peut-être est-il capable de t'aider à dormir la nuit et à

prendre le train pour New York sans imaginer qu'une armée d'hommes masqués va te rouer de coups de fouet. Peut-être que ça arrive à tous les hommes de quarante ans. Peut-être qu'ils cachent leur ménopause parce que c'est eux qui contrôlent le monde médical, les universités, les livres, les journaux et qu'ils ont le pouvoir d'empêcher ce genre d'information de s'ébruiter – non par une espèce d'effort concerté mais grâce à un pacte général et historique qui les oblige à garder ce secret pour préserver leur illusion de puissance. Je suis ta femme et tu ne peux rien me dissimuler, pas plus qu'à toi-même. J'ai tout de suite été au courant les deux ou trois fois où tu as couché avec une femme. Aucun homme n'a jamais étalé plus ouvertement sa peur et sa mauvaise conscience. Tu aurais aussi bien pu être Hester Prynne(4) avec un A majuscule sur ton poitrail. Les chambres séparées nous aideront peut-être. Tu sauras que je suis seule la nuit et moi j'aurai conscience de toi, étendu tout seul. Au milieu de la nuit, je t'entendrai arpenter les larges planchers que tu as eu tant de plaisir à poncer à la main. Tu m'entendras laver le linge dans le lavabo de la salle de bains. Tu te demanderas ce que je fais. Je me demanderai ce que tu fais. Ne crois-tu pas que nos enfants, chacun dans leur chambre, se demandent la nuit comment nous vivons notre existence alors que nous sommes si solitaires l'un à côté de l'autre ? Peut-être as-tu maintenant besoin d'être seul. Peut-être devrais-tu louer un appartement à New York. Je sais que tu détestes la maison de West Redding, même si tu as eu l'air content quand nous l'avons achetée. Tu voulais une maison avec une sorte de passé historique. Le Connecticut s'arrange toujours pour vous berner. As-tu songé une minute, quand nous avons acheté cette maison, que les gens de Norwalk, Westport, Weston, Ridgefield vivent dans le Connecticut qu'ils ont forgé dans leurs rêves au cœur de Manhattan ? Ce voyage a été un gâchis. Tous les voyages qui débutent avec l'espoir d'un changement sont un échec. Je ne sais pas ce que tu t'attendais à trouver en Europe avec ce voyage. Peut-être pensais-tu qu'il suffirait de descendre dans un hôtel à Paris pour que je me métamorphose en pute française. Qui sait quelles idées loufoques travaillent la caboche d'un homme de plus de quarante ans ? Tu penses que je suis suicidaire. En fait, je suis une suicidaire qui veut vivre. Je crois qu'il y a actuellement des gens qui se tuent dans l'espoir de renaître. Ils ne voient plus que cette chance-là. Le suicide est la seule issue vers une nouvelle expérience. Toutes les autres sont prévues d'avance. Même tes maladroites parties de jambes en l'air à Rome."

« Ma femme s'est levée et a été dans notre cabine. Je me suis enfoncé dans le transat et j'ai regardé l'eau. Le soir, nous avons dîné dans l'immense salle de danse du bateau. Le matin suivant, j'ai aperçu la silhouette brumeuse de New York. J'ai loué une voiture et nous avons roulé jusqu'à West Redding. Quand nous sommes arrivés à la maison, ma femme est allée dans la chambre à coucher, a ôté mon oreiller et l'a posé sur le lit dans ma nouvelle chambre. Au milieu de la nuit, je me suis levé et j'ai violé ma femme. Le lendemain matin, j'ai quitté la maison sans lui parler. Deux jours ont passé avant que je ne lui adresse la parole. Les enfants ont observé le même silence. C'est pourquoi je suis au lit avec vous, mesdames. Je veux briser ce silence. Je veux savoir ce qui m'a été caché. Je veux savoir ce que ma femme attend et que je n'ai jamais été capable de comprendre.

Je veux savoir ce que ça signifie d'avoir des enfants à soi. Tous les enfants sortant de cette queue. Cette queue. Cette queue. Cette queue. Cette queue.

Jan s'est inclinée sur ma queue. Gloria a glissé sous moi. Sharon m'a tendu son con à sucer. Leslie a branlé Patricia et j'ai branlé Leslie. J'ai ôté ma queue de la bouche de Jan et Leslie l'a enfourchée. Patricia a sucé Leslie et Leslie m'a baigné du lait de son con. Jan a sucé mon oreille. Sharon a bougé son con. Et j'ai sucé une chose si délicieuse que j'ai eu envie d'engloutir toute ma bouche à l'intérieur de l'orifice. Jan a sucé mon ventre. Leslie s'est mise à sucer Sharon. Patricia s'est retirée de moi et a commencé à sucer ma queue une fois encore. J'ai agrippé ma queue et je l'ai enfoncée à l'intérieur de Gloria. Le con de Gloria était brûlant. Gloria a aspiré ma queue avec son con. Jan a sucé Gloria. Moi, je suçais Leslie. Sharon a saisi ma main et a enfoncé mes doigts, les cinq, dans son con écumant. J'ai voulu une mamelle dans ma bouche. Patricia avait des seins magnifiques. Son téton s'est fiché tout droit dans ma bouche. Gloria s'est retournée avec ma queue toujours dans son con pour que je puisse voir son cul. Jan a attrapé ma queue et l'a fourrée dans le cul de Gloria. Jan a sucé le cul de Gloria et elle a sucé ma queue. Sharon suçait Jan. J'avais ma langue à l'intérieur de Sharon. Ma queue était dans Gloria. Jan était sur ma queue. Leslie est descendue jusqu'à ma queue. Gloria hurlait. Jan a embrassé Gloria. Leslie m'a embrassé. Sharon a commencé à crier. Leslie criait. Gloria s'embrochait sur moi. Jan a enfilé ma queue dans le con de Gloria. « O Dieu », a imploré Gloria. « Jésus foutre de Marie », a bramé Jan. « Suce-moi, suce-moi, suce-moi », a supplié Pat et elle a écrasé son con sur

mon visage. Leslie collait sa langue sur moi. Gloria n'arrêtait plus de hurler et de frotter son cul contre moi. Leslie a enfoui sa langue à l'intérieur de moi. « Viens, viens, viens, viens, viens », gémissait Pat. Sharon a arraché ma queue du con de Gloria. Sharon a plongé ma queue dans sa bouche. Elle a retiré ma queue de sa bouche et elle l'a plantée à l'intérieur de Gloria. Gloria a gueulé "mon con, mon con, mon con, mon con, mon con". Sharon a pris ma queue dans le cul de Gloria et l'a enfoncée dans le con de Gloria.

Gloria reposait sur ma queue et son con sombrait d'un mouvement si délicieux, si chaud à l'intérieur de mes veines, que j'ai cru que je volais au cœur du soleil, que je ne voulais pas arrêter, pas ce fourmillement à l'intérieur de mes veines que je n'avais jamais senti avant, un fourmillement qui faisait trembler mon corps, un tremblement que je n'avais jamais connu, jamais rien d'aussi doux, délicieux, si réel, si réel, c'était cela, réel, comme c'était réel, ma queue à l'intérieur de Gloria, ce qui la rendait réelle, ce qui provoquait le fourmillement, ce délicieux fourmillement, ce délicieux fourmillement, ce délicieux fourmillement, ce délicieux fourmillement, ce sommeil où je m'enfonçais, je m'enfonçais dans un nuage et, dans un battement silencieux de grandes ailes, j'étais entraîné par des cortèges d'aigles qui me conduisaient vers le Dieu Soleil, vers Miriam qui était le Dieu Soleil.

— Il vit toujours, a constaté Gloria, et je l'ai entendue.

— C'est la petite mort. Les Chinois l'appellent comme ça, a commenté Jan.

— C'est le bon truc. Si j'étais un homme et si j'avais une maladie de cœur, je m'y prendrais comme ça plutôt que de m'étaler dans une station de métro pour que quelqu'un me fasse les poches et que la police me déverse à Potter's Field parce qu'elle ne sait pas qui je suis, a approuvé Leslie.

— Il récupère, a signalé Gloria.

— Un autre coup pour lui, a annoncé Sharon.

— Tu crois qu'il en a un autre en rab ? a demandé Leslie, me semble-t-il.

— Ils en ont toujours un autre.

— Quel bonhomme peut bien vouloir cinq femmes, a interrogé Gloria.

— Un bonhomme qui n'a jamais possédé une seule bonne femme, a répondu Sharon.

— Il tète comme un bébé au sein, a repris Patricia.

— Tu crois qu'il aime sa femme ? a demandé Gloria.

— Il la déteste assez pour l'aimer. Elle ne l'a jamais sucé à l'envoyer en l'air, il l'a dit. Elle doit être du genre qui mord la queue quand il arrive à la lui faire sucer. Elle sait pas travailler de la langue, sa femme. J'ai jamais rencontré une femme mariée qui sache sucer une queue. Elles pensent toutes que c'est pas décent. Mais une langue fourrée dans leur con, elles s'y font.

Je crois que c'est Leslie qui parlait.

— Il va la redresser. Il commence à bander. Cinq coups pour cinq. Tu crois qu'il fera les cinq ? a demandé Leslie à Gloria.

— Je me suis envoyée cent cinquante orgasmes un jour avec un vibromasseur, a raconté Gloria. Je voulais voir si je pourrais monter jusqu'à deux cents. Après les deux premiers, ça m'a laissée plutôt froide. Mais à un moment, autour de cent, ça m'a retroussé les doigts de pied et je pouvais les sentir arriver à toute allure et je criais à m'en ravager la glotte.

— Je ne me flanquerais pas un vibromasseur à l'intérieur pour 50 \$, a affirmé Sharon.

— Ça m'y fait penser. Bloomingdale's est ouvert jusqu'à 9 heures ce soir, a dit Leslie.

— Elle devient plus dure, a de nouveau remarqué Gloria.

— S'il avait une queue de 40 centimètres, nous pourrions toutes y mettre notre langue, a réfléchi Sharon.

— Ce garçon-là ne s'est jamais fait astiquer à fond, a continué Gloria. Jamais.

— Que penses-tu de toute cette merde qu'il vomit sur sa femme ? a demandé Leslie.

— Il est comme tous les hommes. Il est persuadé que sa femme ne peut pas baiser et il serait bien embêté si elle s'y mettait. S'il la laissait faire, elle serait plus enragée que nous cinq réunies. Mais il a peur de ça. Il n'a pas peur de nous. Il nous a payées. Il ne peut pas payer sa femme le prix qu'elle vaut, a répondu Gloria. Elle le baiserait à travers un mur. Il ne serait plus capable de travailler, dormir, manger, gagner des sous, voyager, garder son boulot si elle commençait à le baiser. Tous les hommes savent cela au fond de leurs tripes, mais ils continuent à croire que c'est leur queue qui fait cocorico.

— Si tu es avec une personne que tu aimes, a réfléchi Sharon, tu n'as pas besoin de te l'enfiler jour et nuit. Les gens ne mangent pas jour et nuit.

— Les gens préféreraient s'enfiler plutôt que manger, a dit Gloria.

— J'en ai pas l'impression à voir la façon dont les hommes baisent, a répliqué Sharon.

— Parce que tu crois qu'on voit des hommes ici ? a interrogé Gloria. Les vrais hommes sont ailleurs, quelque part en train d'abattre des arbres à la cognée ou de chercher du pétrole dans l'Alaska.

— Ces mecs-là sont tous des pédales, a conclu Sharon.

— Réveille-le, a dit Gloria. Demandons-lui pourquoi il nous baise plutôt que sa femme. Sa femme m'a tout l'air d'une gaillarde. Ces femmes folles sont des sacrées baiseuses. Elles peuvent s'ouvrir quand elles sentent que ça vient. La plupart des autres ne savent même pas quand ça vient.

— Le quatrième tour, c'est tout pour moi, a déclaré Sharon.

Sharon avait ma queue dans sa bouche et elle a entamé un mouvement de succion qui a dû lui être enseigné par Shiva en personne, dans un temple indien, cent générations avant qu'elle ne naisse, car, en l'espace de deux à trois minutes, j'avais doublé de volume, et la douceur de sa bouche sur moi provenait d'une source aussi ancienne que le désir de tuer.

— Ne nous tourne pas de nouveau de l'œil, a averti Leslie.

— Tu n'as pas terminé ton histoire, a ajouté Gloria. Tu n'avais pas adressé la parole à ta femme pendant des jours. Et après ? Qu'est-il arrivé ?

— Personne ne peut comprendre ce qui se passe entre un homme et sa femme, ai-je répondu.

— Essaie avec nous, a encouragé Gloria.

— Ma femme a gardé la grande chambre. Le matin suivant, elle a rangé mes costumes dans le studio qui était devenu ma chambre. Elle a tout déménagé, mes chaussures, chaussettes, slips, cravates, crème à raser, brosse à dent, Kleenex, et elle m'a même donné une provision de serviettes éponge. Elle a traîné le bureau que j'avais dans un angle de notre chambre jusque dans le studio et a installé dessus ma machine à écrire. Quand j'entrais dans sa chambre, elle recouvrait ses seins. Elle faisait mon lit le matin et pendait soigneusement mes serviettes. J'ai essayé de la prendre sur le lit de ma chambre mais elle ne m'a pas laissé faire. Je me réveillais au milieu de la nuit et je projetais de la violer, mais, après la première tentative, j'ai décidé d'attendre jusqu'à ce qu'elle rampe dans mon lit. Pas une fois elle n'a dit qu'elle en avait envie. Pas une fois elle n'a descendu ma fermeture Éclair d'elle-même et n'a joué avec moi. Pas une fois elle ne m'a confié ce qui lui donnait du plaisir dans l'amour. Ma femme est peintre. Elle a un chevalet dans notre salon. Un gigantesque chevalet qui appartenait

à un illustrateur et que j'ai acheté à la salle des ventes de Wilton. Elle n'a pas peint une toile en cinq ans. Elle reste assise à longueur de journée dans le salon et elle regarde les oiseaux. Je voudrais observer ma femme comme un oiseau. Je voudrais voir ce qu'elle fait entre le moment où je quitte la maison et celui où je reviens de Grand Central par le train de 5 h 30. Elle ne peut pas dormir toute la journée puisqu'elle dort toute la nuit. Le soir, elle regarde la télévision comme si chaque imbécile de programme était l'histoire de sa vie. Nous ne parlons pas. Nous nous envoyons des messages grâce à un système silencieux de regards vitreux ou furibonds qui doit ressembler au mode de communication que les cafards ont adopté depuis cinquante millions d'années.

« Il y a deux jours, j'ai eu un choc. Nous avons deux fusils à la maison. Un Remington semi-automatique et un Marlin à un coup que j'ai acheté pour Tony et Alex. J'ai remarqué que le Remington n'était plus à sa place. J'ai demandé aux garçons s'ils l'avaient pris. Ils ont dit que non. J'ai demandé à ma femme. Elle a dit que non. "Bon Dieu, ai-je hurlé, un fusil ne peut pas se sauver." Ma femme a répété qu'elle n'avait pas ce fusil. J'ai passé la maison au peigne fin. Pas de fusil. Tout le monde à West Redding possède une arme. Dans toutes les maisons où vous allez, il y a un fusil pendu dans la cuisine ou au-dessus de la cheminée ou dans la chambre à coucher. Je range notre Remington en haut de l'armoire, caché derrière des vieux chandails pour que les garçons ne jouent pas avec. Le fusil n'était pas dans l'armoire. J'ai crié à ma femme : "Pourquoi as-tu pris ce fusil ?" Elle a hurlé : "Je ne l'ai pas pris." J'ai insisté : "Tu as ce fusil." Elle a répondu : "Je ne l'ai pas."

« Savez-vous comment on peut deviner quand quelqu'un ment ? J'étais certain que ma femme mentait. Elle avait le fusil. Pourquoi l'avait-elle ? Où le cachait-elle ? Pourquoi en voulait-elle ? Elle sait s'en servir. Je lui ai appris à charger le Remington, à appuyer sur la gâchette, à sortir les cartouches quand elles se coincent. Les chiens sauvages rôdent en bandes autour de Redding. Une fois, ils ont déchiqueté un bébé en morceaux. La mère voyait les chiens dévorer son enfant. C'est alors que ma femme m'a demandé de lui apprendre à tirer. Elle a le fusil. Elle le cache. Pourquoi ?

« J'ai lu dans le *Times* un entrefilet sur un mécanicien dans l'Indiana qui avait tiré sur sa femme, ses quatre enfants, et le grand-père avant de se supprimer. J'ai montré l'histoire à ma femme. Je lui ai demandé : "Pourquoi un homme ferait-il une chose pareille ?" Elle a répondu : "Pour se faciliter

la vie.” Je me souviens, j’ai fait voir à ma femme un article dans le *Daily News* sur un courtier d’assurances de Madison, dans le Wisconsin, qui avait descendu à coups de fusil sa femme, ses deux fils, le nouveau-né, le chien et qui s’était tué pour terminer. J’ai dit à ma femme : “C’est toujours la famille tout entière, toujours le grand coup d’éponge, il n’y a jamais aucun survivant dans ces histoires.”

Nous nous sommes mis à rechercher ce genre de faits divers dans les journaux. Les tueries ont commencé à surgir de plus en plus fréquemment. Nous savions presque dans quelle colonne regarder pour apprendre qu’à Cleveland un speaker de la télévision avait massacré sa femme, son fils, un locataire et s’était suicidé. C’était une nouvelle, ou peut-être une ancienne façon de régler sa dette d’un seul coup. Ma femme et moi, nous discussions de ces histoires et nous essayions chaque fois d’imaginer pourquoi l’homme avait tué.

« Quelle sorte d’homme peut massacrer femme, enfants, parents, belle-famille, cousins, locataires – tout ce qui se trouve dans sa maison au moment où il décide de tuer et de liquider ses obligations ? Les journaux ne donnent jamais la clé. Ils publient toujours des comptes rendus mécaniques. J’ai commencé à acheter des journaux locaux pour voir s’ils consacraient plus de lignes à ces faits divers. Et dans certains cas ils le faisaient : ils dépeignaient toujours le mari meurtrier comme un bon père de famille sans une ombre dans son passé qui laisse entrevoir un tel acte criminel. Même dans les mythologies antiques, les hommes n’exterminaient jamais leur famille. Il y avait parfois un enfant tué ou sacrifié, à la rigueur deux, mais jamais une famille entière. Ces tueries se sont déclenchées récemment. Elles ne datent peut-être que d’une cinquantaine d’années. Des hommes massacrent leurs proches parce qu’ils croient pouvoir ainsi leur épargner la douleur, la souffrance et le vide dans un monde qui les écrase. C’est comme ça que ma femme raisonne à présent. Elle attrapera le Remington et elle tirera sur moi, sur Tony, sur Alex, sur Sheila, puis elle se suicidera, et alors, elle n’aura plus jamais à se tourmenter parce que je rentre dans sa chambre ou parce qu’elle ne sait pas comment les enfants vont vivre dans ce monde qu’elle ne peut apprivoiser ni aimer, et tout sera terminé. Elle nous tirera dessus pendant notre sommeil. Elle tirera vite pour que personne ne s’échappe, parce que, si un seul d’entre nous vivait, ça gâcherait toutes les autres morts. Il ne peut pas y avoir de survivants. Tous doivent mourir pour que certains meurent à bon escient.

— Jésus, a dit Gloria.

— Voilà. Ma femme est à la maison avec le fusil caché quelque part dans un coin. Cela la rassure de penser qu'avec le fusil elle peut faire cesser cette vie intenable qui est la nôtre et qu'aucun de nous ne souffrira longtemps. Nous aurons quitté ce monde, nous lui aurons échappé et il ne pourra plus nous faire aucun mal, aux enfants, à elle, à moi. Pour des milliards d'années, rien ne pourra plus nous atteindre, pas même le sentiment que nous ne pouvons pas vivre ensemble parce que nous n'osons pas ; même si c'est ce que nous voulons le plus au monde. Jamais je n'avais aussi bien compris que maintenant pourquoi elle veut tuer sa famille.

« Nous ne sommes plus capables de décrire un crime ou un massacre ou un carnage. Nous nous moquons de qui meurt et qui vit. Ce n'est qu'en tuant sa famille et en se tuant soi-même qu'on donne un sens au meurtre et à la mort. Nous avons perdu l'art de pleurer les morts. Nous ne savons plus ce qu'est la tragédie. Cela devient de plus en plus dur de vivre dans ce monde si personne ne se soucie de savoir si vous êtes vivant ou si vous êtes mort. Je n'ai pas réussi à convaincre ma femme qu'il m'importe de la savoir vivante plutôt que morte. Et peut-être que je m'en fiche. Nous ne sommes plus de la même race qu'il y a une douzaine d'années. Aujourd'hui, il n'y a pas un homme sur terre que nous admirions unanimement. Nous sommes semblables à des dinosaures qui ne pourraient plus atteindre la cime des arbres pour se nourrir. Nous n'existons déjà presque plus les uns pour les autres.

« Je pense que ma femme est décidée et je ne la critique pas. Dans cette fraction de seconde où elle fera feu – si je me réveille à temps – je lui ferai comprendre que j'ai conscience de ce qu'elle fait. Voilà. Je désirais la chaleur de vos corps avant que ça n'arrive. Les femmes avaient coutume de considérer comme un devoir sacré de passer une partie de leur vie dans des temples et de dormir avec les voyageurs qui se présentaient. Dans certaines tribus, les hommes offrent leurs femmes à des étrangers. Est-ce la femme qui donne à l'homme le repos ? De toutes les catégories de la population, les hommes veufs sont ceux qui ont le plus haut taux de suicide. Si nous faisons l'amour ensemble, c'est pour reposer nos corps. Le sexe est un abri. C'est pourquoi les hommes et les femmes qui ne connaissent pas le sexe se dessèchent si vite. Ma femme ne m'a jamais donné de place où me reposer. Les hommes de ma génération pensent que les femmes sont insaisissables, même leur propre femme, et c'est cette découverte de notre incapacité à

nous atteindre les uns les autres, qui a obligé ma femme à prendre le fusil et à le cacher jusqu'à ce qu'elle trouve le bon moment pour s'en servir.

— A quoi ça avancerait ta femme de te tirer dessus et sur les mêmes et sur elle ? a crié Gloria en recouvrant ses seins.

— Elle prendrait sa propre décision au moment où elle le voudrait, au lieu de mourir un jour, à une certaine heure, comme la plupart des gens, ai-je dit.

— C'est pas une décision, ça, a répondu Gloria. Dans le Bronx, mon père a filé en abandonnant trois gosses, et ma mère en a perdu la boule. T'appelles ça prendre une décision ? Ça revenait à flinguer ma mère et nous avec. C'est pas une décision. Tuer les gens, c'est pas une décision. Bien sûr qu'on meurt tous les jours. Mais le pape aussi et la reine d'Angleterre et le président des États-Unis et tous les juges de la Cour suprême. Personne ne vit un jour de plus que son temps. Ta femme ne se servira pas de ce fusil. Tu as dû le ranger quelque part dans la cave ou dans le garage ou bien les mêmes l'ont pris.

— Pourquoi ma femme ne s'en servirait-elle pas ? ai-je demandé à Gloria.

— Parce que, d'après ce que tu nous as raconté, ta femme est une personne violente, comme le sont les Irlandais quand un démon les incite à voir tout en noir. Elle était violente quand elle a couru sur cette plage d'Espagne et qu'elle a pénétré dans l'eau. Elle était violente quand elle a refusé de te baiser alors que tout ce qu'elle voulait de toi c'était justement que tu lui donnes envie de te baiser. Tu n'utilises pas ta femme. Tu es un abruti comme la plupart des hommes qui ne savent pas comment tirer parti de leur femme. Tu penses que tu t'émancipes parce que je te suce à t'en faire gicler le jus. Je te suce comme je sucerais un esquimau au chocolat. Ta pine est de la chair morte pour moi. Tu n'es pas en train de nous baiser toutes les cinq. Quand tu nous enfonces ton manche dedans, c'est comme si tu piquais dans un super sandwich. Même si tu nous payais 1 000 \$ chacune et que tu nous suçais à toutes le foutre en même temps, ce ne serait toujours pas de la baise. Baiser, c'est quand ta femme s'ouvre pour toi et te prend à l'intérieur d'elle comme Dieu porta Noé dans l'Arche. C'est ça, baiser. Même si une femme peut prendre son pied cent fois alors que tu ne tires qu'un coup, c'est ton coup à toi qui compte. Tu as peur de ce pouvoir chez ta femme que tu penses ne pas pouvoir maîtriser si jamais elle se laissait aller. C'est ça ce qui terrifie tous les hommes dans une femme, et je me fous

de qui est l'homme. Tu as besoin d'une bonne baise et tu as besoin que ce soit ta femme qui te l'administre.

Gloria s'était recouverte avec le drap de lit.

Sharon a dit :

— C'est presque l'heure. Il est 2 heures passées. En plus, tu ne vas pas la lever de nouveau. Tu devrais savoir qu'essayer d'en monter cinq à la file c'est comme commander cinq assiettes de spaghetti en même temps.

— Rideau, a conclu Leslie. Je ne crois pas un mot de ton histoire. Je pense que tu es venu ici cet après-midi parce que tu en as marre de ton boulot, marre de tes gosses, marre de ta secrétaire, marre d'essayer d'y arriver avec ta femme, marre d'avoir plus de quarante ans. Tu te serais payé du meilleur temps si tu étais resté dans ton bureau et que tu t'étais branlé sur un livre cochon comme tu as dû le faire un millier de fois quand tu étais gamin.

— Gloria a raison, a poursuivi Jan. Ta femme n'as pas le fusil. Et elle ne s'en servirait pas si elle l'avait. Elle ne tuerait pas ses gosses. Elle se tuerait peut-être, mais pas ses gosses. Elle te tuerait peut-être, toi tout seul, mais pas toi et les gosses. Il y a des millions de femmes dans cette ville qui ont toutes les raisons de tuer leurs mômes, mais elles ne le font pas. On n'entend jamais parler d'une mère qui tue ses bébés quand un homme se taille. Ces femmes, à Harlem et à Bedford-Stuyvesant, ne tuent pas leurs bébés. Je connais des putes droguées qui s'occupent de leurs mômes et veillent à les caser dans un collège. Je ne sais pas pourquoi tu as inventé cette histoire de ta femme qui cache un fusil. J'ai baisé un millier d'hommes qui étaient exactement comme toi, avec leur trouille de se retrouver en face d'une vraie femme. Tu as de la veine si tu t'es envoyé quatre ou cinq femmes dans ta vie, je peux te le dire. Un bonhomme ne viendrait pas ici et ne demanderait pas cinq filles s'il avait eu une vraie baise dans sa vie. Tu ne peux pas rattraper en un jour ce que tu as raté toute ta vie. Jésus, c'est un truc que j'ai appris me tapant des milliers d'hommes différents. Rentre chez toi. Embrasse ta femme. Embrasse tes enfants. Bénis cette maison que vous avez dans le Connecticut. Allume un feu et assieds-toi près de la cheminée avec ta femme. Bénis tes meubles, ton lit, tes draps de bain, les tapis sur ton plancher, les vêtements dans ton armoire, tout ce qui fait, d'une maison, un foyer. Parce que c'est ça qui est important. Tout le reste est du vent. Avant, je marchais dans la Cinquième Avenue et je me sentais vivre parce que tout le monde avait l'air vivant. Maintenant, les gens

ont l'air morts et ils cavalent et regardent derrière eux et font dans leur froc quand un inconnu entre dans un ascenseur avec eux. Je ne sais plus où je vis. J'ai cinq verrous sur ma porte. J'habite avec une gouine qui tient un bar dans la 47^e Rue Ouest. Nous faisons semblant d'avoir une maison. Le matin, je me réveille et je pense que je suis morte depuis douze ans. Je vis entourée d'une télévision et d'une cafetière et avec moins d'espoir dans le futur que dans le passé. Pourtant, je ne pense pas à me suicider ou à tuer quelqu'un d'autre. As-tu aimé me baiser ? Tu n'aurais pas dû. Les hommes n'aiment pas baiser les putes. Ils détestent tous cela. C'est pourquoi ils les paient. Les hommes aiment vous balancer l'argent à la figure. Ta femme n'est pas folle comme tu le penses. Elle est montée au sommet de la tour Eiffel pour regarder Paris comme le voient les oiseaux. As-tu déjà tenu un oiseau dans tes mains ? Ramasse un moineau. Tu sentiras le tremblement que ta femme ressent. Maintenant, je vais faire pipi et me doucher. J'ai un homme à 3 heures qui doit être sorti d'ici à 3 heures 15, sucé, propre et sec !

Mais Jan n'a pas bougé du lit.

— Dis-nous que tu viens juste de fabriquer cette histoire sur ta femme, a dit Gloria.

Il y avait une prière dans sa voix.

— Je l'ai fabriquée, ai-je répondu.

— Il n'y a pas de fusil, a insisté Gloria.

— Pas de fusil, ai-je dit.

— Le dernier homme à liquider la population de la Terre était Dieu, a poursuivi Gloria. Il l'a fait sans tristesse ni culpabilité. Il a noyé toute la population de la Terre sauf Noé, la femme de Noé, leurs fils et les femmes de leurs fils. Pourquoi a-t-il sauvé Noé ? Pourquoi a-t-il englouti tous les autres ? Comment se fait-il que tant de gens descendent de Noé, sa femme, ses fils et leurs femmes ? Cette histoire m'a poursuivie au catéchisme. Je ne l'ai jamais crue. C'était une fable. Mais qui inventerait une fable pareille ? Et pour quelle raison ? Pour rendre tous les gens vertueux ? C'est ça que nous voulons ? Je suis désolée de m'être fâchée contre toi. Je t'aime bien. J'espère que tu vas mieux aimer tes enfants. J'espère que tu arriveras à aimer ta femme. Je suis sûre qu'elle te ferait cadeau d'une baise fantastique si tu la laissais faire. Mais, alors, sur quoi vous chamaillerez-vous tous les deux ? Mon père et ma mère ne se parlaient jamais, sauf pour se disputer. Plus ils s'engueulaient et se détestaient, plus ça couinait dans la chambre à coucher avec ma mère qui jappait comme un chien et qui sortait de la

chambre, ramollie comme de la bouillie, pour préparer un pot de café. Ils sont tous les deux morts maintenant. Peux-tu me dire pourquoi Dieu a noyé toute la population sur Terre ?

— Non, je ne peux pas. Et personne d'autre ne le peut, ai-je répondu.

— Tu veux le faire encore une fois ? a proposé Gloria. On a encore huit minutes. Je peux te sucer le gland et tu me raconteras pourquoi tu crois que Dieu a noyé toute la population du monde et laissé vivre Noé.

Gloria m'a pris dans sa bouche, doucement, et m'a sucé longuement, avec la sensualité voluptueuse que j'avais désirée de Miriam, juste une fois, que les Espagnols avaient devinée sur son visage et qu'elle n'avait jamais vue sur le mien. Maintenant, j'allais éprouver, pour la cinquième fois cet après-midi, le mystère que je n'aurais plus l'occasion de comprendre.

— Tu ne nous parles pas de Noé, a rappelé Jan.

— Nous vivons dans l'eau, ai-je dit. Nous venons à la vie quand la poche d'eau se déchire. C'est ça ce que l'histoire de Noé veut dire. Nous n'avons jamais cru que nous étions en vie. Lorsqu'un homme vit et que tous les autres meurent, alors nous savons qu'un homme est vivant. C'est aussi ce que signifie l'histoire de Noé. Chaque ligne écrite, chaque poème, chaque tableau, statue, chanson est là pour nous faire sentir que nous sommes en vie. Noé est une histoire sur la vie. L'eau est celle qui fait de chaque bébé une île. Tous les nouveau-nés crient pour être reconnus. Mais nous n'avons jamais compris pourquoi un bébé crie quand il est né. Nous n'écoutons jamais le cri du bébé comme il voudrait que nous l'entendions. Nous sommes beaucoup plus excités par le babillage des dauphins qui n'ont rien à nous dire.

— Il a raison, ai-je entendu Leslie approuver.

— Il a raison, ai-je entendu Jan répéter.

Gloria me tenait dans sa bouche, et en même temps je voulais tous ces corps qui étaient sur le lit. Je savais que, pour la dernière fois dans ma vie, le sperme jaillirait de moi, ce sperme qui grouillait de millions de vies innombrables, chacune avec la promesse d'une âme et d'une vie à elle, et maintenant ce quelque chose que Gloria prenait en elle, dans un acte aux conséquences si terrifiantes que nous prétendons ne l'avoir jamais inventé.

Je suis sorti de l'immeuble au coin de la 39^e Rue et de Park Avenue et je suis retourné vers mon bureau dans la 37^e Rue. J'étais aveuglé par la lumière du soleil. Je regardais pour la dernière fois les taxis qui ronflaient en descendant Park Avenue, les gens sur les trottoirs qui semblaient irréels,

et cela me paraissait impossible que le monde soit limité à ces seuls objets visibles – l’Empire State Building compris.

OceanofPDF.com

14 h 15

Anne m'a tendu un message de ma femme marqué « urgent ». Il y avait une communication de Rosenthal qui me demandait de le retrouver à 4 heures dans le Bar des délégués à l'ONU. Un physiologiste russe avait téléphoné pour décommander son rendez-vous de mercredi au sujet de son article sur la chirurgie du cerveau. Il y avait un deuxième message de ma femme, également marqué « urgent ». J'ai composé le numéro de West Redding et j'ai entendu la sonnerie dans ma maison. J'ai laissé le téléphone sonner dix fois, puis j'ai raccroché. J'ai attendu cinq minutes et j'ai refait le numéro. Miriam ne répondait pas. Il y a des années, un message urgent de Miriam me mettait dans des sueurs froides. Je l'imaginais, étendue sur le lit, incapable de soulever le récepteur, parce que les pilules de Ritaline qu'elle avait avalées étaient en train de l'engourdir et de la tuer, et je ne savais jamais s'il fallait avertir les voisins, la police ou me précipiter chez Avis et foncer à 120 kilomètres à l'heure, dans une voiture louée, pour voir si Miriam était vivante ou morte. J'ai fait ce trajet cinq fois en trois ans et, chaque fois, c'était une fausse alerte, et j'avais l'impression d'être mis à l'épreuve par un démon du XX^e siècle qui m'offrirait d'acheter mon âme après chaque voyage pour que je connaisse un peu de paix. Quand j'arrivais et que je demandais à Miriam ce qu'il y avait d'important dans son message, elle chuchotait : « Ce n'est pas ce que tu as pensé. Penses-tu tellement à ça ? Veux-tu que je le fasse ? Pourquoi y penses-tu tant, tu veux que je le fasse, est-ce pour ça que tu y penses tant ? – Oui ! je lui hurlais, oui, fais-le, tu vis dans cette maison comme si tu étais déjà morte ! » Miriam ne me répondait jamais, n'élevait jamais la voix. Elle avait la capacité, à ces moments-là, de se comporter comme si elle avait été ancrée au fond de la mer.

J'ai de nouveau composé le numéro de West Redding. Cette fois Miriam a décroché.

— Je voudrais que tu rapportes un apple-pie de cette boulangerie dans Grand Central. Alex dit qu'il n'a pas eu d'apple-pie depuis trois semaines. Peux-tu faire cela ?

— Bien sûr que j'achèterai un apple-pie. Je vais même leur téléphoner et réserver un apple-pie. Est-ce ça ce que tu appelles urgent ?

— Alex pensait que c'était important.

— Tu as raison, ai-je dit.

— Tu prendras le train de 5 h 30 ?

— Oui, ai-je répondu, et j'ai guetté la panique dans la voix de Miriam.

Je souhaiterais avoir le talent de peindre un tableau d'elle avec les enfants, moi, Cléo, notre maison et nos arpents de terre, comme les Victoriens faisaient exécuter leurs portraits de famille, dans leurs salons de crin noir, sur Washington Square, un tableau qui nous révélerait les uns aux autres, en sorte que n'importe lequel d'entre nous qui le regarderait verrait les autres et qu'aucun d'entre nous ne serait effrayé par cette chose que nous appelons nous-mêmes.

— Tu étais bien matinal aujourd'hui, a dit Miriam. Pourquoi ?

La question planait dans l'air.

— Je me suis réveillé tôt, ai-je expliqué. Cela n'a rien d'extraordinaire. Je n'ai pas eu une vraie nuit de sommeil en huit mois. Je me réveille deux, trois fois. Tu ne m'entends jamais. Je fais de mon mieux pour que les enfants ne m'entendent pas. Je ne peux pas dormir et je ne sais pas pourquoi je ne peux pas dormir, alors je n'en parle pas.

— Tu ne me parles jamais de rien, a répliqué Miriam.

Ça y est, ça recommençait. Quelque chose en elle reflétait vers cette île solitaire, cette île que je n'ai jamais été capable de distinguer clairement mais qui semblait constituer pour elle un ultime refuge quand elle avait l'impression que je la menaçais. Mais qui d'autre pourrait bien la menacer dans ce monde ? Qui d'autre s'en soucierait ?

— Je ne parle jamais de quoi ? ai-je demandé à Miriam.

Et je savais que cette question la blesserait.

— Tu dis ça pour m'agacer, a répondu Miriam.

— J'ai dit que je rapporterais un apple-pie à la maison. N'est-ce pas pour ça que tu as téléphoné ?

— Je suis seule ici. Je suis seule. Je suis si seule. Nom d'un chien, ne le sais-tu pas ? Ne le sens-tu pas ? Ne sens-tu rien de ce que je ressens ? Penses-tu que tu sois le seul à ressentir quelque chose ? J'ai été chez un agent immobilier aujourd'hui. Je lui ai demandé combien il pensait que nous pourrions tirer de notre maison. Il a dit 20 000 de plus que le prix que nous l'avons payé. Allons-nous-en. Vendons la maison. Installons-nous plus

près de l'océan ou de la baie. Je veux être sur l'océan. Je ne veux plus voir des arbres sombres en face de moi ni regarder les corneilles manger les ordures. Je veux déménager, Paul. J'ai tellement envie de déménager que je bazarderais bien tous les meubles. Allons à Southampton. Trouvons une maison dans les dunes. Les garçons adoreront l'eau. Les écoles sont bonnes là-bas. L'air est plus frais, le ciel plus bleu. Je déteste cette partie du Connecticut. J'ai l'impression d'avoir été fabriquée de toutes pièces par un agent immobilier. Je me sens aussi mal que toi, tu ne m'en parles pas, mais je le lis sur ton visage. Tu as le regard de quelqu'un qui s'attend à être jeté dans un puits sans fond. Nous n'avons pas besoin du Connecticut. Nous n'en avons jamais eu besoin. Nous avons besoin l'un de l'autre. Pas un homme ne serait capable de me supporter s'il n'avait pas besoin de moi. J'aurais pu me tuer une centaine de fois ces trois dernières années, mais je ne l'ai pas fait. Je ne veux pas me tuer. Tu crois que je me réveille le matin en me demandant comment je vais me suicider. Je le devine sur ta figure, mais si tu faisais un peu plus attention à moi, tu saurais que je ne veux pas mourir. C'est si facile de mourir quand on en a envie. Je ne le veux pas. Je ne sais pas comment te dire ça, parce que j'ai toujours pensé que les gens agissent et ensuite trouvent les mots, mais nous devons bouger, et pas seulement quitter cette maison, nous devons nous extirper de cette peau morte de nos corps, tu comprends ce que je veux dire, nous ne pouvons pas nous toucher sans la sentir grincer comme un morceau de craie sur un tableau noir. Tu dois connaître mieux que moi ce que j'essaie d'expliquer.

Je me suis tu.

— Tu m'écoutes ?

— Je t'écoute, ai-je dit.

— Alors, pourquoi ne dis-tu rien ? Tu dis que nous ne parlons jamais. Je parle, aujourd'hui. Je pense que nous devrions déménager et nous sauver de cette maison. Tu n'es pas heureux ici. Moi non plus. Les enfants non plus.

— Pourquoi ne pourrions-nous pas parler de ça ce soir à la maison ?

— Parce que nous ne parlons jamais quand tu rentres à la maison. Tu es fatigué ou tu as trop bu dans le train ou tu as du travail à faire. Tu ne me parles plus comme avant. Tu parles plus avec ta secrétaire ou ce propriétaire de *delicatessen*. Je pourrais te rejoindre à Grand Central et revenir avec toi pour que nous puissions parler.

— Tu ne m'avais encore jamais dit que tu voulais déménager et vendre la maison, ai-je dit pour changer de sujet.

— Tu ne sais pas encore qu'il y a des choses que j'ai peur de te dire et qui sortent seulement à des moments comme celui-ci ? Oui, je veux vendre la maison et aller à Southampton et trouver un boulot de professeur de dessin à l'université, là-bas, ou peindre des toiles sur les dunes. Je veux porter de nouveau un bikini. La seule chose que je ne veuille pas, c'est continuer comme ça maintenant.

— Je ne vois toujours pas pourquoi nous ne pourrions pas parler de ça quand je serai à la maison, ai-je presque crié.

— Parce que, quand tu franchis la porte d'entrée, il n'y a plus de maison ici. Je ne sais pas comment l'exprimer. Tu avales les quatre murs à l'intérieur de toi. Tu t'assieds à table comme si tu attendais dans une gare déserte du Transsibérien. Tu ne parles pas aux enfants. Tu ne sais pas qu'Alex va avoir un 7 en anglais parce qu'il ne veut pas lire *A Tale of the Two Cities*. Il dit que ça le rase. Ça t'est égal qu'Alex ait un 7 en anglais ?

— Il a le droit de trouver assommant *A Tale of the Two Cities*.

— Mais il n'a pas le droit d'échouer en anglais et son professeur m'a dit aujourd'hui qu'elle le collerait s'il le faut.

— C'est stupide. Il lit cinq livres par semaine.

— Mais pas *A Tale of the Two Cities* et c'est ce qui compte à Redding et partout ailleurs.

— Qui d'autre a des problèmes dans notre famille ? ai-je demandé.

— Tony a un 8 en biologie. Il ne veut pas préparer ses exposés.

Il va être recalé en biologie.

— Il ne peut pas être recalé en biologie.

— Son professeur peut le recaler. Elle me l'a dit.

— Je vois que nous aurons plein de sujets de discussion à mon retour.

— Non, nous n'en aurons pas. Je ne veux pas continuer à parler si c'est pour que tu me mettes encore sur la sellette. Je me rappelle comment on parlait dans ma famille. Je me rappelle ces conversations faciles et libres. On ne cherchait jamais ses mots. On n'avait jamais à faire la conversation. On n'avait jamais à se demander si on était brillant ou malin ou rabâcheur. Les paroles venaient d'elles-mêmes. C'était des paroles qui avaient un sens juste pour nous. On n'était jamais à court de mots. Nous ne parlons plus de cette façon.

— Bon Dieu, ai-je soupiré, ce qui était une erreur.

— Oui, bon Dieu, m’a hurlé Miriam. Je me souviens de mon père lorsqu’il nous racontait des histoires, le soir, autour de la table. Je me rappelle encore comment il décrivait sa rencontre avec le président Hoover, à Boston, dans la Old South Meeting House. Je me souviens de Papa nous racontant son émotion de se trouver dans la Old South Meeting House au moment précis où un président des États-Unis la traversait. Il disait que c’était en fin d’après-midi, que la lumière du soleil ruisselait dans le bâtiment, et c’était comme si l’histoire revivait. Oui, je me souviens de ça. C’est fou les choses qu’on se rappelle, que rien ne nous fera oublier, qui restent gravées en nous pendant cinquante ans, comme si elles dataient d’hier, comme par exemple ce que je pensais du mariage quand j’étais petite. Je m’imaginais le mariage comme un univers tout à moi, avec ma batterie de cuisine en cuivre, et les chaises, et les rideaux, et les tentures, et les dessus de lit, transmis depuis trois générations, et ma maison, et un homme avec qui je serais en hiver, en été, au printemps, et, dans notre vieillesse, nous nous promènerions ensemble et nous souririons aux petits enfants et nous nous reposerions sur un banc en mangeant des cornets de glace avec seulement des bons souvenirs, et pourquoi, nom de Dieu, en aurait-on de mauvais ? Qu’est-ce qui nous force à nous rappeler les mauvais souvenirs et à oublier les bons, qu’est-ce qui nous pousse à vivre dans la terreur de prononcer un mot de travers ou de ne pas faire le geste approprié au cours d’un acte sexuel qui ne dure jamais plus de trois minutes ? Sais-tu que je n’ai pas joui une fois depuis quatre ans mais que je m’en fiche. Je préférerais un sourire de toi plutôt qu’une douzaine d’orgasmes. Je préférerais une soirée où nous causerions tranquillement plutôt que tout le sexe dont ils peuvent nous faire rêver dans le Kama-Sutra. Qu’est-il arrivé, Paul ? J’ai commencé à faire le ménage, ce matin, après ton départ. J’ai vu le fusil. Il est chargé. Pourquoi ? Tu ne le laisses jamais chargé. Que se passerait-il si l’un des garçons le descendait et pressait la détente par accident ? Pourquoi as-tu mis des cartouches dans le fusil ? Tu as dû le faire ce matin puisque le fusil était vide hier quand j’ai nettoyé l’autre armoire.

Je transpirais. La sueur perlait sur mon front. Mon dos et ma nuque étaient en feu. Tout mon corps était un brasier. Un flot de sueur m’a inondé de partout. Je tenais le téléphone loin de ma bouche de peur que Miriam ne m’entende suffoquer.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Paul ? Pour l’amour de Dieu, dis-le moi.

J'ai retrouvé mon souffle et j'ai dit :

— Il n'y a rien. J'ai entendu des rats renverser les ordures la nuit dernière. C'est pourquoi j'ai chargé le fusil. Je voulais l'avoir prêt.

— Il y a des hommes qui se tuent avec des fusils en prétendant qu'ils les nettoient ou qu'ils chassent les rats. Le fusil et ton cafard m'effraient. Ne veux-tu rien me dire ? Je n'ai pas aimé ta façon de quitter la maison ce matin. Je n'ai pas aimé ta façon de me faire l'amour. Tu n'étais pas toi-même. Tu te forçais. J'ai eu le sentiment que tu jouais la comédie en espérant que tes mots sonneraient juste, que tu t'écoutais parler comme le font les acteurs. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, Paul ? Nous ne sommes que deux êtres humains sur cette terre de cinglés et nous devrions être capables de déterminer ce qui va et ce qui ne va pas entre nous. Nous n'avons pas à résoudre les problèmes de l'humanité tout entière. Personne n'attend ça de nous et personne ne nous le demande. Dois-je venir en ville ? Je peux prendre la voiture. Je n'ai pas encore préparé le dîner. Nous pouvons aller manger au Plaza ou dans ce restaurant italien près de ton bureau, dans la 40^e Rue.

— Laisse-moi réfléchir une minute. Tu as le pressentiment que je vais prendre le fusil et me tirer une balle dans la tête. Tu me vois rentrer à la maison, descendre le fusil, faire semblant de le nettoyer, introduire alors le canon dans ma bouche et presser la détente, en me moquant de ce qu'il advient de la revue, de la maison, ou de toi, et de tout ce qui est important pour moi ? Pourquoi as-tu cette impression ? Peut-être est-elle justifiée.

— Tu ne serais pas le premier à faire ça. C'est arrivé à Wilton la semaine dernière et à Bethel en mars. Je ne dis pas que je pense que tu vas le faire. Seulement, quand j'ai descendu le fusil et que j'ai vu qu'il était chargé, j'ai eu un frisson d'horreur, et j'ai appris à tenir compte de ce genre de sensations. Ce sont souvent les plus vraies, sans que nous puissions les expliquer. Je ne crois pas que les gens se disent consciemment : je vais charger ce fusil et puis me tuer. Je pense que ça arrive comme l'aboutissement d'une série d'actes incontrôlables. Je sais que ça s'est passé comme ça quand j'ai pris mes pilules. Je n'avais pas l'intention de les avaler. Comment aurais-je pu imaginer de prendre ces pilules avec trois enfants dans la maison et toi qui rentrais dîner et une soirée chez les O'Connell où je voulais aller le dimanche suivant ? Toute cette matinée-là, je n'ai pas cessé de regarder le flacon. J'ai songé à le mettre sous clé ou à le balancer dans les toilettes. Je n'arrêtais pas de le saisir et de le reposer. Et

puis je l'ai pris et je ne l'ai pas reposé. J'ai versé les pilules dans ma paume et j'ai commencé à les avaler aussi vite que je pouvais. Et, une fois que j'ai eu avalé toutes les pilules, j'ai essayé de me persuader que je ne voulais pas mourir, et c'est probablement ce qui m'a sauvée, parce que je n'ai jamais considéré le suicide comme une solution, je n'étais pas en train de me suicider, j'espérais juste que, si je prenais plus de pilules que la dose prescrite, il me serait peut-être possible de ne plus en prendre du tout. Est-ce que tu peux comprendre ça ? Je me suis mise à la merci d'une poignée de pilules et il se trouve qu'elles étaient mortelles. Les femmes qui veulent vraiment mourir se jettent sous les trains. Quand des hommes veulent mourir, ils se tirent dessus à bout portant ou sautent par la fenêtre. Je sais que c'est là une horrible conversation, mais nous l'avons.

— Qu'as-tu fait du fusil ?

— J'ai ôté les cartouches et je l'ai remis dans l'armoire où tu l'avais laissé. Est-ce que ce que je dis a un sens, Paul ? Deux êtres qui ont été mariés aussi longtemps que nous ne devraient pas avoir peur de discuter de choses pareilles.

— Je sais que tu as un bon esprit d'observation, ai-je répondu en essayant de parler avec calme, mais le succès comme l'échec dépendaient de Miriam. C'est pourquoi tu es un bon peintre. Je sais que nous parlons toujours plus librement au téléphone que l'un en face de l'autre. Ça se trouve comme ça. Je ne vais pas me tirer dessus. Je ne vais pas sauter par la fenêtre. Je peux mourir en mangeant un sandwich au jambon et au fromage suisse avec de la mayonnaise russe. Mais je ne mourrai pas en nettoyant un fusil, le bout du canon bien au chaud dans ma bouche. Je suis nerveux. De temps en temps, je suis hors de moi. Je déteste la maison tout autant que tu la détestes. Si tu te souviens, je l'ai achetée parce que tu la voulais et que nous faisions partie de ces gens qui fuyaient Manhattan comme si la peste s'était abattue sur la ville. Nous ne voulions pas d'écoles privées pour les enfants, bien que nous en ayons les moyens. Des gens plus fortunés que nous ont fui la ville. Barnard me plaisait pour Alex. Et Tony aurait probablement travaillé à Fieldston. Sheila se débrouillait bien à la Public School. Nous sommes des citoyens. D'accord, nous avons été chassés de la ville par une population ennemie. Nous sommes la première fournée de réfugiés des guerres urbaines. Nous menons une existence d'exilés. Nous avons renoncé à ce à quoi nous pensions avoir droit, nous nous sommes enfuis. Sans se concerter, sans prévenir, sans même user de cette terreur

mise au point par les nazis, une bande de gamins – cent, deux cent, peut-être trois cent mille, personne ne le sait vraiment – nous a forcés à désertier la 80^e Rue comme jadis les familles juives de la haute ont du faire leurs paquets et fuir Vienne ou Munich ou Berlin ou Dresde. Je connais bien Harry Rosenthal. Il était là ce matin, au bureau. Il n’aura jamais une minute de paix dans ce pays. Il ne redeviendra lui-même que lorsqu’il abandonnera Great Neck, se fixera en Israël, rejoindra les réfugiés les plus patentés du monde. Nous n’avons pas d’Israël où nous sauver. Nous avons essayé le Connecticut. Maintenant, tu proposes Southampton. L’an prochain, ce sera peut-être West Palm Beach ou San Francisco. Nous avons abandonné notre maison. C’est ce qui nous obsède. Je ne sais pas comment me débarrasser de cette impression que la Terre n’est plus hospitalière ni amicale et qu’elle a échappé à notre contrôle. Mon arrière-grand-père a traversé l’Ouest dans un wagon de marchandises et s’est installé sur un lopin de terre que personne n’avait foulé depuis mille siècles et il était moins seul que nous ne le sommes dans cette maison du Connecticut.

Je pouvais entendre Miriam m’écouter.

« Il y a dans l’air quelque chose que tu dois sentir comme moi, quelque chose qui est en train de nous démolir. C’est comme si nous n’existions plus. Le rêve qui aidait les gens à supporter toutes sortes de cauchemars, ce rêve d’être un individu distinct des autres, eh bien ça ne marche justement plus. On peut prendre mon foie et le greffer sur le corps d’un autre homme. Nous faisons mal l’amour parce que nous avons peur du produit de nos sexes. De quoi discuterions-nous si tu venais en ville ? Le mariage devrait être comme une rivière sauvage et non pas une suite de symposiums sur l’économie du ménage et les habitudes dont on ne peut se débarrasser. Je ne crois pas que tu devrais venir en ville. Je suis content que nous ayons eu cette conversation. A ma façon de père tranquille, je suis capable de ruminer autant de folles pensées que toi. Le conseil de rédaction du *Times* ne m’a pas ôté ça. Voici ce que je propose. J’attraperai le train de 5 h 30. Si je me mets en retard, je t’appellerai et je prendrai un express pour Norwalk, tu pourras venir me chercher là. Il faut vraiment que je te quitte maintenant. J’ai un rendez-vous qui m’attend depuis vingt minutes.

— Nous finissons toujours par trouver des moyens compliqués pour ne rien nous dire. Tu as raison. Le mariage devrait être comme une rivière sauvage. Sais-tu combien il en reste de rivières sauvages en Amérique ? Une douzaine au maximum. Je ne me tuerai pas si tu me promets de ne pas

te tuer. A tout à l'heure. Une dernière chose. Puis-je prendre le fusil et le fracasser contre un tronc d'arbre ?

— Non, ça c'est moi qui le ferai.

J'ai avalé trois aspirines pour faire cesser rapidement le mal de tête qui m'aveuglait. Cela m'a soulagé de me presser les poings sur les tempes. Je sentais la sueur. J'avais en réserve des chemises propres, des slips et des chaussettes dans la penderie de mon bureau. Je me suis vite changé et j'ai senti sur ma peau le coton frais de la chemise empesée de chez Brooks. J'avais une boîte de cartouches de 22 dans la poche de mon imperméable. Je les ai examinées, comme je me souvenais l'avoir fait quand j'étais au front pendant les derniers jours de la guerre, et je me suis étonné que des balles puissent mettre fin à une vie humaine.

OceanofPDF.com

14 h 45

J'ai fait le tour de mon bureau comme si j'étais dans un musée. J'ai pris la boîte en bois de rose que j'ai achetée à Marblehead et qui maintenant est remplie de timbres. J'ai soulevé la statue de plâtre du général Grant, l'air digne et martial, que j'ai trouvée dans la Troisième Avenue. Les numéros du *Scientific Man* sont soigneusement rangés sur les étagères blanches. L'édition intégrale de l'Oxford English Dictionary remplit un rayon. J'utilise encore le Parker que j'ai acheté dans Oxford Street pendant la guerre. Le tapis de sol navajo a pris de la valeur, et il est devenu une pièce rare. Il m'a été offert par un Navajo après une série d'articles que j'ai écrits pour le *Times* sur les Indiens d'Amérique. L'estampe japonaise que j'ai eue pour 2,50 \$ chez un fripier d'Albany vaut maintenant 1 500 \$. Mon fauteuil de bureau a été fabriqué à Philadelphie en 1775. Miriam l'a déniché dans le grenier d'un cousin qui vit à Block Island. J'ai glissé des photos de Tony, Alex et Sheila dans d'élégants cadres d'argent que Miriam a choisis chez Tiffany.

Peu d'hommes connaissent l'heure précise de leur mort.

De toutes ces choses que je possède, aucune ne me manquera. Le fauteuil peut retourner à Block Island. Nous pouvons posséder n'importe quoi, semble-t-il, mais nous ne pouvons pas nous posséder nous-mêmes. Pendant des années, Miriam et moi, nous avons fait les salles de ventes sur University Place, sillonné les petites routes de la Nouvelle-Angleterre et du Canada en quête de meubles coloniaux américains. Une fois, nous avons découvert une collection complète de meubles qui venait des ateliers Val Kill de M^{me} Roosevelt et nous aurions pu acheter une chambre à coucher en bois tourné pour 25 \$ et un chiffonnier pour 35 \$ et des chaises pailées à 5 \$ pièce, mais nous n'avions pas la place dans Thompson Street et nous nous sommes décidés pour une table à abattants. Je ne sais pas ce que cela veut dire de posséder. Est-ce que j'ai possédé la statue du général Grant ? Est-ce que j'ai possédé l'estampe japonaise de 1870 ? Possédons-nous nos enfants maintenant qu'ils peuvent voter à dix-huit ans, partir à la guerre à dix-sept et se faire avorter une douzaine de fois avant d'en avoir vingt ? Les

maris et les femmes se possèdent-ils ? Les putains de la 39^e Rue m'ont dit que je ne pourrais jamais les posséder, même en mille ans. Qu'ai-je appris de ces cinq putains ? Il ne me reste qu'un vague souvenir de leurs visages et de leurs corps. Le plaisir qu'il y a à être coincé dans un ascenseur c'est précisément qu'on y oublie la méfiance que nous éprouvons à l'égard des étrangers. Ce n'est pas un hasard si tous les malades mentaux du monde sont des gens incapables de trouver une seule personne à qui parler. Ma femme comprise.

J'ai un costume chez le teinturier de la 40^e Rue qui ne sera jamais repris. Brooks m'a envoyé cinq chemises qui ne seront jamais portées. J'ai déposé une vieille paire de chaussures chez un cordonnier de la 32^e Rue. Elles attendront sur les étagères pendant une génération. J'ai trois livres en retard à rendre à la bibliothèque Mark Twain à Redding et ils resteront en souffrance jusqu'à la fin des temps. Et si je ne tirais pas sur Miriam, Alex, Tony, Sheila ? Et si je ne me suicidais pas ? L'United Parcel me livrerait les cinq chemises de chez Brooks. J'irais chercher mes chaussures dans la 32^e Rue. Je continuerais à m'asseoir sur le fauteuil qui vient d'un grenier de Block Island. Je vivrais peut-être jusqu'à l'an 2 000 – qui a déjà été gâché par le film *2001*. Je vivrais peut-être pour voir le jour où les hommes seront les animaux domestiques des dauphins. Je vivrais peut-être pour nous voir au lit, Miriam et moi, dans la gloire de Salomon lorsqu'il dénuda son épouse.

J'ai terminé ce voyage autour de mon bureau devant la pendule que Miriam m'a achetée à Paris. Il était presque 3 heures. Baker est toujours exact. Baker est l'un des chefs de file de la psychologie mondiale, selon les propres termes du *Times*. Ce sera mon dernier rendez-vous de la journée. Après, je m'acheminerais vers les Nations unies pour boire un verre avec Rosenthal, je prendrai un taxi pour Grand Central, puis j'irai à West Redding et je rechargerai tranquillement le fusil.

A 3 heures, Anne a appuyé sur l'interphone. George Baker est entré. Il portait un veston de sport qu'il avait essayé devant moi, chez Abercrombie & Fitch, il y a presque vingt ans. Il avait vieilli. Des veines se voyaient sur ses mains. Son visage était ridé. Il marchait le dos légèrement voûté. Il était presque chauve, à part quelques longues mèches qui bouclaient autour de ses oreilles. Certains estiment que Baker est l'un des hommes les plus dangereux qui soient parce qu'ils le croient capable de manipuler la pensée afin de servir n'importe lequel des buts qu'il se propose. Mais personne n'a

encore remis à Baker un bloc de pensées d'assez belle taille pour qu'il puisse y travailler.

Baker ne s'est jamais marié. Je ne peux pas l'imaginer au lit avec une femme. Mais je ne peux pas non plus imaginer Freud au lit avec une femme. Baker est une célébrité et il y a une race de femmes qui aiment coucher avec les célébrités, en tout cas c'est ce qu'il laisse entendre. Peut-être Baker a-t-il une amie à Yale. Ça ne fait aucune différence puisque toute la haine qu'il aurait pu déverser sur sa femme il la crache maintenant à la tête de ses collègues qu'il estime incompetents. Baker est une autorité que personne n'ignore dans le monde, ni le *Washington Post*, ni le président des États-Unis, ni le millier d'universités qui inscrivent ses livres à leurs programmes. Quand Baker a donné un cours à l'université hébraïque de Jérusalem, on a été obligé d'installer des haut-parleurs pour les deux mille étudiants venus en surnombre. Baker appartient au petit nombre de ceux qui pourraient être prophètes – je parle des gens que je connais. Il croit que nous en avons fini avec nous-mêmes en tant qu'humanité historique et qu'il nous faut maintenant devenir des hommes nouveaux, ce qui, répète-t-il souvent, n'est pas une idée originale mais tient à notre manière de vivre. Baker est universellement admiré et universellement craint. Il me semble qu'il n'est en rien différent de tous les autres hommes dans l'histoire qui ont cru avoir trouvé un épilogue heureux à la fable de l'humanité. Baker descend d'une riche famille new-yorkaise. Il n'a jamais eu à se préoccuper d'argent. Le fait qu'il n'en ait jamais manqué et n'ait jamais eu de femme à haïr le rend différent de la plupart des hommes que j'ai rencontrés.

J'ai sorti la bouteille de Jack Daniels, le bourbon préféré de Baker.

— En Angleterre, a-t-il dit, j'ai déjeuné dans Fleet Street avec un magnat de la presse. Il a commandé de délicieuses petites bouteilles de champagne. Je préfère le bourbon. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le bourbon n'est pas devenu une boisson internationale comme le whisky.

Baker viendra-t-il à notre enterrement ? Bien entendu. Baker est tout désigné pour prononcer l'éloge funèbre.

Ainsi se trouvera mis en lumière un pauvre petit meurtre collectif dans une ville banale du Connecticut, meurtre que personne ne cherchera vraiment à comprendre, et en tout cas ça ne leur prendra pas plus de temps qu'il n'en aura fallu pour envoyer nos corps à la morgue.

Baker dégustait son bourbon.

— J'aime le chili con carne, le bourbon et le chemin de fer de New Haven, a-t-il affirmé.

— J'ai une fois emmené Carl Sandburg au « 21 », ai-je répondu. Je l'interviewais pour le *Times*. Je lui ai demandé où il voulait déjeuner. Il a dit le « 21 », ce qui m'a étonné. Les garçons, là, l'ont reconnu, parce que c'est le genre de l'endroit. Quand le maître d'hôtel lui a demandé ce qu'il désirait, il a répondu « de la viande et des pommes de terre ». Cet événement a ensuite été publié dans trois hebdomadaires nationaux et cinq journaux.

Sandburg, Robert Frost, Gary Cooper, Spencer Tracy, c'étaient nos saints en chair et en os. Crois-tu qu'il y ait vraiment eu des hommes comme Gary Cooper dans le vieil Ouest ? Crois-tu qu'il y ait des hommes comme Spencer Tracy ?

— Non, mais je pense que Henry Fonda se rapproche plus que Gary Cooper ou Spencer Tracy du genre de types qui ont pu vivre dans l'Ouest. Henry Fonda me donne toujours l'impression que peu lui importe de vivre ou de mourir pourvu qu'il parvienne à être celui qu'il veut. Comment pouvons-nous savoir comment les Grecs comprenaient Euripide ou de quoi parlait Wyatt Earp au petit déjeuner ? Nous n'avons aucun vrai registre du passé. Comment savoir comment parlaient les prophètes d'Israël et comment les Hébreux les écoutaient ? Dans tous les documentaires que nous voyons sur les années vingt, les dirigeants du monde d'alors ont l'air de demeurer. Parfois, on tombe sur une bonne photographie de J.P. Morgan. Qui croirait qu'un professeur de Yale vient juste de passer quarante cinq minutes dans un salon de massage de la 47^e Rue Est ?

— Tu as fait ça ? Pourquoi ?

— La curiosité. Je descendais Lexington Avenue quand un jeune homme au visage blême et chemise de satin rose m'a collé dans la main un prospectus qui me pressait de visiter un salon de massage, dans la 47^e Rue, où je pourrais passer quinze minutes de détente. J'ai décidé d'y aller. Je suis entré dans un hôtel particulier, sombre et délabré, du XIX^e. Une fille à la réception m'a demandé si j'avais des goûts spéciaux. Je voulais explorer. Ayant lu des romans dans mon jeune âge, j'ai dit : « Les spécialités de la maison. » Elle m'a répondu : « Alors, vous devez parler de Shirley. » J'ai été introduit dans une pièce meublée d'un lit, d'une table pliante, d'un miroir et d'un poster de Martin Luther King. La fille Shirley m'a prié de retirer mes pantalons, caleçons, chaussures et chaussettes. J'avais envie de

la prier de retirer le poster de Martin Luther King. Shirley portait des bottes brunes, un porte-jarretelles noir et un soutien-gorge avec une ouverture pour les tétons. Elle paraissait vingt ans et elle m'a dit que pour 15 \$ de supplément, « elle pourrait m'écrémer ». Comme il me semblait me rappeler ce que signifiait ce terme, dans la biographie de Frank Harris, je lui ai donné le supplément de 15 \$. Je peux maintenant réviser toutes mes théories et laisser les Shirley régenter le monde.

— Ça mérite un autre bourbon, ai-je fait.

— Je crois que je devrais prendre une année sabbatique pour expérimenter tous les tabous et écrire ensuite un livre intitulé *la Piste interdite*. Quelqu'un devrait établir la liste des choses que nous considérons comme proscrites. Manger de la chair humaine. Un livre là-dessus est bien devenu un best-seller. Je me demande ce que ça signifie. Avoir des relations sexuelles avec un animal. Ça a déjà été fait dans *l'Âne d'or*, il y a deux mille ans. Baiser un enfant. Les rois d'Égypte s'y employaient. Peut-être le meurtre. Je parie que toutes ces choses peuvent se pratiquer à New Haven. Je crois que nous n'avons pas fait une seule expérience nouvelle au cours des dix mille dernières années. Ce qu'il y a de remarquable, c'est notre manque d'invention... Voilà pourquoi, peut-être, nous croyons si passionnément au passé.

— Tu es l'homme qui peut transformer la nature humaine. Le monde entier le dit.

— Si le monde entier le proclame, c'est seulement parce qu'il ne veut pas croire que la nature humaine puisse être changée. La plupart des gens sur terre cessent de réfléchir une fois qu'ils sont sortis de l'adolescence et qu'ils ont eu leur première expérience sexuelle. Nous nous en tirerions beaucoup mieux si nous ajournions les expériences sexuelles jusqu'à la vingt et unième année. Tu connais certainement des hommes qui n'ont pas eu une idée dans leur crâne depuis vingt-cinq ans. Tu t'imagines, toi, passer cinquante ans de ta vie en refusant toute idée un peu neuve de peur qu'elle ne bouleverse celles qui sont déjà ancrées dans ta caboche. Si la vie existe sur d'autres planètes – et c'est probable – et si, là-haut, ils savent ce qu'est notre existence, ils doivent ne pas en croire leurs yeux. Ce qui me ramène à notre rencontre d'aujourd'hui. J'ai eu des idées noires récemment. Je voudrais les débrouiller dans un article et les publier dans ta revue, Paul. Nulle part ailleurs. Ce serait une espèce d'essai à tiroirs, comme les gens en écrivaient au XIX^e siècle sur la fin du monde. Je crois que notre monde

arrive à son terme. Et on ne supporte pas de ne pas savoir. Je ne crois pas que mon article hâtera la fin ou arrêtera le processus, mais j'aimerais prendre position.

— Quelle sorte de fin ? ai-je demandé.

— Je pense que nous allons être acculés à utiliser les bombes atomiques. La tentation va devenir trop forte. Quand les armes sont lâchées, ça ne fait aucune différence que tu sois George Baker, Nelson Rockefeller ou le roi d'Angleterre. Il n'y aura de refuge pour personne, il n'y aura pas d'exception, nous serons tous dans le même sac. Nous mourrons dans de grands champignons de feu. Sans Noé. S'il y a des survivants, leur progéniture naîtra aveugle, stérile, imbécile. Dans ce cas, les premiers animaux ou insectes qui apprendront à communiquer entre eux d'une façon rationnelle prendront la relève. C'est déjà arrivé dans le passé. Ça arrivera encore dans le futur.

Baker a bu une gorgée de bourbon.

— Ce n'est pas pour demain, a-t-il repris. Mais je sens que nous avons atteint un palier où nous accueillerons l'oubli avec soulagement. C'est ce qui se passe maintenant avec l'augmentation du nombre des suicides. Un de mes collègues de Yale a fermé la porte de son garage, remonté les fenêtres de sa voiture, mis le moteur en marche et laissé tomber sa femme, ses cinq enfants, aucun d'eux n'avait dépassé huit ans. Je l'ai vu la nuit d'avant, à Yale, et il ne m'a pas plus laissé entendre qu'il allait se tuer qu'il ne m'a indiqué qu'il avait l'intention de mettre le feu à sa maison avec sa femme et ses enfants à l'intérieur, comme le font certains.

— Pourquoi crois-tu que des hommes tuent leur femme, tuent leurs enfants et se tuent ? ai-je demandé à Baker.

— L'explication est simple, je pense. La réalité est peut-être plus complexe. A première vue, je crois que nous avons une tendance naturelle à vouloir oublier et que, constamment, nous nous en défendons. Nous en faisons l'expérience, chaque nuit, quand nous nous étendons pour dormir. Je pense que c'est pour ça que nous rêvons. Pour nous assurer que nous pouvons dormir sans crainte. Nous connaissons cette espèce d'oubli pendant les neuf premiers mois de notre vie. Nous n'avons pas voix au chapitre lors de notre naissance mais nous l'avons lors de notre mort. Je crois que c'est une solution que certains hommes trouvent irrésistible, pouvoir supprimer leur propre vie et les vies qu'ils ont engendrées. Je ne sais pas pourquoi un homme en arrive à vouloir tuer toute sa famille, mais

je suis certain que c'est de plus en plus fréquent. Pourquoi, Paul, tu projettes d'exterminer les tiens ?

— J'y songe sérieusement, ai-je dit en souriant.

— Je crois que la plupart des hommes y songent.

Baker, lui, ne souriait pas.

— Pourquoi certains hommes se tuent-ils en épargnant les leurs tandis que d'autres se suppriment avec leur famille tout entière ? ai-je répété.

J'essayais d'évaluer ce que je pouvais dire à Baker pour qu'il parvienne à comprendre pourquoi j'avais tué Miriam, Tony, Sheila, Alex, pourquoi je m'étais supprimé en même temps, au lieu d'escamoter ma mort comme il le faisait pour son ami de Yale lorsqu'il décrivait son suicide dans le garage.

— Je pense que le suicide solitaire découle de l'incapacité de vivre dans les conditions que la vie nous impose. Les tueries massives sont plus compliquées. Nous ne savons rien d'elles. La motivation peut être n'importe quoi, depuis un coup de tête, jusqu'au désir de mettre fin à la souffrance réelle ou imaginaire à laquelle un père imagine que sa famille doit faire face. Toi, par exemple, Paul, tu dis que tu songes parfois à exterminer ta belle petite famille. Pourquoi ?

— Eh bien, j'y songe lorsque toutes les choses s'accumulent, que je ne peux plus blairer la revue, ce que j'y publie, mon foyer, Miriam, le passé, le fait que nous n'ayons plus de maison en ville, cet oubli de ma jeunesse dans le Nebraska, l'idée qu'il existe quelque part une femme que je devrais rencontrer et qui serait mille fois mieux pour moi que Miriam, mes insomnies, l'inexplicable terreur qui me saisit le matin au réveil, la crainte que j'ai de ce genre d'hommes qui dirigent le monde aujourd'hui et qui semblent si peu à la hauteur de leurs tâches. Tout ça, ça s'additionne en une sensation agaçante d'impuissance que je ne devrais pas ressentir, mais que je ressens, et je ne peux m'ôter de la tête l'impression que des hommes beaucoup plus stupides que moi prennent des décisions que je ne peux pas supporter, et c'est à ce moment-là que mourir me semble plus souhaitable que vivre. Je suppose que presque tous les ménages américains vivent sous la menace de cette espèce d'anéantissement.

— Tu plaides joliment en faveur du calme et de la paix du tombeau, a dit Baker, mais ce n'est pas là qu'est la vie. Que ferais-tu mort, Paul ? Et Miriam, et les enfants, que feraient-ils s'ils étaient morts ? J'en ai plein le dos de nos ruminations sur la mort. Les choses ont commencé avec Hitler. Le monde entier avait peur de Hitler parce qu'il éventrait nos consciences.

Hitler a mystifié tous les dirigeants de la Terre, à l'exception de Roosevelt car ils étaient tous deux des tueurs, chacun à leur manière, Roosevelt avec plus de dignité, bien sûr. Ne sais-tu pas, Paul, que si un homme semblable à Hitler se proclame le chef et si les gens le croient, ils le suivront à travers n'importe quelle sorte d'enfer et d'horreur et ne s'arrêteront jamais pour se demander si oui ou non il est un héros, même si le monde s'effondre sur leur tête, comme l'Allemagne en 1945 ? Nous ne devons jamais oublier comment les Allemands ont combattu en 1945, quand la guerre était déjà terminée et qu'un millier de bombardiers américains pulvérisaient chaque jour de la semaine les villes allemandes. J'ai participé à ces raids terrifiants. Les Allemands se battaient. Ils croyaient à la mort. Nous vivons dans un siècle à la gloire de la mort. Nous avons suivi avec une conviction désespérée une vieille tradition qui dit que la mort est une solution à la vie. Si tu veux tuer Miriam, les enfants et toi, ne va pas prétendre que cela diffère d'un meurtre. Si tes voisins décident d'assassiner leur femme et leurs enfants, ne prétends pas que c'est autre chose qu'un meurtre. Tu ne sauves pas les gens en les tuant, Paul. Hitler a massacré les Juifs d'Europe parce qu'il voulait liquider les Juifs d'Europe. Ton ami Rosenthal aurait dû t'apprendre ça. Nous avons exterminé les Indiens d'Amérique parce que nous estimions que ça nous aiderait. Ne tue pas Miriam, Paul, je ne le comprendrais pas. Ni moi, ni personne.

— Si je tuais vraiment Miriam et les enfants, essaierais-tu de comprendre ? ai-je insisté.

— Non. Écoute, tu n'as pas songé sérieusement à une telle horreur ? a de nouveau demandé Baker.

On pouvait entendre le battement de la pendule que Miriam avait achetée à Paris.

Baker a parlé le premier :

— Je vois que tu es sérieux.

— Je crois que je suis sérieux, ai-je dit.

— As-tu cherché de l'aide ?

— Quel genre d'aide ?

— Un psychiatre.

— Non.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? Ou bien es-tu juste en train de jouer l'avocat du diable pour publier un article sur les tueries collectives ?

— Penses-tu qu'un psychiatre pourrait comprendre ce que je dis ? ai-je demandé à Baker.

— Je pense que certains psychiatres sont capables de comprendre ce qui se passe entre les gens. Peut-être t'es-tu donné une raison pour tuer Miriam, les enfants et te tuer toi-même qui te paraîtrait absurde si tu l'entendais analysée par quelqu'un de neutre. Je te conseille de partir en vacances loin de Miriam, des enfants, de la maison, de la revue, de la ville. Le conseil que je te donne, oui, c'est de faire exactement comme moi. Occupe-toi des questions globales, de sorte que les bribes et les morceaux de ton existence ne te semblent plus aussi fichtrement importants. Nous divaguons tous avec ce sens que nous avons de notre propre importance. C'est notre pire héritage du passé. Si tu te laisses contaminer, Paul, ça va te mener tout droit à la folie. J'ai vu des professeurs, à Yale et à Harvard, devenir complètement timbrés parce qu'ils estimaient qu'on ne leur accordait pas la considération qu'ils méritaient. Si je comprends bien, le massacre dont tu parles n'est pas imminent. Je n'ai pas à sauter sur le téléphone et à dire à Miriam de s'enfuir pour sauver sa peau. Je ne peux pas t'imaginer tirant une balle dans la tête de Miriam, puis dans celle de chacun de tes enfants. Mais pourquoi pas ? Partons de la supposition que tu prémédites de tuer Miriam et tes gosses pour quelques vagues motifs, une pulsion pressante que tu ne peux réprimer. Si cette hypothèse est juste, alors, David Folger, ici à Manhattan, est l'homme qu'il te faut. Si tu as une arme dans ta maison, fracasse-la. Je pense qu'il arrive quelque chose de bizarre avec les fusils, particulièrement avec les fusils. On a l'impression de tirer sur une cible et pas sur des personnes vivantes. Si l'hypothèse est sans fondement, et je le crois, je pense que tu devrais emmener Miriam faire une croisière aux Bermudes. Tu la traites très mal, tu sais. Très mal. Paul, tu publies l'une des rares revues sensées aux États-Unis, c'est une bonne raison pour demeurer en vie, outre le fait que lorsqu'on est mort, c'est pour très longtemps et sans plus pouvoir bouger ses doigts de pied ou lire un journal.

— J'ai l'intention de rester en vie, ai-je répondu à Baker. Je n'irai pas faire de croisière aux Bermudes. Tu ne suivrais pas ce conseil, toi non plus. Je sais que je traite mal Miriam. Nous sommes ce qu'il est convenu d'appeler un couple raté, et ça n'a rien d'original. Je ne peux pas supporter ces pilules qu'elle avale quatre fois par jour. Je sais que je suis enfantin. Si elle prenait des pilules pour le diabète ou pour le cœur, je ne me lamenterais pas. Je n'en serais pas aussi malade. J'éдите peut-être l'une des meilleures

revues du pays, mais ça n'a pas de répercussions sur ma vie privée. Je ne sais pas si Dostoïevski a été plus heureux après avoir écrit *Crime et Châtiment*. Je me sens comme avant mon incorporation dans l'armée. A l'époque, je m'incrustais dans les bars jusqu'à 3 heures du matin et ne faisais aucun projet parce que je comptais bien être tué à la guerre. Après, j'ai voulu me raccrocher. La vie me semblait très précieuse. En sortant de Harvard, les idées paraissaient importantes. J'aimais suivre les cours du soir de la New School et écouter les professeurs en exil, qui n'étaient certainement pas exilés intellectuellement. Ça semblait capital de s'asseoir dans les bars et de parler jusqu'à 3 heures du matin. J'ai aimé le *New York Times*. Ça a même déteint sur ma vie privée. Miriam s'ouvrait parfois comme une fleur et c'était délicieux d'être en elle à ces moments-là, mais la plupart du temps, j'avais l'impression de la violer. Alors, je m'arrêtais parce que l'acte tout entier était dénué de sens. Qu'est-ce qui nous procure l'espèce d'excitation que j'éprouvais pendant une permission de trois jours à Londres ou à Paris, l'exaltation que je ressentais quand j'étais envoyé spécial pendant l'invasion de la Hongrie ou durant la guerre d'Israël, quand je pouvais écrire un article de fond pour le *Times* avec la conviction d'un étudiant de la Business School à Harvard ? Je réagis maintenant comme Miriam lorsque je pose mon corps nu sur son corps nu et que je la sens glacée et raidie et qu'elle a l'élégante habitude, aussitôt que j'ai éjaculé, de dégager son corps de dessous le mien. Je me sens idiot. J'ai l'air idiot. Je nous contemple tous les deux, nus dans le lit, comme des formes de vie primitives qui pataugent et se débattent dans une espèce de vase originelle. Si c'est ainsi que nous vivons dans l'intimité, alors à quoi rime notre vie publique ? Me sentirais-je mieux si Miriam avait de magnifiques orgasmes ? J'en doute. J'ai le sentiment que Miriam est devenue une victime, trop vite, trop tôt. Elle aurait dû résister. Je ne sais avec quelle force elle a résisté. Elle n'en parle pas.

Peut-être a-t-elle traversé toutes sortes d'enfers pour rester vivante. De même que je ne lui raconte pas ce que je te confie, elle ne me dit pas comment elle se sentait quand elle a avalé ces pilules et qu'elle s'est réveillée dans un hôpital psychiatrique sans savoir si elle était morte ou vivante.

— Tu es comme moi, et le reste de notre génération, a dit Baker. Nous croyons encore qu'il y a quelque chose de superbe que nous ratons dans le sexe. Tu en rejettes toute la faute sur Miriam. Pas étonnant que la fille soit

devenue folle. Ne sais-tu pas que les femmes qui ne peuvent pas assumer l'expérience sexuelle se réfugient dans la folie ou le jardinage ? Comme cela t'aurait été facile de prévenir la dépression nerveuse de Miriam ! Normal qu'elle se soit effondrée. Elle comptait sur toi pour l'empêcher de tomber et tu l'as poussée dans le précipice. Maintenant, tu parles de la tuer, et les gosses avec, dans un accès d'attendrissement sur toi-même qui te satisfait, parce que tu sens que personne ne sera capable de te comprendre. J'admets que les gens se tuent. J'admets que le suicide puisse être un geste sublime. Je suppose aussi que la plupart des suicides ne valent pas la peine qu'on s'en soucie. La police, parfois, au mépris du danger que courent ses agents, ne recule pas devant les mesures les plus compliquées pour sauver des suicidés. Ça en apprend plus sur la police et sur la valeur que nous donnons encore à la vie que sur les victimes. Si je pensais que tu rentres chez toi ce soir pour tirer sur Miriam et les enfants et te flinguer ensuite, je ne te laisserais pas quitter cette pièce. Maintenant, discutons-nous d'un cas hypothétique ou d'un type en chair et en os avec un fusil caché quelque part dans sa maison ?

J'ai souri pour donner le change à Baker.

— Je ne vois pas quelle différence ça fait si Miriam et moi nous vivons jusqu'à quatre-vingts ans et si les enfants vivent jusqu'au vingt et unième siècle. J'ai un fusil à la maison, mais je ne vais pas m'en servir. Je trouve ce problème obsédant. J'aimerais en savoir plus. Je ne comprends pas pourquoi un homme voudrait s'anéantir, lui et les siens. Mais il y a quelque chose dans l'air qui donne aux hommes l'envie d'anéantir ceux qui les entourent. La famille meurt sans être démantelée. Je n'aime pas ça. Je crois en la famille. Nous nous fichons de plus en plus de sa survie. Quand elle n'existera plus, les dernières contraintes disparaîtront. Tu sais ça, George. Les babouins prendront la relève. Il n'y aura pas de recours contre les babouins. La famille nous permet encore de faire front. J'ai idée que si un homme assassine ceux qu'il adore, cela risque – risque seulement – d'obliger le monde à en tenir compte. Je ne sais pas quelle genre de famille ça devrait être. Les Kennedy, ou ce qu'il en reste. Je ne connais pas une famille sur terre dont l'anéantissement ferait trembler le monde, le forcerait à s'inquiéter de ce qu'il devient et à demeurer sur ses gardes. Tu en connais une, toi ?

J'avais convaincu Baker que je n'allais pas tuer Miriam et les enfants. Je ne m'étais pas convaincu moi-même. Il était presque 4 heures. J'avais

promis à Rosenthal de le retrouver aux Nations unies. Il fallait que j'attrape un train à 5 h 30. Pas plus tard. Rosenthal se méfie beaucoup plus de moi que Baker. Il en sait plus sur le meurtre et la mort. Baker ne peut pas m'imaginer visant Miriam entre les deux yeux. Rosenthal, lui, a vu des hommes tuer.

Je ne retournerai pas dans mon bureau. Je ne lirai pas le courrier du matin. Je ne reverrai pas George Baker. Je ne verrai plus la cheminée, la photographie de Miriam, la statue du général Grant, les call-girls qui promènent leurs chiens à 11 heures du matin avant de commencer leur journée.

J'ai accompagné Baker à la porte et jusque dans l'escalier.

— Je ne t'ai pas parlé de mon idée d'article, s'est-il souvenu.

— Écris-le, ai-je dit.

George n'avait pas envie de croire que je pouvais tirer sur Miriam.

— J'aime cette heure à New York, a continué Baker en s'attardant dans la cage de l'escalier. Je vais prendre un verre au Century Club. Tu me rejoins plus tard ?

— Plus tard peut-être.

— Je serai au premier étage, à boire du bourbon. J'aime ce portrait de Henry James, au rez-de-chaussée. Il a l'air d'un écrivain. Sur certains tableaux postérieurs à celui-là, il ressemble à un vendeur de chemises de Bond Street. Henry James saurait que faire de toi. Il te ménagerait une rencontre avec une confidente dans un appartement grandiose de Sutton Place, et elle te convaincrait qu'il est raisonnable de rester en vie, et tu sortirais de l'appartement, l'oreille pleine des échos sonores jadis réservés à Beethoven. A 7 heures, le lourd fardeau de l'existence t'envahirait et tu serais content de déguster un muffin rôti, d'écouter les malheurs des autres à la télévision et de laisser la trame de la vie t'envelopper. Henry James savait combien il est merveilleux d'être en vie. Et c'est ce que nous avons oublié. Essaye de venir au Century Club, Paul. J'ai prêté attention à tes misères. Peut-être aimerais-tu m'entendre parler des miennes.

George Baker a descendu l'escalier. Je ne le reverrai plus jamais. Il était 4 heures pile. En six minutes un taxi me déposerait à l'ONU. Je voulais revoir Rosenthal. J'ai quitté mon bureau sans me retourner, sans même m'arrêter pour dire au revoir à Anne ou pour mettre de l'ordre sur ma table.

Rosenthal m'attendait dans le Bar des délégués. Il paraissait ivre, il vacillait légèrement. Il a commandé un double bourbon pour moi.

— Tu en auras besoin, a-t-il annoncé, quand je t'aurai raconté ce qui s'est passé ici, aujourd'hui.

Rosenthal s'est écarté du bar et m'a précédé jusqu'à un canapé, près des grandes fenêtres.

— J'ai horreur de cet endroit, a-t-il dit. Je déteste ces diplomates. Ils ont l'air si foutrement suffisants. On dirait qu'ils attendent patiemment de pouvoir exercer leur sadisme et leur cruauté. Ils me rappellent les colons britanniques dans les vieux films. Ils profitent des restaurants, des cuites et des réceptions à New York et se fichent plus des peuples du monde que les Anglais ne se moquaient des intouchables. Ils sont confits d'ennui, de dégoût, de stupidité, d'inutilité et de férocité. Ils salivent après une bonne guerre bien grasse. Même le Chinois ne pourrait pas les secouer.

J'ai avalé mon bourbon d'un trait. Mon père buvait son bourbon dans un pichet.

— Qu'a dit le Chinois ? ai-je demandé à Rosenthal.

— Qu'est-ce que c'est que ces foutaises sur toi et Miriam et des fusils et des hommes qui tirent sur leur famille ? Je ne crois pas que qui que ce soit dans le Nebraska se soit jamais suicidé. Du moins, c'est ce que ta littérature m'a appris. Écoute, Paul, le Chinois peut aller se faire voir. Toi et Miriam, vous m'intéressez davantage. Ce matin, j'ai eu l'impression que tu mijotais un acte que je suis seul à t'imaginer capable d'exécuter. Tu en as assez laissé échapper, encore que tu ne m'aies pas franchement raconté ce que tu as dans la tête, pour que je saisisse ce que tu veux dire au milieu de tes silences. Je crois que tu as l'intention de tuer ta famille. C'est ça ?

J'ai terminé mon bourbon. Je voyais mon père, son pichet, un long après-midi paresseux dans le Nebraska, la contre-porte qui battait légèrement sous la brise, ma mère qui me regardait de biais, ainsi qu'elle le faisait parfois, comme si j'étais un prodige qu'elle avait mis au monde. Tout l'après-midi, j'avais pointé un fusil juste au centre du front de Miriam.

— Tu n’as pas à répondre à cette question, a repris Rosenthal. C’est absurde de poser ce genre de questions. Bien sûr, tu nieras. Tu ne sais peut-être même pas ce que tu as l’intention de faire. Mais Miriam sait. Je lui ai parlé.

— Qu’a dit Miriam ?

Je transpirais à grosses gouttes et Rosenthal le savait.

— Miriam dit qu’elle a trouvé un fusil chargé dans ton armoire. Elle dit que tu ne gardes jamais le fusil chargé. Elle dit que tu t’es réveillé très tôt ce matin. Elle croit t’avoir entendu charger le fusil. Elle dit aussi que tu es sombre et distant. Tu ne l’écoutes plus du tout. Tu regardes tes enfants comme si tu avais besoin qu’on te les présente. Tu as passé vingt minutes au téléphone à discourir de trucs inimaginables et elle s’est mise à pleurer en raccrochant. Elle voulait prendre la voiture et venir jusqu’à New York, mais tu l’en as dissuadée. Elle dit qu’elle se tuera la première si tu te tues. C’est pour elle comme si la terre l’avait engloutie. Elle ne savait pas qui appeler. A qui demander conseil. C’est moi qui l’ai appelée. Juste parce que j’avais des doutes. J’avais raison. Que se passe-t-il, nom de Dieu ?

— Miriam se paye un après-midi d’hystérie, ai-je répondu. Je veux quitter Miriam. Quitter la maison. Quitter les enfants. Quitter la revue. Je veux arrêter de faire ce que je fais. Je me sens éreinté. Épuisé. Je suis fatigué. Je ne sais pas pourquoi. Je me fous du Chinois. Je me fous des gens dans cette pièce. Il n’y a pas un endroit au monde où je désire partir en vacances. Mais je ne me tuerai pas, Harry.

Rosenthal m’a souri, comme il a dû sourire lorsqu’on a ouvert les camps, lorsqu’il s’est mis à abattre tous les Allemands qu’il croisait sur les routes en s’éloignant d’Auschwitz.

— Comme c’est facile de mentir, a-t-il dit. Retournons au bar, prenons un autre bourbon.

Rosenthal a commandé deux doubles bourbons.

— Si je te saoule, a-t-il remarqué, tu manqueras ton train et probablement l’occasion de faire l’imbécile.

— Tu te souviens quand Miriam a essayé de se tuer ?

— Je me souviens, a-t-il répondu.

— Tu es venu à West Redding. Tu es le seul à qui j’aie téléphoné. Nous avons veillé toute la nuit à parler de Miriam à nous demander pourquoi elle avait avalé ces pilules. Ta théorie s’est révélée juste. Miriam ne voulait pas mourir. Elle voulait vivre plus qu’elle ne voulait mourir. Elle a pensé que

mourir était une façon de me dire qu'elle voulait vivre. Tous les suicidés désirent-ils trouver l'oubli ou désirent-ils encore plus la vie ?

— Pour une raison quelconque, tu t'imagines que je suis un expert en suicides. C'est inexact. (Rosenthal parlait sans me quitter des yeux.) J'ai vu plein de gens se suicider. J'ai connu plein de gens qui se sont tués. Mais ça ne fait pas de moi un expert. Deux membres de ma famille se sont suicidés en voulant franchir une clôture de barbelés électrifiés. Alors les Allemands leur ont coupé le corps en deux, à la mitrailleuse. Puis un autre Allemand a lâché les chiens, j'ai vu les chiens dévorer ces deux membres de ma famille : il se trouvait que c'étaient mon père et ma mère. Mon père m'avait dit ce qu'il allait faire. Je ne pouvais pas l'en empêcher parce que je ne pouvais pas l'aider. Dans le camp, personne ne pouvait rien. Vivre ou mourir était dans une large mesure un accident. Ne permets jamais à personne de dire le contraire. Malgré toute ta volonté de vivre, tu mourais si les nazis te plaçaient dans la colonne de ceux qui allaient à la chambre à gaz. Il n'y avait pas d'autre issue, sauf de te tuer avant que les nazis ne le fassent pour toi. C'est un héritage des nazis, cette odeur de mort dont les Allemands n'ont pu se laver. Les nazis nous ont prouvé que des gens honnêtes et travailleurs sont capables d'assassiner et de tolérer et de soutenir la cruauté. Les Allemands les meilleurs et les plus intègres sont devenus des sauvages. Pourquoi ? Parce que la classe moyenne allemande avait été psychologiquement détruite par l'inflation après la Première Guerre mondiale.

« Exactement de la même façon que ta classe moyenne américaine est maintenant lessivée parce qu'elle est désemparée face à des événements si terribles qu'ils sont devenus des sujets de plaisanterie pour le journal parlé de 18 heures. La classe moyenne américaine a perdu le contact avec ses enfants. On l'a rendue maboule de sexe. Elle n'a plus d'élite à respecter. Ses salaires sont balayés par l'inflation. Elle délire encore sur les Noirs, les vieux et le mariage.

« Ta génération et la mienne, Paul, se rappellent avec délectation les jours heureux de la Seconde Guerre mondiale où la vie n'avait jamais été aussi facile. L'Amérique était un pays joyeux, dans ce temps-là. La seule chose que vous ayez regrettée avec la guerre du Vietnam, c'est qu'elle ne vous ait jamais donné un ennemi bien identifiable et haïssable. Et, finalement, vous avez senti que cette guerre, c'était du gaspillage. Vous dépensiez de l'argent pour tuer des gens que vous ne connaissiez même pas.

Pour les Américains, quel horrible gâchis... Trois présidents n'ont pas pu comprendre ça... Les WASP(5) ont été brisés par la guerre du Vietnam. Ça les a séparés de leurs enfants et ça a démoli une tradition vieille de deux cents ans au cours desquels ils ont gouverné le pays avec ce qu'ils croyaient être du fair-play. La guerre du Vietnam les a obligés à mentir, à massacrer des bébés, à raser des villages, à anéantir la végétation, à tolérer des actes de pure barbarie, sans recevoir en retour l'habituel soutien moral qui légitime le meurtre pendant les guerres.

« Quelle était ta question ? Les suicidés désirent-ils l'oubli ou désirent-ils encore plus la mort ? Les vrais suicidés sont des gens qui ne veulent plus continuer de vivre. Ils en ont fini avec la vie ou la vie en a fini avec eux. Les suicides de jeunes, aujourd'hui, dans les collèges et les lycées, sont le signe d'une lassitude de vivre. Les jeunes d'Amérique deviennent vite très vieux. Les étudiants qui se suicident pensent que la mort est une solution à la vie. Les maîtresses de maison qui font une tentative, elles, ne veulent pas mourir. C'est le seul geste intense qui leur reste. Ce pays est obsédé par la mort et la violence, le sexe et les enfants – et, tous, autant que nous sommes, nous ne connaissons rien à ces questions.

Rosenthal a avalé son bourbon. Il en a renversé un peu quand il a posé son verre sur le comptoir.

— Pourquoi, bon Dieu, est-ce que je te tiens des discours de poivrot ? a dit Rosenthal très fort, en sorte que nos voisins de bar ont levé la tête, embarrassés.

Rosenthal les a regardés fixement jusqu'à ce qu'ils baissent les yeux.

— Qui es-tu ? m'a-t-il murmuré. Qui sommes-nous tous ? Qui sont tous ces hommes avec leurs costumes bien coupés, qui se soucient plus de leurs boutons de manchettes que du continent indien ? Lesquels d'entre eux pourraient devenir, en une nuit, des assassins ? A qui confie-t-on le monde aujourd'hui ? Qui veille sur lui à notre place ? Qui sont les banquiers de nos vies ? C'est ça qui nous terrifie. Nous nous sentons plus seuls aujourd'hui qu'aucun autre peuple dans l'histoire. Nous sommes solitaires, Paul, toi et moi, et aussi cette flopée de diplomates bien sapés, et ces ambassadeurs aux étages supérieurs qui se masturbent avec des trombones à papier. Nous avons fait du monde un lieu très solitaire et très dangereux. Ta femme a peur que tu ne la tues ou que tu ne te tues. Elle a peur de te donner son corps lorsque vous faites l'amour. J'ai peur de me demander au nom de quoi j'ai survécu à Auschwitz. Je n'ai su que faire de ma femme depuis

trente ans. J'aurais dû m'installer en haute Galilée et devenir fermier dans un kibboutz frontalier. J'aurais dû épouser une fille d'Israël. Je devrais avoir des enfants israéliens. J'en ai plein les couilles de Great Neck.

« Je me suis maintenant fixé une mission sans espoir. Veiller à ce que les hommes de bonne volonté ne se détruisent pas. Quand ils n'existeront plus, ils seront irremplaçables. Et ils le sont déjà, presque, aujourd'hui. Je te tiens pour l'un de ces hommes irremplaçables, Paul. Je vais t'avoir à l'œil. Je vais rester sur mes gardes. Je vais m'assurer que tu ne te détruises pas. C'est une nouvelle vocation. Sauver les hommes de bonne volonté. On a vu ce qui s'est passé en Allemagne quand ils ont été liquidés. Ils ont été systématiquement exterminés par les nazis. Staline a fait pareil. As-tu la moindre idée du nombre d'hommes de bonne volonté qui ont été assassinés au cours du dernier demi-siècle ? Comprends-tu pourquoi il y a une telle pénurie d'hommes de bonne volonté dans notre monde ? A peu près partout, ils ont disparu. Ils ont été les premiers à être tués. Il ne reste plus que ceux qui ont digéré la leçon des nazis. Ils pensent que leurs chances de survie dépendent de leur dextérité à manipuler et à massacrer les gens. Ces types, en Amérique, ont les mains libres. Toi et moi nous devons les surveiller avant qu'ils ne se lancent dans un carnage qui fera du meurtre une chose aussi banale que le *peanut butter*. Il y a maintenant plus d'assassins que d'hommes de bonne volonté. C'est pourquoi nous nous sentons si ridicules et impotents. Sais-tu ce que le Chinois a dit aujourd'hui ?

— Non, ai-je répondu.

Il était 4 h 25.

Rosenthal m'a vu regarder ma montre.

— Avant que tu ne coures après le train de Danbury, ce train que tu louperas peut-être, laisse-moi te raconter ce que le Chinois a dit ici même. Il a dit que nous sommes fichus. Que l'inflation mondiale a détruit le système économique du passé. Que nous ne pouvons plus produire de biens comme nous le faisons jadis. Que l'argent ne sert plus à rien. Que la libre concurrence n'existe plus. Que le mode de vie que nous avons connu est mort et que nous devons commencer à planifier notre survie en vue des deux prochaines décennies. Que nous devons inventer de nouvelles raisons à notre présence sur terre. Les vieilles raisons n'étaient plus notre vie. Le Chinois a dit également que l'espèce humaine s'est toujours forgé de nouvelles croyances lorsque celles-ci étaient indispensables à sa survie.

Nous offrons au monde l'exemple chinois, a-t-il enfin proclamé. Et aucun des délégués ne s'est précipité dans ses bras.

Rosenthal s'est éloigné du bar avec un verre de bourbon plein à ras bord. Je l'ai suivi jusqu'à un canapé vide, près des fenêtres, le soleil de l'après-midi jaunissait le ciel et magnifiait l'East River.

— Je n'aime pas boire au bar quand les gens écoutent ce qu'on dit, a-t-il grommelé.

— A Washington, ils boivent le bourbon dans des gobelets en carton, ai-je fait remarquer.

— Je maintiens que la plus grosse bourde de l'Amérique a été de ne pas exporter son bourbon dans le reste du monde. Les Britanniques ont conquis le monde avec leur whisky. Cela leur donnait une allure civilisée. Nous avons essayé avec le Coca-Cola. Le bourbon aurait donné à la terre une image île l'Amérique à laquelle elle ne s'attendait pas.

Rosenthal a regardé par les fenêtres. Le soleil éclairait son visage. A Auschwitz, levait-il la tête vers le soleil ? Y avait-il un soleil, à Auschwitz ? Un lundi, un mardi, un samedi ? Des vacances ? Des changements de saison ? L'herbe poussait-elle ? Les flocons de neige tombaient-ils en hiver ? Les hommes bavardaient-ils de choses et d'autres avant d'aller mourir ? Les enfants liaient-ils ? Les Allemands avaient-ils un repas chaud chaque soir ? Réalisaient-ils que, chaque jour, ils tuaient des gens par milliers et brûlaient les cadavres dans des fours ? Ceux qui étaient chargés de libérer les gaz qui, d'un seul coup, asphyxiaient deux mille personnes, hésitaient-ils parfois à tourner la manette ? Ces cargaisons de chair vivante frappaient-elles parfois d'horreur les Allemands ? Est-il possible que Auschwitz ait existé ? Pourquoi était-il si facile pour les Allemands de l'accepter ? Il y a là une leçon qu'il nous faut apprendre. Pourquoi n'ai-je pas entendu parler des camps avant qu'ils ne soient libérés ? J'ai rencontré Rosenthal à Berlin. Il avait mille ans de plus que moi. Il portait un 45 à sa ceinture. Il refusait de parler de Auschwitz mais il me posait des questions sur le Nebraska, New York, Harvard. Il ne voulait pas coucher avec les Allemandes. Une fois, il a finalement fait allusion à Auschwitz. Il a comparé le camp à une autre planète, tout est différent, la végétation, le langage, les gens, le ciel, il n'y a pas de mots, je ne peux pas t'expliquer. De tous les hommes que j'ai connus pendant la guerre, je ne suis resté lié qu'avec Rosenthal. Il nous observait, Miriam et moi, comme si nous vivions sur une autre planète. Il me disait que tous les hommes américains

qu'il connaissait se comportaient comme s'ils avaient été trahis par leur femme. Même ceux qui avaient le mieux réussi. Plus je deviens américain, disait-il, mieux je comprends cette conscience qu'ont tous les Américains d'être trahis. Elle provient, selon moi, de leur incapacité à s'exposer aux investigations de leur femme.

— As-tu pris une décision ? m'a demandé Rosenthal.

— Je crois que je suis aussi saoul que le Chinois. Une décision au sujet de Miriam ? Je pense que oui. Je vais prendre le train de 5 h 30 pour Redding. Miriam m'attendra à la gare. Ce soir, je dormirai dans sa chambre. Sais-tu que nous dormons dans des lits séparés depuis huit mois ? Parfois, je me lève au milieu de la nuit et je la viole. Je ne sais pas ce qu'elle ressent quand nous couchons ensemble. Probablement rien. Je me glisse dans son lit. Je retrousse sa chemise de nuit. Quand elle dort profondément, elle geint comme si elle se souvenait d'un cauchemar. J'entre de force en elle. J'aime ce premier contact avec son corps, quand je la pénètre, c'est toujours un moment magique pour moi, même si elle gémit dans son sommeil et se raidit comme un cadavre. Nous ne nous parlons jamais pendant que nous faisons l'amour. C'est un acte silencieux entre nous. Je retourne dans ma chambre. Je ne peux pas dormir, mais je m'endors et je me réveille surpris d'avoir dormi. (Nous ne sommes plus pareils, ai-je pensé. Je ne suis plus l'homme que tu connaissais à Paris, tu n'es plus celui que je connaissais à Berlin.)

— Tu es en train de me raconter que tu as besoin de sommeil et de baise, a répondu Rosenthal. As-tu jamais entendu parler des somnifères et des putains ? Ta secrétaire ne porte pas de slip.

Je n'ai pas entendu un mot de ce que racontait Rosenthal. J'apercevais comme à travers un voile le bar de l'ONU, les hommes avec leurs costumes coupés en Espagne, ce long bar où j'avais coutume de prendre un verre quand je couvrais la rubrique de l'ONU pour le *Times*. Je n'ai jamais été emballé par l'endroit. Maintenant, je ne l'aimais plus. Le sourd brouhaha des conversations me rappelait les papotages dans le Nebraska quand une matrone faisait une fugue à Omaha. Je ne voyais en réalité que notre maison de West Redding, l'entrée avec les patères de bois comme celles dont se servaient les Shakers(6) pour accrocher leurs coiffes, la large courbe de l'escalier conduisant à ma chambre, cette chambre où j'avais dormi seul les huit derniers mois, où chaque nuit j'avais projeté comme un bagnard de m'évader vers un endroit merveilleux et sauvage, et c'est là que je me

réveillais le matin, et j'en sortais pour aller vérifier si Miriam était vivante ou morte, j'effleurais son corps et mon geste la faisait sursauter. Miriam grognait « laisse-moi dormir, laisse-moi dormir » et, bien sûr, je la laissais dormir parce que voir le matin son visage hébété, tassé par la dépression qui masquait celle que j'avais jadis connue, c'était plus que je n'en pouvais avaler au petit déjeuner.

Je ne pouvais pas divorcer. Mais je pouvais soulever le Remington à hauteur de mon œil et tirer une balle dans le front de Miriam. Ça priverait la vie de cette exorbitante prérogative qu'elle détient sur les gens. Est-il exact qu'un simple ovule fertilisé, un seul, plus petit qu'une tête d'épingle, renferme autant d'informations codées qu'il en faudrait pour remplir mille volumes de la taille de l'*Encyclopaedia Britannica* ? Combien peu nous en savons sur nous-mêmes ! Aucun des mots que prononçait Rosenthal n'atteignait mon oreille. Je voyais ses lèvres bouger, je voyais son visage tendu comme s'il essayait désespérément de m'indiquer le bon itinéraire pour Jupiter.

Je me suis levé et je lui ai dit :

— Terminé le bourbon. Terminées les paroles. La seule envie que j'aie, c'est de marcher jusqu'à Grand Central. J'ai besoin de faire ce voyage en train. Je ne tirerai pas sur Miriam. Miriam ne me tirera pas dessus. Nous nous sommes déjà tués l'un l'autre. Je ne suis pas Atlas. Je ne peux pas soutenir le ciel sur mes épaules. Je n'en ai pas envie. Je te laisse le monde, Rosenthal. Je te laisse le Chinois. Il n'aura pitié d'aucun de nous. Tu as raison, Rosenthal. Il n'y a plus d'hommes de bonne volonté nulle part. Les derniers ont été tués aux alentours de 1972. Peut-être quelques-uns d'entre eux se sont-ils réfugiés quelque part, mais comment peuvent-ils survivre ? Nous assistons à la fin du monde que nous avons connu, Rosenthal. Il n'existe plus, ou peut-être n'a-t-il jamais existé.

« Au revoir, Rosenthal. Je vais à Grand Central. Quand nous étions jeunes et bagarreurs, il y avait Staline à assassiner, Hitler, Mussolini, qui d'autre encore. Aujourd'hui, il n'y a plus personne à tuer pour redresser le monde, à part nous. C'est ça, la fascination du suicide. Je crois que tu vois juste, Rosenthal. L'Amérique aurait pu sauver le monde si elle avait exporté du bourbon plutôt que du Coca-Cola. Appelle-nous plus tard à West Redding et tu constateras que nous sommes tous en vie.

J'ai marché vers la porte, j'ai suivi l'énorme couloir. J'entendais le bourdonnement des visiteurs, de ces gens qui considèrent toujours l'ONU

avec un respect imbécile. Il y avait du soleil du côté de la Première Avenue. Et je laissais derrière moi un Rosenthal qui ne savait pas s'il fallait ou non me retenir. Dans les rues bombardées et noires de Berlin, Rosenthal aurait su que faire. Ici, à New York, il était aussi dérouté qu'un oiseau hors de sa cage. Rosenthal téléphonerait. L'un de nous serait-il encore vivant pour répondre au téléphone ? Je ne le savais pas.

OceanofPDF.com

17 h 15

J'ai appelé Miriam d'une cabine téléphonique de Grand Central :

— J'attrape le train de 5 h 30.

— J'ai essayé de te joindre à ton bureau, mais on m'a dit que tu étais parti.

— Oui, je suis parti de bonne heure.

— Je viendrai te chercher.

— D'accord.

— Tout va bien ? m'a demandé Miriam.

— Bien sûr.

— Je te retrouve à la gare.

— Le train sera peut-être en retard. Il n'est pas arrivé à l'heure ce matin.

— Bon, a dit Miriam.

— J'y vais maintenant pour trouver une place.

— Veux-tu dîner dehors ou à la maison ?

— A la maison, ai-je tranché, ne voulant pas lui laisser le choix.

— Oh, je pensais que peut-être tu aimerais aller jusqu'à Westport et faire un repas chinois avec les enfants.

— Pas ce soir.

Miriam n'a pas fait allusion au fusil. Moi non plus.

— J'avais dans l'idée, je ne sais pas pourquoi, que tu aurais envie d'un chinois ce soir. J'achèterai quelque chose pour le dîner.

— N'importe quoi. Je n'ai pas faim.

— Tu sembles si loin. Ça ne va pas ?

— C'est la cabine téléphonique. J'éloigne mes lèvres du récepteur. On dirait que quelqu'un a dormi une semaine dans cette cabine. Il y a une moitié de sandwich au thon par terre. Écoute. Il faut que je coure pour prendre ce train. A tout à l'heure.

— Bon, a dit de nouveau Miriam, avec cette épouvante dans la voix que j'avais déjà perçue quand elle était à l'hôpital, quand elle parlait des infirmières, des surveillantes, des portes verrouillées, ou peut-être était-ce ma propre voix que j'essayais de contrôler.

Je sais que cela venait de cette tension qui, j'en avais conscience, devait laisser Miriam dans l'appréhension de la scène que je pourrais lui faire à ma descente du train.

Le sol de Grand Central était jonché de tickets de courses que l'on vendait aux guichets de la gare. Les files de gens qui attendent pour parier sur les chevaux ressemblent toujours à une armée déguenillée et en déroute. Ces gens-là ont réussi à détruire la majesté de Grand Central, le dernier grand espace ouvert de New York, cette ville qui possède déjà plus de ruines que Rome. C'était l'heure de pointe. L'heure de rentrer dîner à la maison, de se rendre compte si on se souvient de la tête de ses enfants. L'heure de regarder la télévision – et plus le programme est mauvais, plus il a de succès. Je ne reverrai plus jamais Grand Central. Avant de passer sur le quai, j'ai levé les yeux, j'ai regardé une dernière fois la voûte et son ciel en trompe-l'œil. Jamais je n'ai pu oublier le jour où, débarquant du Nebraska, je vis, et avec quelle émotion, les rayons du soleil filtrant à travers les immenses verrières et baignant la gare. Ça semblait si bon alors d'être jeune et d'être à New York. Je ne sais pas à quel moment précis New York est morte mais ça doit être au cours des années soixante, quand les rideaux de fer ont commencé à envahir les boutiques de Madison Avenue. J'avais alors écrit dans le *Times* le premier d'une série d'articles pour alerter le monde sur la disparition prochaine de New York. Et ça tenait au fait que plus que toute autre ville au monde, New York ne pouvait survivre que dans la mesure où ses habitants se faisaient un minimum confiance. Mais voilà, la confiance a disparu. New York est occupée par des camps qui s'affrontent, sous la botte de populations ennemies. Quand je suis arrivé du Nebraska, c'était une ville où on pouvait se fier à autrui, puisque c'était la condition *sine qua non* pour y vivre. Maintenant on distribue aux locataires des imprimés leur recommandant de ne jamais entrer dans un ascenseur en compagnie d'un inconnu. Et New York est une ville pleine d'ascenseurs. Je ne peux plus m'intéresser à cette ville.

Je n'ai pas acheté de journal. Le *New York Post* n'avait plus rien à m'apprendre. Je me suis installé près de la fenêtre. Le train n'avait pas l'air conditionné. J'ai ôté ma veste. J'ai coincé mon ticket dans l'encoche au-dessus de la banquette pour que le contrôleur ne me réveille pas. Je me suis préparé à dormir jusqu'à Redding.

J'étais tout aussi incapable de dormir qu'un parachutiste en chute libre. J'avais des fourmillements dans les jambes. Ma main a frôlé au passage

mon imperméable et j'ai senti la boîte de cartouches de 22. J'avais oublié d'acheter un apple-pie.

Le train de Danbury est sorti lentement de la gare, il est entré dans le tunnel qui plonge sous Park Avenue pendant 1 500 mètres. Je commençais à m'arracher à New York. Maintenant, Harry Rosenthal n'était plus qu'une ombre perdue et triste, accoudée seule au bar de l'ONU, consciente d'avoir à prendre d'un instant à l'autre un train pour Great Neck. George Baker était assis tout seul, au Century Club, dans la magnifique bibliothèque du premier étage et il se saoulait pour trouver la force de supporter un dîner solitaire. Je me suis rappelé dans un brouillard l'appartement au coin de la 39^e Rue et de Park Avenue. Je n'étais pas fâché d'y être allé parce que ça confirmait mon idée que le sexe n'est qu'une sorte de délivrance futile. Je désirerais seulement que Miriam puisse me convaincre que le sexe est bien autre chose. Le Chinois n'hériterait pas du monde, pas plus qu'il ne le sauvera. Je n'avais aucune envie de lire l'édition du matin du *Times*. Je ne regretterai pas mon *delicatessen* de la Lexington Avenue avec ses sandwiches au jambon, fromage suisse et mayonnaise russe, ma principale source de nourriture, semble-t-il, depuis cinq ans. Je ne regretterai pas les vendeurs de chez Brooks, qui n'ont jamais l'air de me reconnaître. Je ne regretterai pas le Plaza.

Le train a râlé comme un homme qui souffre. Il a freiné péniblement. Nous n'étions que depuis quelques minutes sous le tunnel. J'ai respiré de la fumée, mais ça pouvait venir de la locomotive. Le train s'est arrêté dans un frisson comme s'il ne voulait pas rester seul dans le tunnel. Les lumières dans les compartiments ont clignoté puis se sont éteintes. Même les batteries ne marchaient pas. Une voix a crié : « Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ? » Personne n'a répondu. J'ai vu un contrôleur descendre à toute allure le couloir. Il ne savait rien. L'éclairage, à l'intérieur du tunnel, ne fonctionnait plus, ce qui arrive rarement. Mais une panne n'a rien d'extraordinaire dans les trains de Penn Central, les voyageurs n'ont pas bougé. Nous avons appris à demeurer à nos places et à ne pas nous plaindre. Nous avons même appris à lire nos journaux, les plafonniers éteints. D'une façon ou d'une autre, le train repartait toujours. Il valait mieux rester assis et attendre plutôt que de marcher sur la voie ou de dégringoler du train dans les quartiers déserts du Bronx, là où tous les immeubles ont l'air d'avoir été bombardés.

Miriam et moi, nous étions dans un hôtel, à Londres, un soir, et il y avait eu une panne. Nous avons allumé une bougie. Les Anglais ont suffisamment l'habitude de ces choses pour mettre des bougies dans les chambres. J'avais regardé le visage de Miriam à la lumière vacillante de la mèche. C'était notre second voyage en Europe. Je me demandais pourquoi elle ne se plaisait pas à Londres, cette ville toujours grouillante de surprises. Dans la pénombre, sa figure semblait moulée en bronze.

La douceur en avait disparu. Elle a ressemblé un instant à ces vieilles dames qui m'avaient effrayé la première fois que je les avais observées, installées sur les bancs en haut de Broadway, avec leurs figures empreintes de la plus affreuse terreur que j'aie jamais vue dans ma vie. J'avais emmené Miriam voir les vieilles dames assises sur les bancs en haut de Broadway dans de petites îles au milieu du trafic. Miriam avait dit : « C'est comme ça que sont les gens quand ils deviennent vieux à New York. Toutes leurs déceptions sont gravées sur leurs traits parce qu'ils réalisent soudain qu'ils ne savent pas qui les enterrera ou visitera leur tombe. » Mais Miriam avait trente et un ans dans cette chambre d'hôtel à Londres. Je me suis penché sur elle et j'ai commencé à toucher ses seins. « Qu'y a-t-il d'autre à faire quand les lumières s'éteignent ? » ai-je fait. Et j'ai déboutonné son corsage. J'avais toujours le sentiment que je devais séduire ou violer Miriam. Elle ne venait jamais à moi d'elle-même. Je l'ai déshabillée. La lumière tremblait sur son corps. Elle avait l'air morte. Je n'ai pas bandé. Miriam a dit : « Tu veux toujours faire l'amour quand je n'en ai pas envie. » – « Alors, pourquoi ne te plains-tu pas ? » ai-je demandé. « Je le fais, a-t-elle répondu, mais tu ne sembles pas vouloir comprendre. » – « De quoi te plains-tu ? » – « Ça ne peut pas s'expliquer en deux mots. » – « Essaye », ai-je dit. « Non, a répété Miriam, si je le faisais, tu n'oublierais jamais ce que j'ai dit. » – « Essaye quand même », ai-je insisté.

Et Miriam m'a dit ceci : « Quand j'avais à peu près seize ans, ma mère m'a donné un conseil : "N'avoue jamais à ton mari qu'il te déçoit au lit car il ne l'oubliera pas et ne te laissera pas l'oublier." Tu ne me déçois pas. Je crois que tu te déçois toi-même. Tu veux quelque chose d'impossible de moi parce que tu es tenté par l'impossible. Tu voudrais de moi une espèce de fureur, quelque chose comme Zeus s'accouplant avec Hélène de Troie ou deux chiens fornicant dans la rue. Je ne suis ni Hélène de Troie ni une chienne en chaleur. Je ne peux pas donner tant d'importance au sexe parce

que je crois que, si je le faisais, je négligerais des tas d'autres choses que je juge aussi importantes. »

Miriam s'est tue. Ses doigts me caressaient la poitrine. J'ai eu une érection. « Veux-tu être baisée maintenant ? » lui ai-je demandé. « Oui », a-t-elle répondu. « Alors, faisons l'amour. » Miriam est montée sur moi. Puis elle a écrasé ses lèvres sur les miennes et nous sommes restés ainsi jusqu'à ce que son corps arrête de trembler. Puis elle a commencé à remuer, de bas en haut, lentement d'abord, et elle a fait quelque chose qu'elle n'avait jamais fait avant, elle a enfoncé ses dents dans mon épaule et elle m'a mordu, et j'ai su que, quelque part à l'intérieur d'elle, il y avait cet impossible qu'elle me permettait rarement de sentir. Miriam s'est rendu compte que j'avais deviné. Elle s'est dégagée et a soufflé la bougie. Nous sommes restés étendus dans le noir jusqu'à ce que l'électricité revienne. Nous étions beaucoup plus habiles à nous cacher l'un de l'autre dans la lumière que dans l'obscurité.

Le train était complètement arrêté. Le contrôleur a parcouru le couloir avec une torche. « Tous les trains sont bloqués devant nous. Rien ne sort ni ne rentre dans Grand Central. Nous sommes coincés ici pour un temps indéterminé. On pense qu'il y a un incendie plus haut sur la voie, près de la 96^e Rue. » Le contrôleur est passé dans l'autre wagon pour renseigner les autres voyageurs.

J'ai essayé de somnoler, mais la nuit d'encre qui régnait dans le train me tenait éveillé. Au-dessus de nous, au niveau de la rue, il y avait New York, ce qui ne faisait pas une grande impression sur les gens. Ils commençaient à chercher un autre moyen pour rentrer chez eux. J'étais soulagé, quant à moi, de ce répit.

Il faudrait que je prenne le fusil à Miriam, ce qui allait peut-être poser un problème.

Nous devons être dans le tunnel depuis trente minutes. C'était un retard inhabituel sur la ligne du Penn Central. Je me suis carré sur la banquette et j'ai tenté de prévoir ce qui allait advenir pendant le reste de la soirée. Miriam me retrouverait à la gare de Redding. Elle voulait dîner à Westport dans un restaurant chinois. Si j'étais d'accord pour le chinois, cela lui ferait peut-être oublier le fusil. Un homme n'abat pas sa femme et ses trois enfants, et ne se suicide pas pour finir après avoir dégusté un repas chinois à Westport.

J'ai guetté le crissement des roues, signe infaillible de la fin de la panne. Les roues n'ont pas bougé. Le contrôleur à la torche avait disparu. Je ne parlerai pas du fusil à Miriam. Je ne parlerai ni de Rosenthal ni de George Baker. Je raconterai aux enfants que j'ai reçu un cosmonaute qui a été sur la Lune. J'annoncerai à Miriam que nous partons en voyage. Je dirai que je suis fatigué. Écœuré de la revue. Écœuré de prendre le train pour New York. Nous irons au Canada ou en Nouvelle-Écosse ou dans le Maine. Nous partirions dans une semaine. Le prochain numéro de la revue était chez l'imprimeur. J'étais libre. J'avais besoin de quitter le Connecticut, New York, les sandwiches du *delicatessen*, les thermos de café sur mon bureau. Je laisserai Miriam choisir l'endroit. Elle aime Montréal. Elle pourra y acheter des couvertures de mohair. La perspective d'un voyage lui ôtera de la tête les histoires du fusil, lui fera oublier notre conversation au téléphone, le moment où elle a cru que j'allais m'enfoncer le canon du fusil dans la bouche. Il faudra que je change l'heure de la fusillade. Ce n'est plus possible pendant le dîner. Ça devra avoir lieu le matin, pendant que Miriam et les enfants dormiront, avant que les réveils sonnent pour l'école. A moins qu'il n'y ait un moment au cours de la nuit. Mais Miriam me surveillera. Elle ne croira pas tout à fait que le dîner à Westport puisse effacer la terreur qu'elle a ressentie au téléphone. Si le train prend plus de retard, elle sera encore plus craintive, plus tendue. Je ne peux pas dissimuler à Miriam ce que Baker et Rosenthal ont immédiatement vu, ce qu'aucun d'eux cependant n'a osé admettre.

Le train était calme. Personne n'élevait la voix, les gens parlaient comme dans un murmure. Aucune agitation. Nous avions l'air contents de ce black-out. Du fait que, soudain, toutes les clameurs s'étaient évanouies. Le train sortirait du tunnel en cahotant et en gémissant. Nous n'étions pas des pharaons enterrés dans les profondeurs de Grand Central Station.

J'ai commencé à réaliser qu'une femme était assise à côté de moi. Elle avait peut-être changé de place. Mais peut-être aussi ne l'avais-je pas remarquée. Maintenant, son corps dégageait un parfum. J'ai respiré le corps d'une femme, une odeur que les fabricants de produits de beauté s'acharnent de jour et de nuit à effacer. Ils auraient dû envahir le tunnel pour capturer la senteur de son corps. Sa jambe a frôlé la mienne. Ce n'était pas une grosse jambe. Elle s'est excusée. Elle avait l'accent de Boston ou de New York. Un accent de l'Est, avec cette sûreté d'élocution que les gens du Centre croient posséder.

J'ai répondu :

— Nous sommes ici depuis une heure dix. Dans quinze minutes, j'aurai battu mon record de retard sur ce train.

— Vous le prenez souvent ?

— Tous les jours, du lundi au vendredi.

— Ça vous plaît ?

— Non.

— Certains hommes, si. Mon mari, par exemple. Il a une passion pour les mots croisés. Il emporte ses dossiers dans le train, mais il fait des mots croisés. Je n'y ai jamais rien compris. La nuit, il me demande la signification de mots dont je ne connaissais même pas l'existence.

— Que fait-il ?

— Il est juriste. Je pensais que tous ceux qui prenaient ces trains étaient des hommes de loi.

— Presque tous.

— Ce black-out vous ennueie ? m'a-t-elle demandé. Moi, pas. Je pense que nous avons besoin d'un moment, chaque jour, pour faire le vide comme ça. Je trouve que c'est terrible que nos têtes n'arrêtent pas de travailler, du matin au soir et même quand nous dormons. Jadis, je pensais que c'était une façon pour la nature de nous dire que nous avons beaucoup à apprendre. Croyez-vous que les hommes des cavernes appréciaient la beauté du monde où ils vivaient ?

Elle parlait maintenant sur le ton de la conversation. Elle n'avait guère plus de quarante ans. Je connaissais cette voix et je connaissais cet âge. J'aimais sa voix.

— Je suis né dans le Nebraska, ai-je dit. Mon père m'a raconté que, quand il était adolescent, il contemplait les plaines avec un respect craintif. Il expliquait qu'elles ressemblaient à un immense océan d'herbe. Je crois que Spencer Tracy a autrefois tourné dans un film appelé *A Sea of Grass*. Spencer Tracy aurait su traverser ces plaines.

— Je me souviens que j'ai sangloté pendant tout un film où Spencer Tracy faisait un manchot, a-t-elle poursuivi. Je n'arrêtais pas de dire à mon mari que la terre devrait être peuplée d'hommes comme Spencer Tracy. Il n'arrêtait pas de me dire de me tenir tranquille et de suivre le film. Je ne regarde pas les films. Je nage dedans. Je pénètre dans l'écran. Le cinéma devient un monde à trois dimensions. Je me sens comme un espion à l'intérieur de chaque scène. Je n'aime pas les nouveaux films. Ils sont

devenus des bandes dessinées. Des recueils de comics. Les films modernes ne vous laissent pas une chance de croire dans un personnage, de suivre une histoire, de se persuader que le bien est plus fort que le mal, que la bonté triomphe. Ils ressemblent à ces sortes de manèges dans les parcs d'attraction où une machine géante lance et retourne les gens et les secoue sans raison, et pourtant ils adorent ça. Je crois qu'il y a quelque chose de menaçant et d'obscène dans les nouveaux films. Il y avait quelque chose de fantastique avec Bette Davis dans ces vieux films, elle était comme une déesse errante, passant d'un rôle à l'autre, parfois une belle du Sud, parfois une entraîneuse de boîte de nuit, d'autres fois une femme atteinte d'un mal incurable. Personne d'autre n'atteindra jamais son sens de la droiture, de la gentillesse, de l'honnêteté, la capacité qu'elle avait de comprendre ses propres sentiments et même de se mettre sans panique à la merci d'un homme. Elle était tout simplement extraordinaire dans *Now Voyager*. Je revois sans cesse ce film, comme les gens qui retournent chaque année au Metropolitan pour entendre *Carmen*.

— Vous parlez merveilleusement des films, ai-je remarqué.

— C'est gentil à vous de me dire ça. Cette panne me rappelle le cinéma, j'imagine. Il ne manque qu'une lumière clignotante et le panneau « sortie interdite » en rouge passé. J'ai toujours été frappée que les gens aillent ensemble au cinéma. Ça me semble une façon si collective de profiter d'un plaisir privé. C'est bizarre comme nous rayons la présence des autres dès que le film commence. C'est pourquoi je m'énerve quand quelqu'un parle ou met ses pieds sur un fauteuil. J'ai horreur de m'asseoir derrière quelqu'un de plus grand que moi. Mon mari pense que je suis folle de changer tout le temps de place. Une fois, il s'est levé et a quitté le cinéma parce que j'avais dit que je ne pouvais pas voir l'écran et que lui ne voulait pas s'asseoir ailleurs. Cela ne me faisait ni chaud ni froid puisque c'était moi qui avais les clés de la voiture. Il est revenu en boudant après avoir mangé deux boîtes de popcorn et il a presque eu une attaque.

— Ça ferait un bon papier pour le *Reader's Digest*, ai-je dit en plaisantant : « Les plaisirs du cinéma. »

— Vous êtes écrivain ?

— Non, ai-je répondu. J'ai la vague impression que les écrivains n'écrivent pas pour le *Reader's Digest*.

— Vous vous trompez. J'ai un fils qui est fasciné par le *Reader's Digest*. Pour lui, les articles sont épatants. Ils lui apprennent tant de choses. Il ne

peut pas manger de cornflakes sans un *Reader's Digest* sous le nez.

— Vous êtes écrivain ? lui ai-je demandé à mon tour.

— J'écris dans des carnets rayés que personne ne lira jamais.

— Un journal ?

— C'est plus qu'un journal. J'écris ce que je ressens sur les choses, ce que je ne parviens à partager avec qui que ce soit d'autre. J'écris sur ce dont personne n'a plus l'air de vouloir parler. Sur les conversations que je n'ai jamais avec mon mari. Sur tout ce que je crois que je devrais dire à mon fils et que, d'une certaine façon, je trouve impossible de lui dire en face. Je me demande pourquoi nous avons si peur de nous confier à nos enfants. A la place, j'écris. Tous les soirs, quand mon mari regarde le basket-ball. J'ai déjà rempli vingt-cinq cahiers. Je pense que je les laisserai dans un endroit où mon fils pourra facilement les trouver. Je crois que mon mari deviendrait hystérique s'il lisait mes cahiers. S'il les lisait, il découvrirait qu'il n'a jamais vécu avec la femme qu'il croyait. Je suis tellement totalement différente dans mon journal.

— Que mettez-vous dedans ? ai-je dit. J'ai toujours voulu tenir un journal.

— Il y a trois jours, nous avons dîné dans un restaurant noté quatre étoiles par le *Times*. Mon mari croit qu'il me fait un grand honneur chaque fois qu'il m'emmène dans un restaurant marqué quatre étoiles dans le *Times*. C'est toujours une déception. Et si ridicule. J'avais commandé des crevettes. Elles étaient coriaces et elles sentaient l'iode. J'ai voulu les renvoyer. Mon mari a refusé. Je n'ai pas touché à mon assiette. Les crevettes coûtaient 7,95 \$. Mon mari s'est mis à les manger dans mon assiette. Il a commencé à avoir des haut-le-cœur. Il m'a reproché le goût des crevettes. Quand il m'invite dans un restaurant cher, il aime faire l'amour dès qu'on rentre à la maison. Dans son esprit, je suis une petite amie et il dépense de l'argent uniquement pour ça, et il ne peut remettre à plus tard de sortir du restaurant et de me fourrer dans son lit. Quand nous sommes arrivés, j'ai dit que j'avais mal à la tête. Il a crié : "On s'en fout, de ta migraine." Je n'avais pas mal à la tête. J'essayais de réfléchir à ce que je pourrais faire pour m'imposer. J'ai eu une brillante idée. J'ai décidé de baiser mon mari comme une putain qui en donne à ses clients pour leur argent. J'ai ressorti tous les vieux trucs. J'ai poussé des gémissements. Je l'ai embrassé là où je ne l'avais plus embrassé depuis des années. Je lui ai égratigné le dos. Je lui ai enfoncé mes ongles dans la peau. J'ai battu des

jambes comme dans les romans cochons que j'ai lus chez Smith. Je ne l'ai même pas laissé sortir du lit pour farfouiller après une boîte de Kleenex. Je l'ai cloué au plume jusqu'à ce qu'il souffle comme un cardiaque qui passe le test du tapis-roulant et j'ai noté tout ça dans mon journal. Dans le carnet, c'est spirituel, c'est vivant. J'atteins l'intensité de Willa Cather dans ses moments les meilleurs. C'était excitant de raconter par écrit cette scène, mais je sais bien qu'on ne pourrait pas imprimer de telles pages. C'est trop personnel, trop intime. J'invente un sens à moi pour chaque mot. J'ai dit dans mon cahier mon désir de coucher avec mon fils. Il n'y a rien là d'obscène ni de pervers. Je crois que c'est un sentiment qu'éprouvent la plupart des mères. L'envie d'avoir une expérience avec leur fils. Je devine que ce serait chaud et rassurant, plein d'émerveillement. Si j'ai pu apprendre à mon fils à s'asseoir sur le siège des cabinets, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas capable de lui montrer comment faire avec une femme. Je ne crois pas que nous découvriions ces choses instinctivement. Je crois que nous les abordons en passant par un tas de mauvaises habitudes, de faux renseignements et de rites initiatiques de second ordre. Vous êtes un écrivain, s'est-elle exclamée, vous écoutez comme un écrivain. Vous n'interrompez pas. Vous êtes attentif.

Je ne pouvais distinguer son visage dans le noir. Mais je voyais une vague silhouette. Ses cheveux étaient tirés en arrière. Elle avait ôté sa veste. Elle était tournée vers moi, tout son corps tourné vers moi. Elle ne me parlait pas comme le font habituellement les usagers du Penn Central, avec leur buste raide et leur air de s'accrocher à chaque pouce de leur place.

— Je ne suis pas un écrivain dans le sens où vous l'entendez, ai-je répondu. Mais j'ai travaillé dans des journaux. J'ai même travaillé jadis dans le journal qui dresse des listes de « quatre étoiles » pour que les New-Yorkais sachent où manger.

— Le *Times*, a-t-elle fait. Pourquoi les gens sont-ils paralysés de timidité quand ils rencontrent quelqu'un du *Times* ? La célébrité du journal dépasse de loin celle de ses articles. Le style du *Times* est ordinaire. Les mots sont soigneusement empilés, comme des cageots dans un entrepôt. Vous trouvez rarement une ligne d'émotion. Tout le monde est-il insensible, au *Times* ? L'injustice ne mérite-t-elle pas un langage spécifique ? Qui fabrique ces histoires dans la page féminine ? On croirait que nous sommes une nation de gamins. Vous dites que vous avez travaillé pour le *Times*. Et maintenant, que faites-vous ? a-t-elle repris.

— Je suis assis dans des trains, la plupart du temps. Ce train en panne est une exception. J'ai l'impression que nous bougeons plus vite qu'aucun train jamais ne l'a fait sur cette ligne.

— C'est drôlement bien dit. Vous êtes un écrivain. Les écrivains se trahissent toujours. Je ne sais pas comment. Mais c'est vrai. Nous bougeons à toute allure quand nous sentons que nous pensons. C'est pourquoi je suis si bien quand j'écris dans mes cahiers.

Elle s'est glissée plus près de moi. Je savais qu'elle agirait ainsi. Nos mains se sont touchées, puis elles se sont agrippées comme si nous tombions en chute libre du haut du mont Cervin.

— C'est bon, a-t-elle dit. Si bon.

Je me suis rapproché d'elle. Nous avions une banquette pour trois personnes mais aucun voyageur n'avait pris la place du milieu au départ du train. Elle a mis ses bras autour de mon cou. Son corps était doux, encore ferme, ses seins étaient aussi pleins que ceux d'une fille de vingt ans. Nous nous sommes embrassés comme un couple d'amoureux dans un cinéma du Nebraska un samedi soir. Je mordais ses lèvres. Elle a mis toute sa langue dans ma bouche. Je n'avais jamais su qu'une odeur pouvait être aussi violente. L'odeur venait de derrière ses oreilles. Elle montait de sa gorge. Elle était sur ses bras. Elle a frotté ses seins contre ma chemise. J'ai glissé ma main dans son corsage et j'ai joué avec l'un de ses mamelons. Il était dur et vivant. Elle a ouvert mon pantalon. Elle m'a pris dans ses doigts avec habileté. Elle m'a caressé d'une telle façon que j'ai eu envie d'être capable d'avoir une douzaine d'orgasmes. Elle a dégagé sa bouche, elle m'a murmuré à l'oreille :

— Je pense que nous pouvons baiser sans nous faire remarquer. Je vais me retourner et vous pourrez entrer en moi de côté. J'aime comme ça. Et vous ?

Elle m'a de nouveau embrassé sur la bouche, puis fait sentir sa langue. Et puis elle m'a tourné le dos. Je la tenais de biais, mes mains toujours sur sa poitrine, et je la sentais qui ôtait son slip. J'ai étalé mon imperméable sur nous. Quand j'ai posé sur elle ma main, mes doigts, elle a cambré son corps. Je l'ai trouvée tout de suite. Elle s'est coulée contre moi. Je pouvais sentir son frémissement à elle. Ce frémissement qui m'hypnotisait. Je l'ai pénétrée. Eût-elle fait un mouvement, j'aurais plané dans un orgasme qui aurait duré un mois. Mes bras l'encerclaient. Mes mains étaient sur ses seins.

— Maintenant, l'ai-je entendu murmurer, maintenant.

Et elle a commencé à s'enfoncer en moi. J'ai plongé en elle. J'ai descendu mes mains sur ses hanches et je l'ai tirée à l'intérieur de moi.

— Maintenant, a-t-elle répété. Maintenant, en réprimant un gémissement, mais elle continuait à bouger contre moi.

J'ai senti son corps frissonner si délicieusement que je me suis rappelé une sensation de rêve, je me suis souvenu de la brise qui m'avait réveillé quand je m'étais endormi sur le bord d'un étang près de notre maison à Seward.

— Seigneur, a-t-elle dit, ce ne sera plus jamais pareil.

Nous nous sommes tous les deux adossés à nos places, comme des nageurs qui cherchent leur souffle.

— Je ne veux pas que la lumière revienne jamais. Je ne veux pas que ce train démarre et que ça se termine.

Le train était toujours noir. Mais mon regard perceait l'obscurité comme celui d'un léopard.

— Dans le train, a-t-elle continué. Mon Dieu, c'était si merveilleux. Ça montre ce que nous pouvons faire, vous et moi, quand nous l'osons. Je ne pense pas que nous pourrions recommencer. Cette fois, nous guetterions le contrôleur. Ce ne serait pas la même chose. C'était si bon. Ne penser à rien d'autre. J'entends toujours l'eau couler quelque part dans la maison ou le réfrigérateur qui se dégivre.

— Oui, c'était très bon.

— Je n'inscrirai pas ça dans mon cahier. Je n'ai pas besoin de notes pour me souvenir. Rien n'a été de travers. J'écris d'habitude sur tout ce qui rate pendant la journée.

— Ça doit faire un sacré volume, déjà.

— Mais pas un volume que n'importe qui d'autre lirait. Je ne suis pas un écrivain. Ça ne m'intéresse pas. Tout ce qui m'intéresse, c'est de ne pas être submergée par la vulgarité de mon mari. C'est un travail à plein temps pour moi. Il ne dort pas. Il s'est mis à prendre des somnifères. Il avale trois verres avant le dîner. Il insiste encore pour manger de la viande saignante chaque soir. Ses veines doivent ressembler à un égout bouché. Il mourra bientôt. C'est une machine qui a été remontée par l'école de droit de Harvard et orientée vers les lois fiscales. Vous savez, a-t-elle repris, nous ne pourrions jamais faire ça de nouveau. Ce que nous venons juste de faire. Je me demandais si nous pourrions nous rencontrer au Drake ou au Plaza, mais

où pourrions-nous trouver au Plaza un lit aussi merveilleux pour faire l'amour que cette banquette en plastique du Penn Central ? Je ne pesterai plus jamais contre cette ligne. Je vais vous dire ce que je vais faire. Le wagon est encore noir comme un four. Je vais me lever et trouver une autre place, dans un autre compartiment. Vous ne devez pas voir mon visage et je ne dois pas voir le vôtre. Je m'interdirai toujours de parler de ce que nous avons fait. C'était trop bon pour le gâcher en parlotes. Je ne pense pas que vous vouliez en savoir plus sur moi que ce que vous en savez déjà et qui est probablement plus que personne n'en a jamais su. Le train va bientôt repartir. Je ne crois pas que nous aurons droit à un autre trajet semblable, ni l'un ni l'autre. Je ne peux pas imaginer que ça arrive de nouveau. A aucun prix, et avec personne, pas même avec mes blocs-notes rayés, je ne partagerai ça.

Elle m'a embrassé en plein sur la bouche, comme Miriam avait osé le faire lors de notre second rendez-vous, et elle a remonté le couloir.

Je n'aurai personne à qui raconter cette histoire, à part Miriam. Rosenthal ne me croirait pas, par jalousie. Quant à George Baker, il déclare à Yale à qui veut l'entendre que les conduites sexuelles des hommes et des femmes depuis le début de la Révolution industrielle étonneront les chercheurs du XXI^e siècle.

Je me suis carré sur la banquette et j'ai regardé dans la nuit noire du wagon. Je guettais les premières secousses du train. Les roues n'ont pas bougé. Il était plus de 19 h 30. Nous étions dans le tunnel depuis deux heures. Personne n'élevait la voix. Je m'attendais à moitié à ce que les voyageurs derrière moi se penchent sur le dossier et murmurent à mon adresse des félicitations. Mais, apparemment, ils n'avaient rien vu.

Comment auraient-ils vu ce qu'ils ne pouvaient croire ? L'imperméable n'avait pas été seul à nous protéger. Elle avait été si habile avec moi. Notre rapport n'avait peut-être duré en réalité qu'une ou deux minutes, mais j'étais resté plus longtemps en elle à cause de ce frémissement qui était pour moi l'une des sensations les plus extraordinaires sur terre, quelque chose comme la naissance d'un chiot, quelque chose que je n'avais connu qu'une seule fois avec Miriam, et c'était à Londres, pas dans notre propre maison. Maintenant, je savais. Je me rappelais la première fille que j'avais eue. Elle a commencé à émerger de ma mémoire comme ces nouvelles pellicules de couleur qui se développent dans votre main au fur et à mesure que vous les regardez. Elle m'avait guidé en elle comme on dirige un cerf-volant un

après-midi de grand vent à Seward, dans le Nebraska. Elle avait gravé en moi des impressions que je n'avais pas été capable de retrouver ensuite, comme Proust lorsqu'il recherchait la saveur d'une certaine madeleine, et c'est probablement pourquoi j'avais tout oublié d'elle. Elle vivait quelque part à Omaha. Elle avait sans doute maintenant près de soixante ans. Sa vulve était humide et chaude, d'une chaleur qui m'aspirait à l'intérieur d'elle et qui avait établi à jamais mon premier contact avec le corps d'un autre être vivant, comme je ne l'avais jamais éprouvé avant, comme je l'ai toujours désiré de Miriam et comme, je le sais à présent, je pensais sottement qu'elle me le refusait, alors que c'était un souvenir qui ne pouvait pas revivre. Arlene Roberts de Omaha, dans le Nebraska.

Le train a redémarré à 7 h 45. Nous avons commencé à parcourir le tunnel à très petite vitesse et par à-coups, en nous arrêtant à chaque instant. Et le convoi ne repartait qu'avec précaution. Les lampes se sont rallumées. A la hauteur de la 125^e Rue, le train s'est mis à glisser à travers le Bronx à sa vitesse normale. Il grondait à travers les villes du Wetchester, vers le Connecticut, comme s'il pouvait rattraper le temps perdu. A travers la vitre, j'ai regardé les maisons : elles zébraient la nuit d'éclairs, on eût dit des engins au moment qui précède l'explosion. George ne dit-il pas que chaque foyer américain est une bombe à retardement prête à sauter ? Cette phrase a fait le tour du monde, on l'a citée partout. Je me demande ce que Baker ferait s'il avait autant de pouvoir que Dieu dans les dix premières pages de la Bible, ce qu'on l'a souvent accusé de désirer. Baker battrait en retraite avant de relever le défi. Il a écrit, un jour, dans le *Scientific Man* : « Je ne vois pas comment nous pouvons éviter une guerre nucléaire. Jamais une arme n'est demeurée inemployée, à part l'arme bactériologique. Et c'est seulement parce que nous nous méfions des germes organiques et que, d'une certaine façon, nous croyons qu'ils attendent de nous arracher l'héritage du monde. Les bombes éclateront et, avec elles, nos dernières contraintes, ces contraintes que nous n'avons jamais vraiment épouvées jusqu'au bout. »

Le train avait été immobilisé dans le tunnel par un incendie à la hauteur de la 94^e Rue. Un pompier avait trouvé la mort en posant le pied sur le rail conducteur. Le contrôleur a fait circuler la nouvelle. J'ai pensé que le mécanicien aurait dû envoyer trois grands coups de sifflet en l'honneur du pompier. Mais on ne pleure plus les morts. On pleure les vivants plus que les morts. Mon père est mort. Ma mère aussi. La plupart de mes tantes et de

mes oncles ont disparu dans le silence des plaines du Nebraska. J'ai deux amis intimes à New York, Harry Rosenthal et George Baker. Le reste des gens que je connais à New York m'écarteront d'un haussement d'épaule comme c'est devenu la coutume dans cette ville lorsqu'on apprend le décès d'un ami ou d'une connaissance. Quand je travaillais au *Times*, j'avais parcouru les archives et déchiré ma notice nécrologique. Je ne voulais pas que ma mort soit enregistrée comme un match de basket-ball à Madison Square Garden. Miriam dit toujours qu'elle voudrait que ses cendres soient jetées à la mer. Je n'ai pas de préférence. Je crois que l'univers n'a ni commencement ni fin. Personne jusqu'à la fin des temps ne saura jamais pourquoi nous sommes sur terre.

Les maisons blanches du Connecticut ont commencé à apparaître le long de la voie. Ces maisons de planches, peintes en blanc et bâties dans les jours d'innocence. Un cruchon de limonade par un chaud après-midi de juillet a préservé la génération de mon père. Je suis né dans une maison semblable avec un toit en pointe, un porche, une balançoire accrochée à deux crochets de fer et une resserre à outils qui sentait le moisi et où j'avais déniché de vieux numéros de la revue *Liberty*. Le dimanche, mon père s'asseyait toujours, face au soleil, dans un fauteuil à bascule en noyer. Ce fauteuil où il est mort, un exemplaire du *Red Pony* de Steinbeck dans la main. Les enterrements dans le Nebraska étaient imposants. Je déteste les enterrements auxquels j'ai assisté à New York, avec ces salons funéraires au niveau de la rue, coincés entre des boutiques où les femmes peuvent acheter des bijoux de fantaisie. Nous approchions de Wilton, Branchville, Georgetown, et bientôt de Redding.

J'ai enfilé mon imperméable et suis allé m'installer sur la plateforme pour que le vent qui s'engouffrait me lave de New York, de la dame que j'avais baisée, des cinq putains de la 39^e Rue, de Harry Rosenthal saoul au bar de l'ONU, de George Baker qui s'efforçait de prétendre qu'il n'était pas saoul au Century Club, de la crasse de l'île de New York coulant déjà dans les eaux polluées de l'Atlantique. Le vent était bon. Le train cliquettait et hurlait. Les maisons blanches passaient à toute allure. Les fenêtres des cuisines étaient éclairées. Des lumières rouges flamboyaient quand nous entrions dans une gare. Les voitures attendaient nerveusement aux carrefours. Redding n'était qu'à une ou deux minutes de Georgetown. Le train a traversé rapidement les bois. Dans Redding, il y a un croisement où

les voitures attendent, puis une poste. Le train glisse toujours en entrant dans la gare de Redding comme un monstre à bout de souffle.

J'ai vu Miriam qui regardait le train comme s'il arrivait d'une autre planète. De l'intérieur de la Volvo, elle m'a fait un signe de la main. J'ai marché rapidement dans sa direction. Je tremblais comme un prisonnier qui voit la potence. J'ai décidé de ne rien dire. J'attendrai jusqu'à ce que la voiture s'engage dans Long Ridge Road et je lui proposerai alors d'aller dîner chez un Chinois à Westport.

Je me suis assis dans la voiture. Miriam faisait tourner le moteur trop fort. Elle a eu du mal à sortir du parking. Ce n'était pas dans mes habitudes de me pencher et de l'embrasser. J'ai examiné son visage. Rosenthal m'avait dit qu'elle avait pleuré au téléphone. Elle semblait tendue. Elle ne m'a pas regardé. Elle n'a pas non plus évité de me regarder. Elle a pivoté dans Long Ridge Road. Elle conduisait vite et brusquement. Nous habitons au sommet de Long Ridge Road, après un tournant, au fond de ces bois sombres que Miriam ne juge plus assez intimes.

— Comment était-ce dans le train ? a-t-elle demandé.

— Seulement plus long que les autres fois. Il n'y a pas eu de fumée dans notre wagon. Un pompier a été tué. Nous sommes restés assis dans la nuit noire pendant plus de deux heures.

C'est étonnant qu'aucun passager ne se soit mis à crier ou à protester.

J'avais presque le ton du speaker du journal de 6 heures, qui ne croit pas aux nouvelles qu'il lit de la salle de rédaction.

— La radio n'a pas cessé d'annoncer le retard. Les premiers comptes rendus disaient qu'un incendie se propageait à travers le tunnel conduisant à Grand Central. J'allais prendre la voiture jusqu'en ville, a dit Miriam.

— C'était seulement plus long que d'habitude, ai-je répété.

Nous avons quitté Long Ridge Road. Miriam a freiné, brutalement. Elle a éteint les phares. Elle a allumé une cigarette, ce qu'elle fait rarement.

Elle s'est tournée vers moi et m'a demandé :

— Vas-tu me dire pourquoi cette journée est aussi dingue ?

— Qu'entends-tu par dingue ? ai-je demandé.

— Je me sens comme si tout volait en éclats. Comme si une tornade avait arraché le toit de notre maison. Comme si nous étions nus devant tout le monde. Je t'ai entendu hurler toute la journée. J'entends les enfants hurler. Je sais que j'ai hurlé. Pourquoi est-ce qu'aujourd'hui tout est démentiel ? Tu dois me le dire. Le Valium ne me soulage plus. La seule

chose qui pourrait m'aider, ce serait que nous parlions, toi et moi. Mais tu ne me diras rien. C'est ton style. C'est comme ça que tu as toujours été. C'est cet héritage du Middle West que tu tiens de ta famille. Cette impression que parler c'est comme exposer une pellicule vierge au soleil, que ça va te réduire à zéro. Ce n'est pas forcé. Qu'y a-t-il de si dingue aujourd'hui dont tu ne puisses ni parler ni discuter ?

Miriam a attendu que j'ouvre la bouche. Mais je suis resté silencieux, je cherchais les mots justes qui la tranquilliseraient. Des mots qui ne retireraient pas tout sens à mon projet.

— Il n'y a rien de dingue aujourd'hui. Cette journée n'est pas plus dingue que celle d'hier. Je me suis réveillé de bonne heure. Je ne pouvais pas dormir. J'ai chargé le fusil. Pour une raison ou une autre, ça m'a rassuré. J'ai été travailler. J'ai eu trois ou quatre rendez-vous. Que trouves-tu de dingue là-dedans ? Qu'est-ce qui t'inquiète ?

C'était la mauvaise question, celle qu'il ne fallait pas poser à Miriam.

— Je sais quand tu es affolé. Tu étais inquiet quand tu m'as rejointe dans le lit ce matin. Tu as fait l'amour comme si tu t'acquittais d'une dette. Je ne sais plus ce que tu désires. Veux-tu que je m'agenouille dans cette voiture et que je te suce jusqu'à ce que tu en arraches la ceinture de sécurité ? Je ne sais plus ce que tu veux. Ce n'est pas le sexe. Dieu, non ! Tu es trop vieux pour croire que le sexe soit rien de plus que ce qu'il est. Plût à Dieu que tu ailles chez les putains plutôt que dans des cinémas pouilleux ou des snacks infects. Pourquoi étais-tu si nerveux ce matin ? La maison en tremblait. Les gosses l'ont senti. Tony a dit que c'était comme si le sommet de ton crâne allait s'envoler. Quant à Sheila, elle croyait que le monde t'était tombé sur la tête. C'était à peine pensable combien tu étais nerveux et comme tu arrivais mal à le cacher. Je n'aurais pas dû te laisser aller en ville. Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il, Paul ? As-tu un cancer de l'estomac ? Deviens-tu aveugle ? Faut-il t'opérer de la prostate ? As-tu une petite amie de seize ans dans une chambre de bonne d'East Village ? Anne est-elle enceinte ? Veux-tu divorcer ? Veux-tu brûler la maison de fond en comble ? Veux-tu t'enfuir en Espagne ou dans le Nebraska ? Veux-tu bazarder la revue ? Veux-tu écrire un livre ? Veux-tu retourner dans cette tour d'ivoire du *Times* et rédiger des éditoriaux sur la réforme de l'avortement, ou sur l'honnêteté au niveau gouvernemental ? Te sens-tu vieux ? Penses-tu que je suis folle ? Penses-tu que je devrais être enfermée, et toi libre ? Les gosses t'embêtent-ils ? Leurs beaux visages ne signifient-

ils rien pour toi, le matin, au petit déjeuner ? Sais-tu combien il leur est facile de perdre toute possibilité d'amour si tu ne leur en donnes pas ? Qu'as-tu laissé échapper comme l'air d'un ballon ? Si tu ne veux pas me le dire, alors parle à Harry Rosenthal ou George ou à un psychiatre ou un prêtre ou même aux enfants. Il n'y a pas de loi qui interdise à un père de confier à ses enfants qu'il se sent déprimé. Tu n'as pas besoin de paraître parfait devant eux. Ils savent que tu ne l'es pas. Ils connaissent déjà chacune de tes imperfections, ne le sais-tu pas ?

Miriam parlait comme une femme consciente de plaider pour sa vie.

— J'ai eu une sale journée, ai-je dit. Pourquoi en fais-tu une montagne ?

— Parce que ce n'est pas un jour normal. Je n'avais jamais senti la maison secouée par les mêmes vibrations que ce matin. Ne me raconte pas que c'est dans mon imagination. Tu sais aussi bien que moi ce que je veux dire. Ce matin, une tempête a fait rage sur toi. Et ensuite cette conversation démentielle que nous avons eue au téléphone, j'ai eu l'impression que je devenais folle. Ce n'est pas un jour normal. Même maintenant, rien n'est normal. Je tremble parce que j'ai peur de ce qui arrive. Tu as l'air raide comme un cadavre. Veux-tu tellement mourir ? Est-ce ça que tu veux ? Je ne te quitterai pas une minute. Les enfants non plus. Nous te suivrons à travers la maison. Je ne dormirai pas cette nuit. Je resterai dans ta chambre. Que puis-je dire d'autre ? (Miriam a écrasé la pédale de l'accélérateur.) Non, a tranché Miriam, nous n'irons pas dîner à Westport. Nous rentrons à la maison et je vous ferai à dîner.

22 h 45

La maison était illuminée. L'électricité brûlait dans la cuisine, les chambres à coucher, le salon et le bureau. Les projecteurs étaient allumés dans le jardin, la maison étincelait au milieu des bois sombres qui nous encerclaient. Nous avons roulé dans l'allée et Miriam a freiné sec comme les chauffeurs de taxi sur Park Avenue.

— Les enfants ont pensé que tu aimerais voir des lumières après avoir été coincé plus de deux heures dans ce tunnel, a-t-elle expliqué.

— C'est pas bête, ai-je répondu.

— J'ai préparé des boissons. Elles sont dans le réfrigérateur. Sheila a dit que Papa aurait besoin d'un verre après ce tunnel.

Les enfants sont apparus sur le perron. Tony est le plus grand. Ensuite Sheila, puis Alex. Du haut des marches, ils ont agité leurs bras dans ma direction.

— Papa, a appelé Sheila. C'était dans le journal de 10 heures ! Ils ont montré le pompier et quelques-uns des wagons dans le tunnel.

Tony m'a fait un signe de victoire.

Alex a crié :

— Tu n'étais sur aucune des images qu'ils ont passées. Un opérateur a parcouru les wagons et a demandé aux gens comment ça faisait d'être assis dans un tunnel.

Nous étions tous debout devant la maison, dans le flamboiement des lumières et, si nous avions été en juillet, j'aurais guetté le bruissement des lampions.

Miriam s'est exclamée :

— Nous devrions éclairer la maison comme ça tous les soirs.

— Et nous ruiner en notes d'électricité, a plaisanté Tony.

— Je me souviens quand les lumières sont revenues en Europe après la guerre, ai-je dit. Les gens allumaient des feux dans les rues. L'Europe avait été six ans dans le black-out. Une nuit, Berlin était obscure. La nuit suivante, elle était éclairée. Ça a dû être fantastique, à Londres, quand les lumières sont revenues.

— Papa, a murmuré Sheila, tu en as vu, des choses.

— Oh oui, a fait Alex.

— Tu n'a pas un peu paniqué, a questionné Tony. Parce que, moi, j'aurais drôlement eu la trouille. Je ne peux pas supporter, au cinéma, quand quelqu'un est coincé dans un tunnel.

— Ça aurait pu être catastrophique, ai-je dit en manière de commentaire. Il aurait pu y avoir une explosion, un incendie plus fort, le tunnel aurait pu s'effondrer par endroits. Mais il n'y a rien eu de la sorte.

— Alors, pourquoi avez-vous été embouteillés si longtemps dans ce tunnel ? a interrogé Alex.

— Parce que New York est une ville très compliquée, Alex, et si une chose va de travers, cela se répercute sur un tas de gens.

Alex a réfléchi :

— Moi, j'aurais marché le long de la voie.

— Rentrons, a proposé Miriam. Nous attirons tous les moustiques de West Redding.

Sheila a couru dans la cuisine pour chercher les Martini.

J'ai pendu mon imperméable à la patère dans le vestibule. Miriam a ôté sa veste de mouton. J'ai remarqué qu'elle s'était habillée pour venir me chercher à la gare. Elle portait le chandail de marin qu'elle avait trouvé en Irlande et le pantalon de chez Givenchy qu'elle avait acheté à Paris. Elle ne les mettait que dans les grandes occasions, lorsqu'elle voulait avoir l'air en forme, comme jadis les femmes enfilaient de petites robes noires.

Sheila a apporté les Martini.

— La cruche est très froide, Papa, a-t-elle dit.

— J'en ai bien besoin, ai-je répondu. Merci, Sheila.

Et j'ai versé deux Martini.

— Tu portes un toast ? a demandé Sheila.

— Oui, ai-je fait. Au wagon 408 qui m'a déposé avec deux heures de retard.

Les Martini étaient glacés. J'ai bu le mien lentement. Miriam a avalé une longue gorgée.

— Il n'est rien arrivé d'extraordinaire dans le train ? a insisté Tony. Je n'arrive pas à croire que des gens puissent rester assis des heures dans un train noir comme un four sans rien faire.

— Les voyageurs du Penn Central, Tony, sont restés dans la nuit noire comme si c'était la chose la plus normale après une journée de travail. Protester n'aurait eu aucun sens. On ne pouvait pas faire avancer les trains.

Nous étions en panne. Je pense que la plupart des gens ont apprécié cette panne. Maintenant, je crois que nous devrions éteindre en partie. Où est Cléo ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue à la porte ?

— Cléo s'est endormie dans la chambre d'Alex en t'attendant, a expliqué Sheila. Mais elle aurait dû descendre quand la voiture a pénétré dans l'allée.

Cléo a dégringolé les escaliers. Elle portait une de mes chaussures de tennis dans sa gueule et frétillait de la queue, comportement qui lui est aussi naturel que la poignée de mains pour les hommes. Nous étions tous réunis dans l'éclat des lumières. Miriam avait déjà fini son Martini.

— Les enfants ont mangé, a-t-elle dit. Je vais faire des œufs au bacon. (Elle s'est versé un deuxième Martini.) Et laisse les lumières. J'aime ça.

— Je crois que je vais me laver, ai-je annoncé.

— Lave-toi en bas, dans le cabinet de toilette, a suggéré Miriam. Les œufs seront prêts dans une minute.

— Le cosmonaute avait-il quelque chose à dire ? a demandé Tony.

— Oui, il s'est montré très intéressant, ai-je dit.

J'ai commencé à monter au premier étage, vers ma chambre. Miriam m'a rejoint, elle a chuchoté :

— Le fusil n'est pas dans la chambre.

— Oh, ai-je fait.

— Bon Dieu, a-t-elle dit, ne recommence pas avec ces vibrations. Allons dans la cuisine.

Toutes les ampoules brûlaient dans la cuisine. J'ai posé la cruche de Martini sur la petite table, un épais plateau de pin qui est dans la famille de Miriam depuis cent cinquante ans.

— Bon, a commencé Miriam. Ça te plaît d'avoir une maison ? Des enfants ? Cléo ? Tu aimes cette cuisine ou tu préfères les *délicatessen* de Lexington Avenue ? Tu te tenais sur le seuil comme si tu voyais cette maison pour la première fois.

— Je sais, ai-je répondu. Mais, toi aussi, tu te tenais sur le seuil comme si tu ne m'avais jamais vu auparavant.

— Nous n'en sommes pas quittes pour autant. Veux-tu tes œufs brouillés ou frits avec du bacon ?

— Brouillés. Ça ne t'ennuie pas si je bois du bourbon plutôt que ces Martini ?

— Non. Rosenthal avait-il toute sa tête quand tu lui as parlé ? Il m’a raconté que vous aviez bu du bourbon, tous les deux.

— Oui, il avait toute sa tête. Nous avons pris du bourbon au bureau. Après, j’ai bu un verre avec lui à l’ONU. Je crois que c’est l’ONU qui le rendait saoul, pas le bourbon. Il n’arrête pas de me répéter qu’il veut téléphoner à une compagnie de navigation, emballer tout ce qu’il possède dans une caisse de 13 mètres de long et envoyer le tout en Israël. Il veut finir ses jours là-bas. Il dit qu’il passerait avec joie quarante jours et quarante nuits dans le désert. Mais il n’a plus quarante ans à vivre.

— Rosenthal veut seulement que tout le monde soit désolé qu’il ait été à Auschwitz.

— Tu ne ferais pas pareil ?

— Je ne connais pas cinq personnes qui seraient tristes pour moi, quoi qu’il m’advienne. Pourquoi ramènes-tu toujours Rosenthal et Auschwitz quand je te dis que je me sens mal ?

— Il se trouve tout simplement que je pense que Rosenthal a traversé une expérience qui nous guette presque tous. Il a survécu. Il est un témoin. Ça le rend aussi insolite que l’enfer.

— Voilà maintenant que tu penses que le simple fait de survivre est une sorte de prouesse extraordinaire.

Miriam a cassé les œufs dans un bol en acier inoxydable. Elle a posé devant moi une bouteille de Jack Daniels et un gobelet en pâte de verre moulée qui avait survécu au XIX^e siècle.

— C’est déjà un exploit exceptionnel à New York. C’est aujourd’hui la seule ville au monde où les gens s’endorment prêts à être massacrés, cambriolés ou violés dans leur sommeil.

— Je trouve parfois que tu exagères sur New York.

— J’exagère peut-être, mais ceux qui violent et tuent n’en remettent pas, eux. Le *Times* a même publié un éditorial qui reconnaît que dix-huit meurtres ont été commis mardi à New York.

— Veux-tu toujours retourner en ville ?

— Et toi ? ai-je demandé à Miriam.

— Non. Je ne crois pas que New York soit une ville où l’on retourne. On s’installe à New York ou on en part, mais on n’y revient jamais. Du moins, pas moi. Je ne veux pas mourir ni devenir une vieille dame à New York. C’est la pire des villes que je connaisse pour mourir. Je veux que nous déménagions dans une maison où nous pourrions vivre, tous les deux,

comme des vieux. Celle-ci ne convient pas. C'est trop grand. Quand l'heure sera venue, nous trébucherons dans les tapis, nous tomberons dans les escaliers. Nous ne serons plus capables de trouver les interrupteurs. Nous avons besoin d'une maison plus petite. Une maison où un vase de roses soit le centre d'attraction. Voilà tes œufs. Tu veux du café maintenant ?

— Tu ne manges pas ?

— Juste deux tranches de bacon. J'ai mangé du pain et de la confiture toute la journée. Il me semble, je ne sais trop pourquoi, que les tartines à la confiture me rendent moins nerveuse a répondu Miriam.

— J'ai oublié ce que j'ai eu à déjeuner, ai-je dit. J'oublie tout le temps ce que j'ai mangé à midi. Presque chaque jour, maintenant, je me dis que je n'arrive pas à me rappeler ce que je mange à déjeuner.

— C'est parce que tu te moques de ce que tu avales.

— C'est peut-être la vérité.

— Je crois que je vais préparer du café frais.

Miriam a fait marcher le moulin électrique. Elle a sorti une bouteille d'eau de source du réfrigérateur.

— Ça va être un café spécial, ai-je remarqué.

— Je veux prouver qu'il nous est possible de vivre ensemble, a fait Miriam en souriant. (J'ai pensé alors que tous les gens sont beaux lorsqu'ils sourient.)

— J'ai pris tout mon Valium et j'ai tiré la chasse d'eau dessus, 15 \$ de balancés, a annoncé Miriam. Je l'ai fait parce que je sais que tu ne peux pas supporter de me voir avaler ces pilules. Les prospectus disent que l'arrêt du Valium doit être progressif. Mais j'ai lu cet article que tu as publié à propos des recherches qu'ils font à l'institut Rockefeller sur le cerveau et les maladies. Le cerveau qui résiste aux ulcères, aux névralgies, aux douleurs stomacales et même aux troubles cardiaques. Je n'ai pas pris de Valium à 7 heures. Je n'en ai plus à prendre. Toutes les pilules sont parties dans les toilettes. J'espère qu'elles ne vont pas bousiller notre fosse septique. J'ai installé tes affaires dans notre chambre. Je donne ta chambre à Tony comme bureau. Il dit qu'il va la transformer en bibliothèque avec Alex. Ça te va ?

— Es-tu certaine que tu veuilles de moi dans ta chambre ?

— J'ai dit notre chambre.

— Ce n'était pas notre chambre il y a huit mois, ai-je remarqué.

— Il y a huit mois, je ne savais même pas que tu vivais dans cette maison. Tu dînais à New York. Tu rentrais tard. Tu garais ta voiture à

Norwalk. Tu allais directement dans ta chambre. Je ne te voyais jamais. Nous nous parlions rarement. Tu prenais le premier train le matin. Les enfants ne t'apercevaient jamais au petit déjeuner. Tu n'ouvrais la bouche que pour critiquer tous mes faits et gestes. Tu vivais comme un homme terrorisé. Tu ne dormais pas la nuit. Tu as commencé à acheter des somnifères. Tu avalais un flacon d'aspirine par semaine jusqu'à ce que je te dise que l'aspirine brûle l'oxygène dans le sang. Tu n'étais pas mon mari. Ni mon amant. Même pas mon ennemi. Tu étais comme un inconnu sur lequel on n'arrête pas de tomber chez Schrafft's. Je savais que tu n'avais pas de petite amie à New York. Tu n'es pas du genre à avoir des aventures. Ça t'assommerait trop vite. Ces huit mois ont ressemblé à ce que j'imagine être la mort. Avec tout qui continuait, mais sans rien signifier pour toi. Je ne t'ai même pas averti que Sheila s'était fait arracher une dent. Il me faudrait une semaine pour te raconter tout ce qui est arrivé depuis six mois, tout ce dont tu devrais être au courant en tant que père de trois enfants. Je suis folle, bien sûr, les dossiers de l'hôpital le prouvent. Mais, toi, il n'y a pas de nom pour ton espèce de démente. A part la folie du mari. Tu enrages d'être père, époux. C'est comme si tu croyais vraiment qu'il existe une sorte de paradis qui te serait accessible si seulement tu te débarrassais de moi et des enfants. Je ne sais pas quelle sorte de paradis un être au-dessus de quarante ans espère encore trouver sur cette terre. Mais, toi, tu sais. Dis-moi ce que c'est. Où c'est. Nous partirons à sa recherche. Jadis, les familles prenaient la route dans des wagons bâchés sans la moindre idée de l'endroit où elles allaient.

Miriam a retiré la cafetière de la cuisinière.

— Tu te rappelles quand je faisais du café frais tous les matins ? m'a-t-elle demandé.

Elle a versé le café dans des tasses, pas dans les bols.

— Est-ce que rien de ce que je dis n'a de sens ?

Je suis toujours désarmé quand Miriam me pose une question directe qui la briserait si je répondais honnêtement.

— Tu ne réponds jamais quand je te parle, a-t-elle dit.

— Une vie entière ne me suffirait pas pour te répondre.

— Qu'est-ce que cela est censé signifier, nom de Dieu ?

— Tu poses toujours de telles questions.

— Quelles questions ?

— Des questions auxquelles on ne peut pas répondre.

— Pourquoi ne me dis-tu pas si je déraile ou non ? a répété Miriam.

— Parce que tu es persuadée que je vais me tuer avec ce Remington d'occasion que j'ai acheté 20 \$. Je ne vais pas me tirer une balle dans la bouche comme Hemingway. Tu parles comme si nous avions quelque chose à ressusciter entre nous. Les gens qui ont vécu ensemble aussi longtemps que nous ne devraient rien avoir à ranimer. Nous ne sommes pas des pièces de musée. Ce que nous avons vécu, nous l'avons vécu. Il n'y a pas moyen de revenir là dessus. Nous ne sommes pas un jeu de patience. Nous sommes des gens. Nous rabâchons quelques habitudes et quelques slogans fatigués qui n'ont pas changé depuis que Moïse a gravi sa montagne et que les Grecs ont écrit leurs poèmes cochons. En dix mille ans, nous n'avons pas inventé un seul nouveau sentiment humain. Nous continuons à vivre sur le passé, pas sur le futur. Je n'ai aucune nostalgie du passé. Notre passé n'est pas toi ou moi, mais une histoire qui nous a été imposée. Tu n'as jamais voulu comprendre ça. Tu baisais comme si tu avais appris la leçon en 1837. Tu m'incarnais dans le personnage du mari en te basant sur la douzaine de romans que tu as lus au lycée. Tu as même fait une dépression nerveuse, pour mieux te conformer au programme. Tu préférerais devenir folle plutôt que d'accepter le fait qu'il te fallait devenir une femme avec moi. Il n'y a pas d'issue facile à cette vie. Tu devrais le savoir. Tu as essayé une fois. Pour une raison inconnue, nous sommes tous fabriqués pour nous sentir différents les uns des autres, et pourtant nous nous comportons tous comme une rangée de dominos qui culbutent. Je ne prétends même plus y comprendre quelque chose. Tous les hommes doués d'une certaine dose d'intelligence que je connais ont abandonné l'idée de trouver un sens à leur vie. Ça ne veut pas dire qu'ils se jettent d'une falaise ou qu'ils se brûlent la cervelle. Socrate et Jésus sont les deux seuls hommes qui aient considéré le suicide comme une conduite rationnelle. Où est le fusil, Miriam ? Qu'en as-tu fait ?

— Bon Dieu, que cherches-tu avec ce fusil ? Dis-le-moi ! Dis-le-moi ! Dis-le-moi ! (Miriam a éclaté en sanglots. Son corps tremblait.) Pourquoi ne me dis-tu rien ?

— Je vais me coucher, ai-je répondu.

Mais aucun de nous n'y croyait.

Ma chambre était littéralement nettoyée. Miriam avait même retiré la couverture et les draps du lit. Je me suis allongé sur le matelas et j'ai regardé le plafond comme des milliers de détenus doivent le faire dans le monde entier.

J'entendais Miriam laver la vaisselle. Les enfants étaient endormis ou peut-être tendus dans leurs lits à guetter ma prochaine scène ou celle de Miriam. Ils ont grandi avec la certitude que les hommes et les femmes se massacrent quotidiennement, pour ressusciter le matin et entamer une autre journée de carnage. Encore un de ces mythes grecs avec lesquels ils vont devoir vivre.

Miriam avait ôté la taie d'oreiller. La toile sentait l'humidité, comme dans les lits que j'avais eus à l'armée. Je ne parviens pas à croire que quarante millions de gens aient été tués dans des guerres depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Je ne vois pas ce que ma mort changera, ou celles de Miriam, de Tony, d'Alex et de Sheila, puisque nos vies ne font aucune différence. J'imagine qu'il y a eu un moment où le fait d'être en vie avait une importance. Je peux même me rappeler un temps semblable dans ma propre vie, seulement c'est une sensation dont je n'arrive plus à être certain, comme les vieux quand ils n'ont plus personne avec qui partager un souvenir commun et qu'ils se mettent à douter de leur propre existence, ce qui arrive tout au long de ce que M^{me} Antine nommait en classe de seconde la Civilisation occidentale.

Je ne pense pas que j'aie un jour de plus à vivre. Mon père a vécu jusqu'à soixante-treize ans, ma mère jusqu'à soixante-douze. Mais ils étaient convaincus qu'ils avaient le devoir de vivre aussi longtemps que possible. Nous ne croyons plus à ça. Pourtant, j'ai vu à la télévision une tribu qui a erré des mois, sans eau, à travers un désert d'Afrique en arrachant et en pressurant les racines qu'elle pouvait trouver, et qui a survécu, sans autre but que de continuer à vivre. La vie est la plus malheureuse expérience que la plupart des gens subissent. Nous sommes les vestiges des premiers êtres sur terre. Ils se dévisageaient les uns les autres

sans parvenir à en croire leurs yeux et ils ont semé dans le cerveau vierge de l'homme la première et la plus durable des théories existentielles : nous sommes tous des étrangers les uns pour les autres.

Miriam avait déménagé mes vêtements, mes pipes, mes chaussures et jusqu'aux peintures sur les murs. Comme une chambre est vite dénudée. J'aime la sensation du matelas sans drap. Il y a quelque chose de transitoire dans un matelas nu. On sait que ça ne durera pas toujours. C'est avec un matelas nu qu'on humilie les gens partout dans le monde. Dans les taudis de l'Assistance publique à New York, un matelas nu, c'est le symbole de l'échec. Est-il vrai que trente millions d'enfants mourront de faim cette année ? Est-il exact que les États-Unis consomment 60 % des biens de ce monde ? J'ai écrit dans le *Times* le premier article sur les montagnes de canettes de bière qui se dressent comme l'obélisque de Cléopâtre et cachent le paysage américain.

Le boulot d'un éditorialiste est d'avoir raison. Celui d'un auteur dramatique est de faire rire les gens tristes. Celui des maris a été défini par la Révolution industrielle. Mais celui d'une femme est un mystère pour toutes les femmes qui ont existé, à l'exception de Betty Friedan. Miriam est la seule femme que j'aie à comprendre. J'ai été malheureux quand Willy Brandt a démissionné en Allemagne. Je l'ai connu là-bas. J'ai assisté à l'assemblée de la New School en l'honneur de son quarantième anniversaire d'exil, et Willy Brandt était l'invité d'honneur. Au cours de la réception, une femme de mes amies, qui traite les ambassadeurs comme des coursiers, m'a dit : « Willy Brandt est le seul bonhomme dans cette salle à avoir des couilles, le seul qui ait osé parler de Hitler et des Juifs et qui n'ait pas jugé bon de s'aplatir devant le consul d'Allemagne. » Brandt a tenté d'être un homme nouveau. Mais les Allemands se sont mis à le détester quand ils ont reconnu son sérieux. Bien sûr, il y a eu des Allemands pour murmurer à Brandt, « la prochaine fois, nous gagnerons ». Mais gagner quoi ? Le monde est à court de tombolas. Même Nixon l'a réalisé trop tard. Seules s'étendent devant nous des ténèbres sans fin, parfois zébrées par l'éclair des bombes atomiques.

Je souhaiterais que Montaigne tienne au *Times* la chronique de James Reston. Je ne connais pas une seule personne dans tout New York qui n'avale pas une pilule à un moment ou à un autre de la journée pour calmer une quelconque douleur. Le psychiatre qui a mis Miriam à la Ritaline, puis à la Thorazine et enfin au Valium, s'est suicidé en se jetant sous un métro

de la ligne qui remonte Lexington Avenue. Il est tombé en travers des rails, sa tête et ses membres ont été à moitié arrachés comme s'il avait été guillotiné par un fou. Les psychiatres distancent les gynécologues quant au nombre de morts par suicide.

J'attendais que Miriam ait terminé la vaisselle, une occupation qu'elle prolonge parfois au-delà de minuit quand elle ne veut pas coucher avec moi. Miriam et moi, nous avons toujours été des amoureux furtifs, comme les oiseaux qui s'accouplent sur la branche d'un arbre.

J'ai entendu l'eau s'arrêter de couler dans la cuisine. Qu'allait faire Miriam, maintenant ? Parfois, elle allume la télé et regarde les films de la CBS jusqu'à ce qu'ils aient épuisé leur pellicule. Parfois, elle coud. Souvent, elle va dans la salle de bains et lave ses bas et soutiens-gorge pendant des heures, semble-t-il. Ces nuits-là, je reste éveillé et je saute sur elle quand elle entre dans le lit. Je n'ai pas vu Miriam ouvrir un livre depuis deux ans. Les premières années de notre mariage, elle lisait la nuit pour s'endormir.

En fait de vêtements, il ne restait plus dans la pièce que mon imperméable avec la boîte supplémentaire de cartouches de 22. L'imperméable était posé sur la chaise que Miriam avait laissée dans la chambre.

J'ai entendu Miriam monter les escaliers. Lentement, comme si elle vérifiait chaque marche, ignorant si je dormais ou non.

Tous mes projets avaient été bouleversés, et cela parce que Miriam, en rangeant mon armoire, avait trouvé le fusil chargé ! Ça semblait pourtant si facile de descendre l'escalier à l'heure du dîner et de tirer sur elle avant qu'elle ait pu hurler, puis d'abattre les enfants un par un, dans l'ordre de leur naissance, et enfin de me tuer. La chose la plus naturelle du monde à accomplir.

Je me suis levé et j'ai alors senti une bosse sous le matelas. Le fusil était là. J'ai entendu Miriam sur le palier. Je me suis de nouveau étendu sur le matelas. Miriam est allée dans notre chambre, puis elle est entrée rapidement chez moi en ouvrant la porte à toute volée. Elle a poussé un cri de surprise quand elle m'a vu sur le lit.

— Que fais-tu ici ? a-t-elle demandé.

Elle ne pouvait pas savoir si j'avais ou non découvert le fusil.

— L'habitude, ai-je fait. Je ne me suis pas étiré à même un matelas depuis l'armée.

— J'ai mis toutes tes affaires dans notre chambre. Demain, je ferai cette pièce à fond et je la donnerai à Tony. Peut-être vais-je la peindre. J'ai besoin de m'agiter. Je vais me lever avant vous tous demain matin.

Miriam se tenait sur le seuil, elle semblait à bout de souffle, comme si elle avait couru. Elle ne s'est pas avancée dans la pièce. Elle attendait que je me redresse. J'étais allongé sur le fusil.

— Allons dormir, a-t-elle suggéré.

— Tu as envie de dormir ? ai-je demandé. Je ne vois pas comment l'un de nous deux pourrait y parvenir.

— J'ai l'impression d'être debout depuis un mois. As-tu vu comment j'ai arrangé notre chambre ?

— Pas encore. Je suis d'abord venu ici et je me suis effondré sur le matelas.

— Je ne veux pas faire l'amour avec toi sur une toile à matelas, même si ça te rappelle le temps de l'armée, a-t-elle dit. Pourquoi ne te lèves-tu pas ? Ça me gêne de parler avec toi affalé sur ce matelas nu. Je vais mettre dessus l'un de nos vieux couvre-pieds. J'ai déniché à Bethel un grand bureau à cylindre qui a besoin d'être retapé. Je leur ai demandé de me le garder. Je le mettrai près de la fenêtre, si toi et Tony, vous pouvez le faire passer par les escaliers. La dame du magasin dit que personne ne décape plus les meubles anciens à présent. L'important est de conserver au bois sa patine. L'Or Liquide fait des miracles sur cette sorte de vieux chêne poli. Le bois revient à la vie. Ça pourrait être une si belle maison, a murmuré Miriam.

— Oui, ai-je répondu, si elle était dans la 74^e Rue, entre Park et Madison Avenue.

— Même ici.

— Je pense que nous en avons notre compte de West Redding, ai-je rétorqué.

— Nous pourrions nous rapprocher de la ville.

— Où ?

— Larchmont, Greenwich, Southampton, a énuméré Miriam. Quelque part près de l'eau, cette fois. J'aime West Redding. Mais tu as raison, je déteste ces bois à la tombée de la nuit. Pourquoi ne louerions-nous pas pour un an un appartement-terrace à New York ? N'est-ce pas ce que tu as toujours voulu, quelque chose au cinquantième étage à peu près ? Je vois bien pourquoi Redding est impossible pour toi. Attendre le train dans ces brouillards du matin avec ce petit groupe d'hommes qui ont l'air d'avoir été

abandonnés sur le quai, descendre à Grand Central avec ces hordes de gens qui montent les escalators comme une armée silencieuse, tout ça encore endormi, sans réaliser que tu es réveillé. J'imagine tout le temps cette expression sur ton visage maintenant.

— Quelle expression ?

— Tu ne la remarques pas toi-même ? Tu devrais, quand tu te rases. Tu ne nous regardes pas en face, moi, les enfants, la maison, les arbres ou ce qui est dans ton assiette. Je ne vois pas à quoi ça correspond. Tu n'as pas de patron sur le dos, pas de travail que tu risques de perdre ni de cancer de l'estomac. Non, je pense que le cancer, tu serais capable de l'assumer. Je crois que tu aurais le courage de vivre avec un cancer. Tu ne paniquerais pas. Tu l'accepterais avec élégance parce que tu saurais qu'il provient de causes indépendantes de ta volonté. Je pensais que les hommes de plus de quarante-cinq ans avaient au moins appris qu'ils ne peuvent pas porter le monde entier sur leurs épaules. Tu as l'air d'un homme qui peine au-delà de ses forces. Même les athlètes que nous avons vus à la télé savent quand il faut lâcher les haltères trop lourds. Mais toi, tu continues. Penses-tu que, pour les enfants, tu passes inaperçu ? Ils te voient rentrer à la maison sans les regarder, sans les entendre. Tony m'a demandé si je ne pouvais pas te passer une de mes pilules.

— Tony croit-il déjà qu'il suffit de prendre une pilule ?

— Je ne voulais pas dire ça. Tony est ton fils et il est beaucoup plus malin que tu ne le supposes sans doute. T'arrive-t-il de regarder vraiment tes trois enfants et de te demander comment ils grandiront, à quoi ils ressembleront et ce qu'ils fabriqueront au XXI^e siècle ? Peut-être leur vie sera-t-elle très différente de la nôtre. Peut-être nous serons-nous libérés, dans une dizaine d'années, de toutes ces chamailleries qui semblent nous éloigner l'un de l'autre plus que nous ne le sommes de Cléo.

— Crois-tu que nous trouvions jamais la paix l'un avec l'autre ? ai-je demandé à Miriam. Dans une autre décade, comme tu dis ? Et qu'entends-tu par paix ?

— Laisse-moi revenir en arrière, a répondu Miriam. (Sa voix était aussi sûre qu'un oiseau en plein vol.) D'abord tu n'es pas en paix. Puisque tu ne parles pas, je ne peux que deviner ce qui te tracasse. Je pense que la revue commence à t'ennuyer. Je pense que tu ne peux plus supporter les gens qui viennent te voir avec des idées sur le salut de la science ou sur le monde, la démographie galopante, la crise économique, la morosité des marchés

mondiaux, les terribles choses que nous avons faites à l'environnement, le sexe, les femmes, les enfants, l'explosion de la bombe atomique, les voyages stupides dans la Lune. Tu dois te sentir pressuré, littéralement comme si on t'extorquait ton existence. C'est pourquoi tu as quitté la rédaction du *New York Times* et acheté la revue. C'est aussi pourquoi tu as si bien réussi. Mais tu ne sais plus ce qu'est le succès. Tu dois avoir l'impression que le toit du monde t'est tombé sur la tête et que tu es le seul à t'en apercevoir. Nous le voyons tous dans cette maison.

— Continue, ai-je dit.

Avec quelle justesse les femmes peuvent lire dans la pensée de leur mari quand elles le veulent.

— Est-il obligatoire que je te parle debout à la porte comme un livreur ?

— Tu peux t'asseoir sur le lit.

— Non, a fait Miriam avec précipitation. Non, je ne suis pas un de tes auteurs avec une réponse à tout. Je ne peux seulement pas continuer comme tu l'entends. Je peux juste te dire ce que je ressens. Je pense que tu devrais quitter la revue pour un an. Charger quelqu'un de la rédaction de s'en occuper ou trouver quelqu'un du *Times*, ou Baker. Prendre une année sabbatique. C'est ce que faisaient les hommes jadis. Ils s'en allaient pour récupérer. La question est là. Nous ne pouvons pas nous payer le luxe de perdre notre optimisme. Ni toi, ni moi. Nous pouvons aller en Europe ou dans n'importe quel endroit de ton choix. Nous n'avons pas à rester ici et à attendre d'être terrassés comme un couple de victimes trop effrayées pour bouger. Nous renonçons trop facilement, tous autant que nous sommes. J'admets que j'ai abdiqué. J'ai démissionné trop facilement. Mais une dépression nerveuse est supportable comparée à cet après-midi. Nous devons tenir le coup et nous battre. Peu importe que nous le fassions à West Redding, New York, Paris, Rome ou Copenhague, je m'en fiche. Mais je ne passerai pas une autre journée comme celle-ci à pleurer dans le téléphone parce que je ne sais pas ce que tu mijotes.

— Crois-tu que j'ai une dépression nerveuse ?

— Non, tu es trop orgueilleux pour te le permettre. Tu penses que les femmes et les hommes d'affaires sont les seuls à avoir des dépressions nerveuses. C'est pourquoi tu as détesté la mienne. Tu estimais que ta femme ne devrait pas tomber si bas. Je souhaiterais que tu aies une dépression nerveuse. Ça, je pourrais le comprendre.

Je me suis levé. Miriam a cherché le renflement du fusil. J'ai laissé mon imperméable sur la chaise. Les cartouches étaient dans la poche de droite. Ça semblait impossible que cinq balles aient le pouvoir de supprimer à jamais les problèmes insolubles de notre vie. Si c'était le cas, alors, qu'y avait-il de si éternel dans la vie ? Nous donnons une signification à l'existence, mais, en retour, elle ne nous offre aucune explication sur nous. Dans toutes les sociétés humaines, nous nous sommes accrochés à quelques mots, quelques éclairs magiques. J'aurais dû traîner Miriam hors du cabinet de ce psychiatre de la 74^e Rue. Il l'a habituée à un faux langage, un langage sans verbe. Il l'a fait décortiquer tous les mots que je prononçais comme si j'étais son pire ennemi. Chacun de mes actes devait passer à travers le système de brouillage qu'il avait construit à l'intérieur d'elle. Elle est entrée dans la folie que Freud a créée, comme d'autres fous avant lui qui croyaient eux aussi être tombés sur le sens de la vie. Pourquoi William James ne s'est-il pas plus sérieusement opposé à Freud ? Il aurait pu l'arrêter net et l'empêcher de construire son petit monde victorien. La psychiatrie dépérira, comme la pratique des saignées.

Miriam a de nouveau regardé le lit, cette fois sans se cacher, comme si ses yeux avaient le pouvoir de transpercer le matelas. J'ai marché jusqu'à la fenêtre. J'ai relevé le châssis. Le bruit des grillons a rempli la chambre. Miriam a hésité. Puis elle est entrée dans la pièce. Elle a avancé lentement vers moi, mais elle s'est arrêtée devant le lit. Elle s'est assise au bord du matelas. Elle s'est laissée tomber lourdement pour sentir le fusil. Je n'ai pas dit un mot. J'ai fait semblant de ne pas remarquer qu'elle était sur le lit.

— Je le transformerai en divan et je le recouvrirai avec la couverture piquée que ta mère nous a envoyée de Seward, a-t-elle dit.

Nous sommes descendus dans la cuisine pour boire du café. Miriam tremblait. Ses mains étaient glacées quand je les ai frôlées. Elle grelottait.

— Les grillons me donnent toujours le frisson, a-t-elle expliqué. Ma mère racontait qu'ils frottaient leurs élytres et faisaient leurs bruits de cri-cri pour se réchauffer.

2 h 10

Le rêve se terminait. Nous croyons aux rêves. Nous disons que la vie est un rêve. Cette maison en est un. Ces vacances l'étaient aussi. J'aimerais que mes rêves se réalisent. Pourquoi ? Pourquoi nommons-nous les poètes des rêveurs ? Pourquoi certains de nos orgasmes les plus passionnés surviennent-ils au cours de nos rêves ? Pourquoi ? Pourquoi conquérons-nous l'espace en rêve ? Pourquoi nous méfions-nous moins de notre sommeil que de toutes les autres expériences de la vie ? Pourquoi ? Pourquoi les époux ne rêvent-ils presque jamais de leur conjoint ? Et les parents, rarement de leurs enfants ? Nous oublions souvent nos rêves parce qu'ils sont incompréhensibles au réveil. Pourquoi ? Les rêves ne sont pas le miroir de notre expérience. Ils sont une expérience. Grâce à eux, nous participons à cet univers que Bouddha, Jésus et Mahomet ont revendiqué. La vie est un rêve. C'est l'opinion de presque toute l'humanité. Personne ne meurt jamais en rêve sans savoir qu'il est encore vivant. Dans les rêves, nous devenons une particule de matière et nulle horreur n'est effrayante au point d'être enfouie. Les amoureux sont de véritables rêveurs. Tous les amants veulent perdre leur identité. Nous le savons, même si nous sommes incapables de l'expliquer. La musique est le bruit du rêve. Nous dansons parce que le corps se meut en liberté dans les rêves. Joseph a régné sur les souverains d'Égypte parce qu'il comprenait les rêves. Nous en sommes arrivés à cette méconnaissance de nos vies depuis cinquante siècles parce que nous étions égarés dans un labyrinthe à essayer d'expliquer les mots que nous avions inventés au lieu de démêler les rêves qui nous désignaient le chemin pour nous extirper de notre peau. Nous ne pouvons pas apprendre aux enfants à connaître leurs parents. Nous nous cachons les uns des autres quand nous sommes éveillés. La vie est le rêve que nous avons tenté d'effacer.

Miriam a demandé :

— A quoi penses-tu ?

Je me suis approché de l'évier où Miriam rinçait les tasses à café, j'ai mis mes bras autour d'elle et mes mains sur ses seins.

— Tu n’as pas fait ça depuis dix-huit mois, s’est-elle exclamée.

— Tu tiens donc un compte aussi précis ?

— Oui, a-t-elle répondu.

Ses mamelons étaient durs et gonflés. Elle ne porte jamais de soutien-gorge à la maison.

— Reste ainsi, a-t-elle murmuré.

J’ai obéi.

— Pourquoi n’allons-nous pas nous promener ? ai-je suggéré avec un tremblement que j’ai dissimulé.

Nous ne marchons jamais la nuit dans West Redding. Je ne sors que pour vider les ordures. Il y a des bois profonds derrière notre maison, des bois sauvages, où aucun jardinier ne pénètre une fois par semaine afin de tailler les arbustes.

Miriam a enfilé sa lourde veste de mouton. J’ai mis la canadienne que j’ai achetée il y a vingt-cinq ans à Cambridge.

La nuit était fraîche. J’ai entendu Cléo aboyer, puis elle s’est rendormie, roulée en boule dans la chambre d’Alex.

— Je ne savais pas que nous avions une vraie nuit, a dit Miriam. Je croyais que la nuit s’endormait comme nous. Elle est vivante et éveillée.

Nous étions déjà en plein bois et les branches fouettaient nos visages. Parfois, un daim ou des lapins s’approchent de notre maison. Une fois, j’ai vu un faisan. Mon père se souvenait des troupeaux de buffles.

— Penses-tu qu’un jour tout sera recouvert de maisons style colonial ? m’a demandé Miriam.

— Non, ai-je répondu. La campagne anglaise est encore vierge après mille ans. West Redding sera peut-être déchiqueté en lopins d’un hectare. Mais le Connecticut sera préservé, comme on conserve les Rembrandt.

— Pourquoi tout semble-t-il si différent de nos jours ? Pourtant, rien ne change. Ces bois ressemblent à la forêt où je me promenais quand j’étais petite, près de la maison d’été que nous avions dans le New Hampshire.

— Parce que nous sommes à court de nouveautés. Nous avons vécu sur l’inédit depuis un siècle. Certaines personnes confondent innovation et progrès. Aujourd’hui, les étudiants voyagent à pied, chaussés de bottes à 75 \$. Ils pédalent sur des bicyclettes de 400 \$. Ils se font fabriquer des sacs de couchage sur mesure. Ils transportent des Nikon de 600 \$ et portent des jeans déchirés. Le spectacle le plus triste à New York, ce ne sont pas ces campeurs affalés dans le métro, avec leurs sacs à dos bourrés et hérissés de

tout l'attirail dernier modèle. Actuellement nous croyons si passionnément à la nature que nous acceptons d'accomplir n'importe quel acte anormal pour être naturels. C'est pourquoi nous nous trouvons si artificiels, les uns les autres. Je suis fatigué, ai-je gémi. Fatigué. Sais-tu ce que je voulais faire aujourd'hui ?

Nous nous sommes arrêtés. Je me suis adossé à un chêne. Miriam s'est serrée contre le tronc d'un érable. Nous étions dans une clairière, devant un ravin. On n'apercevait aucune lumière. Juste la clarté de la Lune. Miriam avait l'air de trembler comme les branches à la cime de l'érable.

— Non, a-t-elle répondu, comment le saurais-je ? Tu ne me dis plus jamais rien.

— Non, c'est vrai.

— A qui parles-tu ? a-t-elle demandé. Tu dois avoir besoin de parler à quelqu'un.

— Pourquoi sommes-nous restés mariés, crois-tu ? ai-je dit.

— Tu as toujours prétendu que tu n'étais pas le genre de personne à t'empêtrer dans un divorce. Tu as l'impression, je pense, que le mariage devrait être pour toujours, ou que c'est la vie. Peut-être sommes-nous restés mariés parce que j'étais malade et que tu ne voulais me laisser tant que je l'étais.

— Tu l'étais, malade. Tu as bien essayé de te supprimer.

— Je sais tout ça. J'ai parfois la terrible sensation qu'on aurait pu s'y prendre de façon tellement plus simple, avec ma maladie. Nous n'avions pas besoin de tous ces médecins et ces pilules. Je crois qu'une demi-douzaine de mots gentils de ta part auraient suffi.

— Je le pensais, moi aussi.

— Je sais que tu l'as pensé. Mais pourquoi ne les as-tu pas prononcés, ces mots-là ?

— Je ne croyais pas que c'était suffisant. Tu ne voulais pas te tuer, n'est-ce pas ?

— Je t'ai dit que non.

— Alors, que pensais-tu qu'il se passerait quand tu as avalé toute cette Ritaline ?

— Je ne savais pas. Je m'en fichais. Mais je ne voulais pas mourir. Il y a tant de façons de mourir. Je pouvais facilement jeter la voiture contre un arbre. Ça arrive suffisamment souvent à West Redding. Je pouvais me noyer en nageant. J'ai réfléchi à tous les moyens de me suicider sans que tu le

devines, même à moitié. Je crois que nous faisons tous pareil. Je suis certaine que tu l'as fait. Jusqu'à un certain âge, nous pensons punir les gens en mourant. Nous avons dépassé cet âge, maintenant, je l'espère.

Miriam s'est appuyée contre l'arbre.

— Tu n'as pas remarqué que j'ai vieilli, a-t-elle poursuivi. Tu m'imagines encore jeune et inachevée. Je t'ai déçu. Tu me considère encore comme une enfant qui ne sait pas bien faire les commissions. Tu penses que j'ai toujours un appareil dans la bouche. Que je me masturbe sous les draps parce que je ne connais pas mieux. Tu crois que tu m'a distancée. Rien de ce que je fais ne te plaît. Même pas les tartes aux fruits que les enfants trouvent très bonnes. Je regrette qu'il n'y ait pas eu quelqu'un d'assez sage dans ma vie pour me dire comment doit se conduire une épouse. Depuis le début, je n'ai jamais réussi à te faire plaisir. Je suppose que tu attendais d'une certaine façon que je m'adapte sur-le-champ à la situation, comme si j'avais dû être d'instinct ta femme, plutôt que de le devenir. Je crois que tu ne t'es jamais remis de ça. Je me suis souvent demandé comment un homme aussi intelligent que toi pouvait avoir des idées aussi enfantines sur ce qu'il attend d'une épouse. Jusqu'à ta génération, les hommes américains ne se sont jamais intéressés à leur femme. C'était parce que les femmes savaient qu'elles devaient se comporter comme des hommes pour réussir en tant que femmes. Un secret qu'elles ont gardé pour elles jusqu'aux années soixante-dix. Tu m'as laissée toute seule devenir une femme. Je me demande si tu sais combien j'ai été seule ?

— Je l'ai vu dans cet hôpital, ai-je répondu.

— Tu m'as vue quand je revenais de ces électro-chocs. Ce n'est pas juste. Ils n'auraient jamais dû te laisser me voir à ces moments-là. C'est comme ça que tu te souviens de moi depuis cinq ans. Tu n'as pas besoin de me le dire. Je le sais. Je sais ce que je ressentais à mon égard. J'avais honte de moi. Mais je ne me suis jamais donné autant de mal que pour repousser ces jours derrière moi. Il a fallu que je revive ces électrochocs et que je me prouve ensuite qu'ils ne m'avaient rien fait, que je ne les avais pas réclamés, et je n'ai pas été peu fière d'être capable de me convaincre qu'ils n'étaient rien de plus qu'une mauvaise rage de dent. Maintenant, je n'y pense plus, je n'en souffre plus, c'est comme une douleur qu'on ne peut plus se rappeler. Sais-tu ce qui m'ennuie à l'heure actuelle ?

— Quoi ?

— Que nous ayons si peu d'amis. Je n'ai pas un seul ami à Redding. Je ne sais plus qui sont mes amis à New York. Avant, j'aimais mes amis. Il y a des mois que nous n'avons pas eu une visite dans cette maison. Une maison comme la nôtre a besoin de fêtes, de gens. Quand avons-nous fait du feu dans la cheminée pour la dernière fois ? Ça me semble si étrange que les femmes ne puissent pas avoir d'amis masculins. Comme ce serait agréable de parler avec un homme qui ne soit pas votre mari. Tu dois le savoir, puisque que tu m'as toujours regardée avec colère quand je bavardais avec d'autres hommes dans les soirées. Je ne veux pas dire des aventures. Je n'aimerais pas coucher avec un autre homme. Mais j'aimerais en trouver un qui serait mon ami. C'est peut-être pour ça que les femmes de ma génération se précipitent chez les psychiatres.

Miriam s'est dégagée de l'arbre et m'a fait face, les mains le long du corps.

— Paul, m'a-t-elle demandé, pourquoi as-tu chargé le fusil ce matin ? Tu avais commencé à m'expliquer.

Comme c'est facile de mentir quand on a débuté. Comme c'est simple de dire la vérité quand ça n'a plus d'importance. Je ne savais pas si Miriam désirait que je mente ou que je dise la vérité. Elle était une cible parfaite.

— Marchons un peu plus, ai-je proposé. J'aimerais aller jusqu'à cette crête.

— Je t'ai posé une question !

— Tu m'as posé une question que tu juges importante. Moi, non. J'ai chargé le fusil. Ce n'est pas un événement mythique. Je l'ai souvent chargé et déchargé. Cette fois, je l'ai chargé et je n'ai pas pris le temps de le décharger. Il y a quelque chose de satisfaisant à charger un fusil. C'est pourquoi certains hommes chassent sans jamais rien tirer. Pourquoi es-tu si intéressée par le fusil ?

Miriam n'a pas répondu. Elle s'est éloignée de l'arbre et s'est mise à marcher vers la crête. Je suis resté derrière elle et je l'ai laissée se frayer un chemin à travers les bois.

Nous avançons. Les branches craquaient sous nos pieds. Nous n'avions personne à surprendre, hormis nous.

Je me suis baissé pour ramasser un bout de bois qui puisse me servir de canne. Je l'ai pointé vers le sol – comme un fusil, ce qui n'a pas échappé à Miriam.

Nous progressions à travers la forêt en écartant les branches des arbres touffus, comme de vrais marcheurs, d'un pas régulier, sans une parole, mais plus conscients de ce silence entre nous que de tout ce que nous aurions pu nous dire. J'avais connu le même silence dans l'armée, quand nous avançons vers une position allemande, par patrouilles de trois, à l'écoute des balles qui pouvaient exploser dans notre île de chair, cette chair que nous voulions si désespérément garder en vie. Dans l'obscurité, les balles tuaient au hasard. Je détestais les patrouilles. Mais elles avaient sur moi l'effet éblouissant de me rendre sensible à tous les bruits de la nuit. J'ai entendu Miriam peiner et haleter vers la crête. Elle s'est penchée et a choisi une branche pour s'aider à marcher. Je l'ai rattrapée. Les bois s'éclaircissaient.

Nous nous trouvions dans un pré qui descendait jusqu'au pied de la colline. Nous avons traversé un fouillis d'arbres sombres. La lune illuminait le pré. L'herbe était humide et profonde. Miriam s'est arrêtée au milieu du pré. Elle a enfoncé son bâton dans l'herbe haute et s'est appuyée dessus. Elle aurait pu être la femme de mon arrière-grand-père, quelque part entre Rhode Island et le Nebraska.

— Tu te rappelles, en classe de cinquième peut-être, quand ton professeur demandait : « Qu'arrive-t-il lorsqu'un arbre tombe dans la forêt et que personne n'est là pour entendre le bruit ? Ce bruit existe-t-il ? » Moi j'avais répondu : « Bien sûr qu'il y a un bruit. » J'avais dit ça, je m'en souviens, à ma maîtresse, M^{lle} Roebuck. Elle n'était pas d'accord. Elle expliquait que nous entendons les bruits. Que nous les interprétons. Qu'il n'y aurait pas de bruits si nous ne les interprétions pas. Elle disait que nous donnons un nom aux choses, que les choses ne se nomment pas. Mon psychiatre disait aussi que je souffrais d'une dépression chronique. Je ne l'ai pas cru. Je ne croyais jamais ce qu'il me racontait. Il parlait pour se faire plaisir. Une fois, il a posé sa main sur ma jambe et il a ensuite attendu que je me renverse sur son divan, la robe retroussée jusqu'au nombril. J'ai remarqué le renflement dans son pantalon. Je l'entendais respirer et guetter. Je ne pouvais pas m'imaginer en train de faire l'amour avec lui. Je n'ai pas été malheureuse quand il s'est tué. Je savais qu'il se suiciderait. Il voulait que ses patients dépendent de lui. Il s'engraissait de la dépendance des autres. Quel étrange homme c'était. J'ai souvent pensé que tu aurais dû le poursuivre pour malversation. Il t'a dépossédé de tant de moi. Il m'a empêchée de me rapprocher de toi. Tu ne sais pas combien de fois j'ai eu

envie de me détendre complètement avec toi dans le lit et même de te sucer jusqu'à cette sorte de béatitude dont tu n'as jamais eu l'air de me croire capable. Il me recommandait de me refréner avec toi et de ne pas me laisser entraîner dans ton monde, quoi que ça puisse signifier, et maintenant je sais que ça ne veut rien dire. Il y avait des moments où je voulais te demander d'aller dans son cabinet et de lui flanquer une rossée, comme tu l'aurais fait pour Alex s'il avait eu des ennuis. Il m'avait convaincue que j'étais sa malade. Les psychiatres n'aiment pas les gens, ils préfèrent les patients. Tu ne l'as jamais combattu. Tu semblais accepter ses opinions alors que tu savais sûrement qu'elles étaient fausses. Tu aurais dû me retirer de cet hôpital avant les électro-chocs. Je ne crois pas que j'aie jamais été une malade mentale. Je crois seulement que j'étais à bout de panique. J'avais l'impression de regarder mes enfants se noyer à un mètre de la rive. J'étais paniquée quand tu as déménagé de notre chambre à coucher. C'était terrible de me faire ça. Depuis, tu n'as pas arrêté de me faire des choses terribles. Des choses petites, mineures, insignifiantes, mais terribles. Je pense que tu as même réussi à te persuader que nous n'avons plus aucune raison d'exister, moi, toi ou les enfants. C'est ce que tu ressens ? C'est ce que tu voudrais dire ? S'il te plaît, parle, pour que nous puissions prendre nos jambes à notre cou et sauver nos vies.

— Quand as-tu pensé ça ?

— Croyais-tu me le cacher ?

— Pourquoi aurais-tu pensé ça ? Je ne t'en ai pas donné de raisons.

— Tu ne parles que de ça depuis des semaines. L'instituteur du Texas qui a tué sa femme, ses deux enfants, et qui s'est supprimé. Le médecin du Kansas qui a tiré sur sa femme, ses quatre enfants, et qui s'est suicidé ensuite. Tout près d'ici, dans le Connecticut, le journaliste qui a massacré sa femme, leur bébé de trois mois et le jeune livreur qui sonnait à la porte. Tu voulais demander à George Baker d'écrire un article sur ces tueries. Tu disais que personne ne pouvait les comprendre, sauf les gens qui avaient été forcés d'en commettre. Les enfants ne voyaient pas ce que tu essayais de leur raconter quand tu ramenaient le sujet sur le tapis, chaque soir, à l'heure du dîner. On ne montre même pas de telles atrocités au journal de 6 heures. Puis tu as dit que tu ne voulais pas d'un article de George Baker car il chercherait seulement à faire coïncider les massacres avec ses théories, sans approfondir vraiment. Tu m'as fait croire que tu comprenais comment un homme pouvait tuer sa femme, ses enfants et se suicider. Il y a deux

semaines, à Boston, une famille a été exterminée. Tu as même acheté les journaux de Boston. Anéantissement, c'était ton mot pour décrire la tuerie de Boston. Dans cette famille, c'est un pasteur de quarante-deux ans qui a tiré sur sa femme enceinte de trente-huit ans, puis sur ses cinq enfants, dont l'aîné en avait quinze. Personne à Boston n'a pu expliquer ces meurtres. Je me souviens que tu en as parlé presque avec orgueil, comme si, toi, tu pouvais les expliquer. Tu as reconstruit le crime pour nous. Le pasteur avait tué sa femme près du réfrigérateur, alors qu'elle préparait le petit déjeuner. Il avait abattu les enfants, un par un, au fur et à mesure qu'ils descendaient les escaliers et on avait retrouvé leurs corps entassés sur les marches. Il s'était assis sur une chaise dans la cuisine et s'était envoyé une balle dans la tête. Tu as dit que ces tueries arrivaient toujours par surprise, sans avertissement, sans motif apparent. C'était l'absence totale de mobile qui stupéfiait les autorités. On se débarrassait toujours des corps rapidement. La presse laissait tomber ces histoires. Tu as dit que tous les hommes songent à liquider leur famille quand l'acte d'anéantissement semble la seule solution. Je soupçonne, d'une façon insondable et horrible, que tu as raison. Je ne dirais pas ces choses-là si tu ne m'obligeais pas à les ressentir. Je veux que nous nous sauvions d'ici. Si je n'avais pas trouvé le fusil, nous aurais-tu tiré dessus à l'heure du dîner ? Mon Dieu, quelle question ! Espérais-tu que nous nous lèverions de table, avec nos trous bien nets au milieu du front, et que nous commencerions une nouvelle vie ?

— Je ne me doutais pas que tu en savais autant, ai-je murmuré.

— Comment pouvais-tu supposer que je ne savais pas ?

— Comment aurais-tu eu le courage d'affronter la vérité ? lui ai-je alors demandé.

— Je ne l'ai pas eu. Je t'ai dit que j'ai pleuré tout l'après-midi. Je ne pouvais pas m'en empêcher, après ce coup de fil avec toi. Tony et moi, nous avons caché le fusil. Je ne lui ai pas expliqué pourquoi, car il n'y avait rien à dire. Nous ne pensions pas que tu le trouverais, mais tu y es arrivé. J'ai vu que tu m'observais quand je me suis assise sur le lit. J'ai presque pensé que, si tu tombais sur le fusil, tu commencerais à te demander pourquoi tu l'avais chargé. Si tu avais le moindre doute, il te serait alors impossible de nous abattre, un par un, dans la cuisine, si c'est ce que tu projettes. Je crois que les hommes qui tuent leur famille le font sans passion, avec un détachement qui doit être pire que la mort. N'est-ce pas ainsi que nous tuons dans ce siècle ?

Miriam a enfoncé plus profondément dans l'herbe le bâton sur lequel elle s'appuyait.

— Je n'imagine pas le monde sans nous, a-t-elle dit.

— Penses-tu que notre présence fasse une telle différence ?

— Il n'y a que nous pour faire la différence, a-t-elle répondu.

— Si nous nous attardons ici, il fera jour, ai-je remarqué. (La maison semblait plus sûre que les bois.)

— Eh bien, restons.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— Nous parlerons de Tony, d'Alex, de Sheila et de Cléo. Je te raconterai que le plafond fuit dans la chambre d'Alex. Je commencerai par te dire tout ce que j'ai tu devant toi depuis six mois. Je me souviens de tout. Je me rappelle tous les mots que je ne t'ai pas dits. Tous les mots qui se sont formés sur mes lèvres et que je n'ai pas prononcés. Je me souviens de ces terribles silences entre nous qui pouvaient durer des semaines. De la rage qui montait en toi comme une escadrille de la mort en action. Je ne pense pas que tu veuilles entendre tout ça. Je ne sais pas ce que tu veux entendre. Tes oreilles sont si délicatement réglées sur tout ce qui est détraqué dans le monde. Mais il y a d'autres sons. Les enfants qui descendent déjeuner. La bousculade pour l'école. Le vide de la maison quand ils sont partis. Ce sont les bruits qui nous soutiennent d'un jour à l'autre. Les bruits que chaque bébé porte en lui pour le restant de ses jours. Nous mourons quand nous n'entendons plus ces bruits-là, ce remue-ménage de la vie. As-tu une idée du silence dans cet hôpital ? Je pensais que j'étais morte, je souhaitais être morte. Je ne sais pas comment je suis revenue à la vie. L'hôpital n'y est pour rien. J'en suis sortie morte. Je n'ai pas retrouvé la vie avant d'entendre Tony et Alex se chamailler à propos d'une bande dessinée, au petit déjeuner. Cléo a été le premier vrai bruit que j'aie entendu. Es-tu surpris que je sois encore vivante ?

— Oui, ai-je répondu, oui, oui, très.

— Je vais te dire ce que j'aimerais faire. J'aimerais écrire un livre, une sorte de machine à enregistrer le temps. Il n'y aurait qu'un exemplaire. Le tien. Dans ce livre, il y aurait nos vies. Tu pourrais le lire de temps à autre, surtout à ces moments où tu penses que les journées sont comme de la boue et que le monde a glissé des épaules d'Atlas. Le livre n'aurait pas de fin. Les romans ne se terminent jamais, du moins les grands. Les très bons romanciers sont ceux qui comprennent ça et qui peuvent nous y faire croire.

Que mettrais-je dans ce livre ? Les scènes de notre mariage. C'est le titre que je lui donnerais : *Scènes de notre mariage*. Je décrirais cette première horrible nuit, quand je n'ai pas rempli avec une habileté consommée mon devoir à ton égard. Mais, en le lisant, tu aurais peut-être une idée de ce que peut faire une femme ordinaire. Je raconterais ta colère contre moi en Espagne et à Paris et ta peur que je me noie dans la Méditerranée. J'ai adoré ta jalousie quand ces deux Espagnols ont admiré mon corps comme si c'était une friandise mûre à point et inconnue d'eux. C'est la seule fois de ma vie où l'on m'a regardée comme ça. J'écrirais sur ces années que tu as passées au *New York Times* à rédiger des éditoriaux pour contenter les banlieusards qui n'ont pas encore digéré leur petit déjeuner. Une fois, tu as sauvé un immeuble de la Cinquième Avenue avec ton éditorial. Une autre fois, tu as obligé un président des États-Unis à annuler la nomination en France d'un ambassadeur. Je te rappellerais ta frayeur quand Tony est né. Tu étais à Londres et j'étais à l'hôpital. As-tu un souvenir de ta joie quand le premier numéro du *Scientific Man* est sorti ? Te rappelles-tu que les hommes les plus célèbres du monde te demandaient d'écrire dans ta revue ? Te souviens-tu encore que tu as été parmi les premiers à annoncer au monde que l'inflation est une maladie, pas un désastre économique, qu'elle tue les gens comme une épidémie, qu'elle les avilit et les dévalorise ? Ton numéro spécial sur les femmes a permis de les redécouvrir, elles qui se trouvaient comme perdues depuis des siècles dans les livres qu'écrivent les hommes. Je n'ai jamais eu d'autre amant que toi. Je ne pouvais pas l'imaginer. Tu as été un homme différent avec chacun de tes enfants et je raconterais ça pour toi. J'écrirais sur tes accès de rage qui n'éclatent que pour moi. Je te ferais comprendre ce que je ressens quand tu te glisses dans mon lit le matin et que tu me fais l'amour comme si c'était une obligation avant de te brosser les dents et de te laver la figure. Maintenant, pouvons-nous rentrer à la maison ? Les enfants vont bientôt se lever. J'ai promis de leur préparer le petit déjeuner.

Pouvions-nous retourner à la maison comme si nous étions sortis acheter des glaces chez Baskin-Robbins ? Y retournerions-nous pour simplement nous allonger et nous serrer l'un contre l'autre dans une étreinte oubliée aussitôt que terminée ? Que font les gens quand ils sortent de prison ? Que font les assassins quand ils apprennent leur grâce ? Comment les hommes se préparent-ils à la pendaison ? Il n'est pas étonnant que les bébés viennent au monde sans rien savoir de ce qui les attend ; ils se débattaient contre la

naissance comme nous luttons contre la mort et ils gagneraient probablement le combat. La crête était à environ 1 500 mètres. Cela nous laissait du temps. Ce temps inépuisable qui ne semble jamais assez long pour vivre la plus simple des existences. Quelle que soit la prodigalité du temps, nous en avons épuisé notre provision à West Redding.

— Ne penses-tu pas que nous devrions rentrer à la maison, a répété Miriam, avec une hésitation dans la voix.

Comme Miriam lit clairement dans mes pensées. C'est dommage que ça ne lui arrive pas plus souvent. Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit ce qu'elle avait dans la tête pendant toutes ces années où nous parlions à peine et où nous nous dévisagions comme si nous étions l'un pour l'autre l'ennemi naturel.

— Continuons jusqu'à la crête, ai-je dit sans donner plus d'explication.

J'ai ramassé une nouvelle canne, une lourde branche arrachée d'un arbre au cours d'un orage.

Miriam a pris le chemin de la crête. Je lui ai emboîté le pas. J'observais la courbe de son corps, la rondeur de ses hanches. Après quarante ans, les femmes américaines sont les plus voluptueuses de la terre, voilà du moins ce que Sam Williamson a écrit dans mon numéro sur les femmes.

Aujourd'hui, la mort est devenue pour nous une grande tentation. Depuis qu'il y a la télé, elle constitue l'aliment national des foyers américains. Nous n'avons jamais eu la certitude que l'océan ne se déchaînerait pas au-dessus de nos têtes. Et pourtant nous vivions. Quelle est cette vague de mort qui nous a engloutis et qui nous force à réagir comme si la nature nous avait soudain trahis ? Miriam avait retrouvé cette longue foulée qui m'avait tout d'abord attiré quand je l'avais vue traverser le campus de Harvard et ses bâtiments tapissés de lierre qui ressemblaient, la dernière fois que j'y étais passé, à un musée de cire de l'intelligence.

Est-il toujours à l'affût, ce monde inachevé qui avait l'air si lointain quand je me suis réveillé et que j'ai vu Cléo, quand j'ai compris que le néant est préférable à un muffin rôti ? Harry Rosenthal m'appellera-t-il après 10 heures pour m'annoncer que le Chinois s'est envolé vers Pékin ? George Baker fera-t-il une visite de politesse au salon de massage de la 47^e Rue Est ? Vais-je continuer à lire le *New York Times* avec le désespoir d'un cancéreux qui attend son traitement ? Ce monde est-il vraiment un enfer pour les habitants d'une autre planète ? Comme toute la folie du monde paraît ordonnée. Que préservons-nous donc en nous bouchant les oreilles pour ne pas entendre les autres ? Croyons-nous toujours, comme les anciens

Tartares, que nous serons les seuls survivants et que tous les autres mourront ? La mort serait atroce si seules certaines personnes mouraient et que les autres fussent épargnées. « De trop d'amour de vivre, d'espoir et de peur libéré », je me souviens que je récitais ces vers, enfant, avec toute la passion d'un indigène qui frappe sur un tambour pour que tombe la pluie ! Je crois que j'ai toujours voulu demeurer ce petit garçon qui, je m'en aperçois maintenant, m'a accompagné jusqu'au milieu de ma vie. Les nations ne se réjouissent-elles pas dans leur jeunesse et ne s'affolent-elles pas au cours de leur maturité ? Ce garçon avec son estomac plat et mince et ses muscles lisses et sa merveilleuse adresse à plier les journaux et à les lancer avec une grande précision sous les porches de Seward. Ce garçon qui écoutait un poste à galène en se demandant comment les sons pouvaient être arrachés à l'air – un phénomène qu'il ne comprenait toujours pas et que personne ne serait jamais capable de lui expliquer. Ce garçon qui, presque dès le commencement, avait perçu la tendresse des femmes, et aussi comment toutes les civilisations qu'il connaissait les avaient combattues pour des raisons qui lui étaient encore obscures. Comme le monde aurait progressé si les hommes s'étaient allié les femmes. Ce garçon qui avait débarqué à New York comme si c'était l'endroit où il avait toujours voulu être et qui l'avait découvert, inépuisablement habile à embrouiller et bouleverser ses rêves d'enfant.

Où pouvait-il aller ? Ce petit garçon qui avait vécu tant d'années, mais dont la vie pouvait être retracée en un instant, comme les pages du *Times* sur microfilm. Encore une fois au lit avec sa femme. Mais il ne croyait plus que le sexe soit la carotte au bout du nez de l'espèce humaine. Le sexe est une représentation, un spectacle et, quels que soient ses délices, il a réussi à rendre plus d'hommes misérables que la découverte de l'or. La tendresse et le réconfort, voilà ce dont tous les hommes qu'il connaissait étaient affamés. Et ils ne peuvent pas plus les trouver que Socrate la justice. Mieux valait après tout brandir la branche que je tenais et la fracasser sur le crâne de Miriam, puis rentrer à la maison et en finir avec la vie des enfants, une vie qui ne pourrait jamais être qu'une répétition de la mienne, moins sans doute les quelques années fortunées que j'avais vécues quand l'Amérique était pour moi aussi libre que le racontent les livres d'histoire. Au moins, ce serait terminé. J'étais capable de faire ça.

J'ai empoigné la branche. Je pouvais écraser la vie de Miriam en une seconde. Mais que supprimerais-je, alors que je ne connaissais pas sa vie ?

Est-ce pour ça que nous tuons ? Pour effacer l'ignorance qui nous effraye. Le cadavre n'est plus une menace. Est-ce pour ça que tous les hommes croient être dans leur droit quand ils tuent ?

— Regarde ! a montré Miriam. Regarde !

— Où ?

— Là ! (Miriam pointait son doigt à travers les arbres, vers la maison.) Regarde ! a-t-elle crié, regarde !

Tony précédait Sheila et Alex. Alex tenait une torche. Cléo trotteait à côté d'Alex. Leurs silhouettes se succédaient en file indienne contre le ciel. Ils ne pouvaient pas nous apercevoir à travers les arbres. Ils se hâtaient dans les bois, à notre recherche.

Miriam s'est mise à courir vers eux. Je me suis précipité pour la rattraper. J'ai saisi sa main. Des larmes ruisselaient sur son visage. Je sentais mon cœur battre. Il y avait des années que je n'avais plus couru. A travers les bois. A travers les rochers. A travers les branches mortes. Vers mes enfants qui maintenant surgissaient, grands comme le ciel.

— Tony ! Sheila ! Alex ! a appelé Miriam.

Les enfants se sont retournés et nous ont vus. Ils ont sauté sur place et agité leurs bras. Cléo a aboyé et a bondi vers nous. Elle sautait sur nous et nous léchait comme si elle en savait plus que quiconque. Tony et Sheila se sont élancés à notre rencontre et Alex les a rejoints. Miriam les a embrassés.

— Je me suis levée pour aller dans la salle de bains, a expliqué Sheila.

— Je me suis levé aussi, a interrompu Alex.

— Nous nous sommes levés tous les deux, a poursuivi Sheila. La porte de votre chambre était ouverte. J'ai vu que le lit n'était pas défait. J'ai prévenu Alex.

— J'ai vu qu'aucun des lits n'était défait dans aucune des chambres, a précisé Alex.

— Alors nous avons appelé Tony, a dit Sheila.

— Nous pensions que vous étiez peut-être dans la pièce de la télé, a continué Tony. La cuisine était allumée. La voiture était dans l'allée.

— Nous avons fouillé la maison sans pouvoir vous trouver, a murmuré Sheila.

— Nous avons pris Cléo, a raconté Alex. Je lui ai demandé : « Cléo, où sont Maman et Papa ? » C'était comme si elle savait. Elle a commencé à gratter la porte. Nous sommes sortis. Elle labourait le sol avec ses pattes.

Elle reniflait. Nous avons enfilé nos vestes et emporté la torche électrique et nous nous sommes mis à vous chercher dans les bois.

— Je vous avais dit qu'ils se promenaient peut-être jusqu'à la crête, s'est écrié Sheila.

C'est alors que j'ai remarqué que Tony portait le fusil. La crosse accrochait la lumière. Tony avait baissé le fusil tout contre sa jambe, pour que je ne l'aperçoive pas. Mes genoux ont fléchi. J'ai pensé que j'allais m'affaïsser. Tony m'a tendu le fusil. Mes mains tremblaient.

— Voilà, Papa, tu ferais mieux de prendre ça maintenant. Nous ne savions pas ce qui se passait. Aussi, j'ai emporté le fusil. Maman et moi, nous l'avions mis sous le matelas.

Tony en savait assez pour ne pas en dire plus et, moi, je ne savais que répondre.

— Il est chargé ? ai-je demandé.

Miriam m'observait. Sans bouger ni parler. Elle était aussi immobile que les feuilles des arbres. Je savais ce qu'il me restait à faire. Les enfants n'auraient peut-être jamais l'occasion d'oublier cette nuit. Il fallait qu'ils s'en rappellent le meilleur et qu'ils apprennent à vivre avec ces bribes.

— Une seule cartouche, a répondu Tony.

J'ai ouvert la culasse et retiré la balle avec précaution. Je l'ai glissée dans ma poche. Je me suis avancé vers le châtaignier qui nous dominait. J'ai écrasé le fusil contre le tronc. Il s'est fendu. Je l'ai lancé de nouveau. Il a volé en éclats. Aucun des enfants n'a prononcé un mot pendant que je défonçais le fusil. J'ai ramassé la crosse et je l'ai jetée dans les bois. Je me suis agenouillé et j'ai creusé un trou pour ensevelir le canon. J'ai tassé la terre humide tout autour et je l'ai recouverte de feuilles mouillées.

— Voilà qui est fait, ai-je dit.

Comme nous avions besoin de peu d'explications, semblait-il. Comme la vérité est limpide.

Rame, rame, rame, sur ton canot, tout doux au fil de l'eau. Je n'oublierai jamais la chanson que M^{lle} Stevenson nous apprenait en neuvième, cette chanson qu'elle nous cornait dans les oreilles, M^{lle} Stevenson, sans réaliser que ce qu'on apprend en classe reste gravé toute la vie. Cette chanson que nous serinions chaque matin, tout comme nous prêtions serment à la patrie. Rame, rame, rame sur ton canot, Tout doux au fil de l'eau, Gai, gai, gai, La vie n'est qu'un songe. Non, la vie n'est pas un songe, M^{lle} Stevenson. La vie est notre seule richesse. Même les prophètes des ténèbres le savent qui

publient leurs livres sur l'apocalypse tout en défendant leur train de vie, en récoltant leurs droits d'auteur et en ignorant leurs étudiants. Je vais grandir comme le devraient les hommes, sans peur de la mort ni terreur des années qui s'écoulent. Le petit garçon en moi doit périr. Ce garçon si soigneusement élevé par sa civilisation pour demeurer un enfant. Mais peut-être aucun d'entre nous ne dépasse-t-il jamais le stade de l'enfance ? Comment se fait-il qu'un seul roi d'Egypte ait eu droit de vie et de mort sur des millions d'Égyptiens ? C'était un jeu de gamins. Pourquoi les Allemands, cette grande nation, ont-ils cru si passionnément qu'un homme pouvait les sortir de leur misère ? C'était un jeu de gamins. L'Histoire est un jeu de gamins. Nixon et ses collaborateurs n'étaient-ils pas des enfants s'amusant à la chasse au trésor quand ils étaient dans la Maison-Blanche et qu'ils pensaient avoir découvert un butin enterré sous la pelouse, alors qu'il était là, à découvert, à leur portée. Harry Truman n'était-il pas un enfant jouant à « donne-moi une chiquenaude si tu l'oses » quand il a ordonné que la bombe atomique soit larguée sur le Japon à l'heure du petit déjeuner.

A défaut d'autre chose, je tuerai le petit garçon à l'intérieur de moi. Des bandes de lumière commençaient à s'étirer dans le ciel. Les corneilles traversaient l'horizon l'une derrière l'autre. Miriam aurait pu marcher depuis Rhode Island jusqu'au Nebraska si elle avait été la femme de mon arrière-grand-père.

Loin dans un coin de mon cerveau, là où les savants nous disent que vit la mémoire et que rien jamais n'est public, là où gît la vie, enfouie dans une masse spongieuse de cellules, là où des millions de cellules attendent de nouvelles expériences, là où respire le noyau de la vie et d'où jaillit cette irremplaçable conscience d'exister qui nous semble à tous un puzzle terrifiant, de ce coin du cerveau, du cœur de cette vie qui peut se mirer sur elle-même sans pour autant se connaître, de ce nid de corbeaux où peu d'aigles ont plané, emprisonné dans la croyance que l'existence est quelque chose de plus que ce que nous possédons, émergeait ce petit garçon né dans une ferme du Nebraska de l'étreinte de mon père et de ma mère, et je pouvais le voir, ce garçon, s'enfoncer dans le temps qui avait été le sien. Je ne lui demanderais plus comment agir, maintenant que j'étais un homme.

Nous nous sommes dirigés vers la maison. Cléo en tête avec Alex. Miriam à côté de Sheila. Puis Tony et moi. Nous savions qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de goûter le soleil qui commençait à réchauffer nos

dos. Miriam a promis des crêpes, du chocolat chaud, du jus d'orange. Alex voulait du pain perdu. Sheila, des muffins.

OceanofPDF.com

UNE TRAGÉDIE A WEST REDDING

UN ÉDITEUR TUE SA FEMME ET SES TROIS ENFANTS AVANT DE SE DONNER LA MORT

West Redding, Conn. – Dans l'agglomération rurale de West Redding, ce sont les aboiements d'un chien qui ont attiré l'attention des voisins sur la maison du journaliste Paul Steward où ont été trouvés assassinés tous les membres de la famille. La police du Connecticut ne s'explique pas cette tuerie.

La police a déclaré que M. Steward avait vraisemblablement commis ces meurtres à l'aide d'un pistolet militaire qu'il avait conservé depuis la Seconde Guerre mondiale. Elle présume que M. Steward a d'abord abattu sa femme près de la cuisinière, puis ses deux fils alors qu'ils descendaient les escaliers et enfin sa fille dans la salle de bains du premier étage. M. Steward a été découvert dans une pièce inhabitée. Il s'était tiré une balle dans la bouche.

L'un des voisins a confié : « Je ne peux pas comprendre comment c'est arrivé. Nous avons vu la nuit dernière la maison illuminée, comme s'il y avait une fête. Monsieur Steward était un homme très bien. Il avait une charmante épouse et de gentils enfants. C'était le genre d'homme qui n'aurait fait de mal à personne. » George Baker, psychologue réputé de Yale et ami de longue date de M. Steward, a dit : « C'est un acte incompréhensible. »

1 Marlboro est une marque de cigarettes, qui axe sa publicité sur la virilité, l'intrépidité et le sex-appeal des pionniers et des cow-boys dans les immenses plaines de l'Ouest. Elle a baptisé cette région de rêve le pays de Marlboro.

2 GI Bill : loi votée en 1944 permettant aux anciens combattants démobilisés de parfaire leurs études aux frais du gouvernement fédéral.

3 Chock Full O'Nuts est le nom d'une chaîne de restaurants à prix réduits où l'on sert, entre autres, un café réputé.

4 L'héroïne de *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne qui, convaincue d'adultère, est marquée d'une lettre rouge.

5 *White Anglo-Saxon Protestants* : sobriquet donné par les libéraux aux conservateurs d'origine anglo-saxonne et à ceux qui ont les mêmes idéaux.

6 Secte religieuse répandue dans l'Amérique du Nord, particulièrement dans l'État de New York, qui vit en communauté, pratique le célibat et exploite elle-même ses terres.